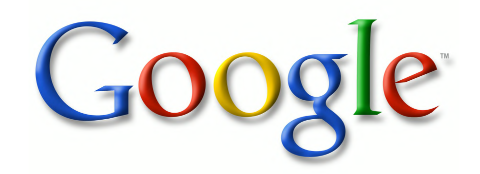
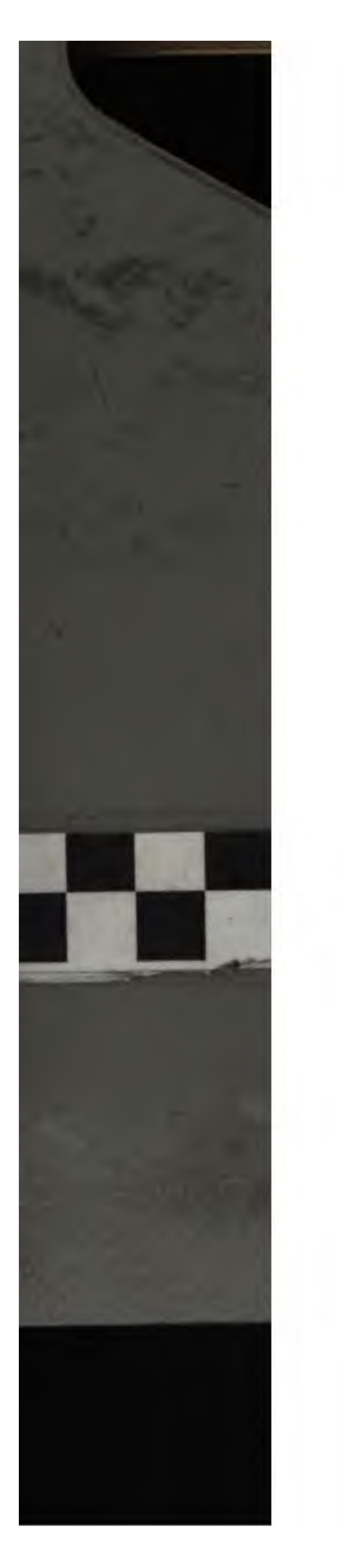










HISTOIRE
DES
CROISADES
CONTRE
LES ALBIGEOIS.

DIVISE'E EN VIII. LIVRES.

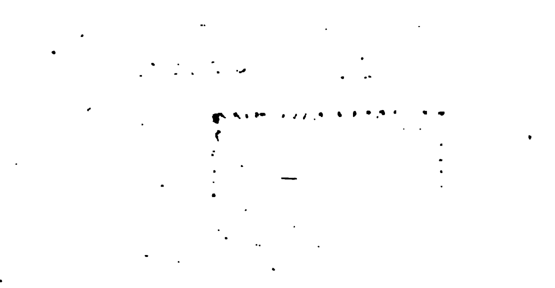
Par le Pere JEAN-BAPTISTE LANGLOIS,
de la Compagnie de JESUS.




Roüen.
A PARIS,
Chez CLAUDE SAUGRAIN Libraire,
au milieu de la Grand'Salle du Palais, du
côté de la Chapelle, à la Fleur de Lis.

M. DCCIII.

Avec Aprobation & Privilege du Roy.





A MESSIRE
NICOLAS-PIERRE CAMUS
SEIGNEUR
DE PONTCARRÉ
ET AUTRES LIEUX,
Chevalier, Conseiller du Roy en ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, & premier Président en sa Cour de Parlement de Normandie.



ONSEIGNEUR,

DEPUIS qu'une des plus belles Provinces du Royaume sou-

met avec plaisir ses affaires les plus importantes & les plus délicates à vos décisions ; les Auteurs dont les Livres paroissent dans la même Province auroient tort de chercher ailleurs, que dans Vôtre Personne, le Protecteur & l'Arbitre de leurs Ouvrages.

QUAND vous n'auriez pas, MONSEIGNEUR, mille autres qualitez qu'on admire en Vous, & qui vous ont si bien gagné l'estime du Roy ; la force & la pénétration de vôtre génie, également propre & pour les plus hautes Sciences & pour les plus grandes Affaires ; la droiture de vôtre ame & l'amour de l'équité, depuis si long-tems héréditaire à vôtre Famille, & la bonté de vôtre cœur pour ceux qui ont recours à vôtre Protection, exigeroient qu'on vous rendît cet hommage.

TOUTE la Normandie sent,

comme elle doit, le bien-fait inestimable qu'elle a reçû de nôtre invincible Monarque, quand il lui a plû de vous mettre à la Tête de cet Auguste Parlement: Elle sçait qu'Il n'a pû se priver de Vous, sans témoigner en même tems combien il lui coûtoit de ne vous plus voir dans le Conseil, où il vous entendoit toûjours avec plaisir. C'est à ceux qui impriment dans la Province à profiter, comme les autres, du bonheur que l'on a de vous y posseder, & à le publier dans leurs Ecrits.

AU reste, je sçai que quand on a à soûtenir, comme vous faites, l'estime & le jugement du plus grand Monarque du Monde, & que d'ailleurs on aime le travail, & qu'on se sent né pour les Affaires, on ne se ménage gueres.

qu'on vous suplie tres-humblement de profiter de l'exemple de vôtre illustre Prédécesseur dans les penibles travaux que la confiance du Roy & le devoir de vôtre Charge vous obligent de soûtenir ; conservez-lui un Sujet qu'il ne peut estimer si sincerement sans vous destiner des Emplois encor plus considérables , que ne sont ceux dont il vous honore.

JE n'ose me flâter que cet Ouvrage puisse plaire à un esprit aussi délicat que le vôtre : Il faudroit penser aussi juste que Vous , pour pouvoir vous donner quelque plaisir. Mais la matiere vous regarde : Il s'agit ici de la Religion , dont vous êtes le Protecteur , comme vous l'êtes de la Justice.

JE souhaiterois, MONSEIGNEUR, *que cette Histoire , telle qu'elle est, pût au moins vous délasser quelques momens au milieu de vos*

grandes occupations ; mon Ouvrage me paroîtroit alors digne de quelqu'estime. Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur,
JEAN-B. LANGLOIS,
de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.

LES extravagances & les cruautez où les Camisarts viennent de tomber récemment, ne nous donnent aujourd'hui qu'une foible image du desordre que les Albigeois causerent autrefois à peu prés dans le même Païs. Ces Hérétiques furent nommez Albigeois, parce que le Diocése d'Alby est l'endroit où leur erreur se fit d'abord connoître plus ouvertement.

IL y a dans nôtre Langue plusieurs Livres où il est parlé de leur hérésie, & de leur révolte contre l'Eglise. J'ose dire pourtant que personne, à proprement parler, n'a donné jus-

qu'ici l'Histoire de ces Hérétiques.

Ce n'est qu'en passant, & en peu de mots, que la plûpart des Historiens en traitent; ou s'ils donnent une juste étenduë à quelque entreprise particuliere des Albigeois, cela ne sert, pour ainsi dire, qu'à faire observer qu'ils ont négligé ou ignoré le reste.

Ceux qui approfondissent davantage les mouvemens & les séditions des Albigeois, manquent d'un autre côté. Ce sont des Historiens du Languedoc, ou des Provinces voisines, dont les Ouvrages sont remplis d'un grand nombre de réflexions & de remarques propres seulement à interesser ceux qui sont originaires de ces Provinces: de sorte que nous ne pouvons presque soûtenir la lecture de leurs Livres,

& que nous pouvons encor moins, en les lisant, suivre les intrigues & les violences des Albigeois, qui sont un des plus rares endroits de l'Histoire de France.

D'AILLEURS ces Ecrivains ne font ordinairement nulle recherche des choses qui se passoient au même tems dans le reste de l'Europe; & qui ont une liaison si grande avec ce qui arrivoit dans le Languedoc, que sans cela on ne comprend rien à plusieurs révolutions qui surviennent dans l'Histoire que j'entreprens d'écrire.

POUR les Auteurs Calvinistes, ils sont rarement d'acord avec la verité. Les uns s'apliquent uniquement à faire une image affreuse des cruautez prétenduës que les Catholiques exercerent contre les Albigeois,

Les autres s'efforcent sans aucun fondement de rendre ces hérétiques Calvinistes, pour trouver au Calvinisme une origine plus éloignée de nous que n'est le Siécle de Calvin. Tous dissimulent de bonne foy ses erreurs abominables des Albigeois.

Il y a dix ou douze ans qu'un Ecrivain Catholique composa une Histoire des Albigeois. L'ordre y manque quelquefois dans l'arrangement des matieres ; le stile est souvent négligé, il y a des fautes. Mais ce qui m'a déterminé davantage à travailler sur la même matiere, c'est que cet Historien a omis un si grand nombre de choses importantes, que son Livre ne peut suffire à ceux qui veulent connoître à fond le sujet dont il s'agit.

Je me suis apliqué, sur tout, à recueillir dans les Auteurs anciens des passages qui signifient peu, quand on les prend séparément : mais qui étans réunis, forment une idée veritable des grands Hommes de cette Histoire.

J'ay observé la même méthode pour pénétrer dans les mysteres des Albigeois ; & il me semble que leur dogme, tout ténébreux qu'il étoit, devient plus intelligible.

Quoique la conduite des Albigeois me paroisse pleine de folies & d'extravagances ; je ne puis croire qu'ils ayent été des Magiciens & des Sorciers, en commerce avec le Diable : Les condamnant sur toute autre chose, je les défends sur cet Article.

Il seroit inutile de parler ici de tous les Auteurs dont

j'ai lû les Ouvrages pour ramasser les Memoires dont j'avois besoin ; je dirai seulement quelque chose des plus anciens, qui sont presque inconnus à present.

Roger de Hovden, dans les Annales d'Angleterre, a conservé des Pieces tres-curieuses sur ce qui concerne les Albigeois avant le tems de la Croisade que les Catholiques formerent contre ces Hérétiques.

Pierre de Vaucernay est un Religieux de l'Ordre de Cisteaux, qui fut témoin oculaire de la plûpart des grandes actions de Simon de Montfort contre les Albigeois. Il en a écrit l'Histoire d'une maniere simple pour le stile, mais fort animée par l'indignation qu'il marque contre les Albigeois. Quoique son Livre soit dédié

à Innocent III. il contient des choses arrivées aprés la mort de ce Pape. Il y a de l'aparence que l'Auteur même les a ajoûtées pour conduire son Ouvrage jusqu'à la mort du Comte de Montfort.

La Chronique de ROBERT, connu sous le nom de Moine d'Auxerre, renferme des particularitez considérables sur les Albigeois du Nivernois. J'apelle Albigeois tous les Manichéens du douziéme & du treiziéme Siécle ; & je le fais pour éviter la confusion que pouroient causer les noms differens de ceux qui étoient dans la même erreur. La Chronique de Robert a été continuée par un de ses amis.

REINIER, d'abord Evêque des Albigeois, & ensuite de l'Ordre de S. Dominique, étoit habile homme. Il prend

l'hérésie des Albigeois par le fond, & il donne de grandes lumieres pour l'intelligence de leurs dogmes.

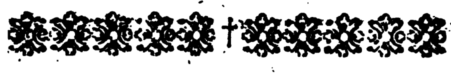
VINCENT DE BEAUVAIS, Religieux du même Ordre, a ramassé un grand nombre d'événemens fort extraordinaires. Je ne pense pas qu'il les crût veritables, même une partie de ceux qui regardent S. Dominique. Il a fait un bel éloge de ce fervent Missionnaire, & en cela il avoit raison. Saint Dominique a combattu les Albigeois avec beaucoup de zéle & de force.

LA Chronique d'ALBERIO Abbé d'un Monastere auprés de Liege, n'a été imprimée que depuis peu d'années. Elle étoit auparavant dans quelques-unes des meilleures Bibliotéques: mais personne n'en avoit encore tiré toutes les lu-

mieres qu'elle fournit sur les Albigeois. Alberic paroît un Auteur de bon goust, & un homme seur.

GUILLAUME DE PUYLAURENS Aumônier de Raymond VII. Comte de Toulouse, écrit avec politesse. Il n'est pas toûjours d'acord avec les Auteurs contemporains, & cela vient peut-être de son attachement pour la Maison de Toulouse. C'est lui qui nous a laissé l'Histoire la plus complette des Albigeois.

LUC Evêque de Tuy, étoit un Prélat plein d'esprit. Ce qu'il nous aprend des mœurs & de la conduite des Albigeois est curieux : Je ne sçai pourtant s'il n'a point été quelquefois un peu trop crédule.



APROBATION.

J'AY lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, l'*Histoire des Croisades contre les Albigeois*; & j'ai crû que l'impression en seroit utile. A Paris le 14. May 1702.

Signé, DELISLE.

PERMISSION du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France ; suivant le Pouvoir que j'ai reçû de nôtre R. P. Général, je permets au Pere JEAN-BAPTISTE LANGLOIS, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé en François, qui porte pour titre, *Les Croisades contre les Albigeois*, & qui a été vû & approuvé de trois Théologiens de nôtre Compagnie : En foy & témoignage de quoi, j'ai signé la Presente. A Paris le 18 Novembre 1701.

Signé, JULIEN BAUDRAN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT. Le Pere JEAN-BAPTISTE LANGLOIS, de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au Public *une Histoire des Croisades contre les Albigeois*, s'il Nous plaisoit lui acorder la Permission, & nos Lettres de Privilége sur ce necessaires: NOUS lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera; pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes; de le faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume: Faisant défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangere & autrement, sans le consentement de l'Exposant ou de ses Ayans-cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres

HISTOIRE



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE PREMIER.



VERS le commencement du treiziéme Siecle de l'Eglise, sous le Pontificat d'Innocent III. & sous le Regne de Philippe-Auguste, l'heresie des Albigeois devint si puissante dans le Languedoc & dans les Provinces voisines, que les Catholiques ne virent plus d'autre remede efficace à lui oposer que celui d'une Croisade.

Les Religieux de Cisteaux formerent le projet de cette sainte Ligue ; Philippe-Auguste en sollicita l'execution auprés du S. Siege ; & le Pape, en qualité de Pere commun des Fidelles, leva le premier l'étendart de la Croix.

Les Albigeois étoient de vrais Manichéens. Ils admettoient deux Dieux ; l'un bon, & l'autre méchant.

Pierre de Vaucernay, Hist. des Alb. c. 2.

Pierre de Bruys Provençal, esprit inquiet & visionnaire, passe pour avoir été le premier qui porta une erreur si monstrueuse dans le Langue-
1106. doc. Il ne sembloit combattre que le Baptême des enfans, le Sacrement de l'Eucharistie, la Priere pour les Morts, & le culte des Images : On
1126. vid neanmoins dans la suite que ses disciples reconnoissoient deux Dieux. Le plus considerable de ses Partisans fut le Moine Henry, heresiarque d'autant plus dangereux, que ses manieres étoient plus insinuantes que celles de son Maître. Il étoit né avec les qualitez qui font un honnête homme : mais la solitude, qui sanctifie tant de personnes, lui gâta l'esprit ;
S. Bern. Lettres. & les vices, par où les naturels les plus heureux commencent à se cor-

rompre, acheverent de le dégoûter de son état. En quittant l'habit de son Ordre il conserva une modestie charmante : ses desordres éclatoient rarement ; il ne parloit de ses erreurs qu'avec des précautions qui lui laissoient toûjours quelque défaite. Ce qu'il y avoit de plus singulier toutefois, c'est que quoi qu'on fût prévenu contre lui, il falloit se faire violence pour le croire méchant ou dangereux dés qu'on venoit à le pratiquer.

La legereté avec laquelle il étoit 1133.
sorti de son Monastere ne lui permit pas d'abord de dogmatiser dans son païs. Il parcourut pendant neuf ou dix ans plusieurs Provinces differentes, & il y acquit la reputation de Prédicateur d'un merite extraordinaire. Il demeuroit plus ou moins dans chaque endroit selon les dispo-
sitions qu'il trouvoit pour établir ses 1136.
nouveautez, ou pour couvrir ses débauches. Enfin le succez qu'il avoit eu presque par tout lui persuada qu'il pouvoit impunément retourner dans le Languedoc ; il y revint pour repa-
rer, disoit-il, le scandale qu'il avoit 1140.
eu le malheur d'y donner.

La vie nouvelle qu'il mena parût

irreprochable. On ne le considéra plus ni comme un Apostat, ni comme un homme dont la doctrine avoit été suspecte. Alphonse, Comte de Toulouse le regarda comme un Saint, & lui donna sa confiance. L'heretique alors exempt de la crainte qui le retenoit auparavant, joignit au rare talent qu'il avoit pour la Chaire un air d'Apôtre si capable d'imposer, que S. Bernard avoüe lui-même qu'il n'étoit pas surprenant qu'on y fût trompé, & de là vint qu'en peu d'années on vid un renversement general dans la Religion, sans qu'on se fût presque aperçû des ressorts qu'on avoit fait joüer pour le causer.

1147. *Ann. de Cist.* Le Pape Eugene III. ne fut pas plûtôt informé de la révolution qui se faisoit à Toulouse, qu'il y envoya le Cardinal Alberic, Evêque d'Ostie, avec ordre de prendre sa route par Clairvaux pour consulter avant toutes choses l'Oracle & le Taumaturge de son siecle le fameux Bernard. Le génie de ce saint Abbé lui fournissoit plus de lumiere que l'étude & l'experience n'en donne aux autres hommes. Le peuple, les Prélats, les Princes l'obligeoient malgré lui d'être leur

conseil & leur arbitre ; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ni la grandeur des occupations dont les Papes & les Rois le chargeoient, ni les marques de la plus extraordinaire considération qu'il recevoit par tout, ni la guerre qu'il eut à soûtenir contre les hérétiques de son tems, n'altererent jamais en rien le recueillement profond & l'humilité de cet admirable solitaire.

Aussi-tôt que l'Abbé de Clairvaux eut apris du Cardinal le sujet de son voyage, il concerta avec lui toute l'entreprise, & il écrivit cependant en ces termes au Comte de Toulouse ; « Quel desordre, Seigneur, l'hérétique Henry n'a-t'il pas causé dans l'Eglise ? Ce loup ravissant contrefait la brebis dans vos Etats : mais aprenez à le connoître par les effets que ses prédications produisent. On ne voit plus personne dans les Eglises du Languedoc, on n'a plus de respect pour les puissances Ecclesiastiques, on raille des Sacremens, on meurt sans penitence, on ne baptise plus les enfans ; l'auteur d'un si grand mal peut-il être un homme de Dieu ? Non certes, & cependant on l'écoute. Ce faux Doc- *Lettres de S. Bern.*

„ teur a sçû persuader que nos peres se „ sont trompez ; que nous vivons tous „ dans les tenebres ; que la mort de „ Jesus-Christ n'empêchera pas la „ mort des Chrétiens, & qu'il n'y aura „ de sauvez que ceux qui embrassent la „ nouvelle doctrine. Voila ce qui m'o- „ blige à me mettre en voyage malgré „ mes grandes infirmitez ; je parts pour „ le païs où ce monstre fait le plus de „ ravage, & où personne ne lui resiste. „ Car quoi que son impieté soit connuë „ dans la plûpart des Villes du Royau- „ me ; il trouve auprés de vous un azile „ où sans crainte & à l'abri de vôtre „ protection il déchire le troupeau de „ Jesus-Christ. Je l'avoüe toute- „ fois, il n'est pas étonnant que ce ser- „ pent vous ait trompé, puisqu'il a les „ dehors de la vertu ; commencez à le „ connoître. C'est un Apostat, qui a „ secoüé le joug des Superieurs de son „ Ordre ; il a d'abord demandé l'aumô- „ ne, & il a prêché ensuite pour avoir „ dequoi vivre. Ce que les rétributions „ lui pouvoient fournir au delà du ne- „ cessaire, il le dépensoit au jeu, ou à „ des plaisirs plus criminels, courant „ pendant le jour aprés l'aplaudissement „ des Auditeurs, & passant la nuit chez

les Courtisanes. Informez-vous des « raisons qui l'ont contraint de quitter « Poitiers & Bordeaux, & vous aprendrez qu'il n'ose y retourner, parce « qu'il y a laissé des marques trop honteuses de son libertinage. Vous esperiez, Seigneur, qu'un tel arbre produiroit de bon fruit, & il n'en est sorti qu'une corruption capable d'infecter vos Provinces. Je ne vais point à « Toulouse de mon propre mouvement, ce sont les ordres de l'Eglise « qui m'y envoyent pour arracher, s'il « est possible, la pernicieuse semence « tombée dans le champ du Seigneur. « Ce n'est pas moi qui l'arracherai, je « ne suis rien, ce sont les Prélats que « j'ai l'honneur d'accompagner, & « dont le plus considérable est le Cardinal Légat Alberic Evêque d'Ostie. «

Le mal étoit encore plus grand qu'on ne le faisoit connoître à l'Abbé de Clairvaux; car les Albigeois qui ne sembloient attaquer que le culte exterieur de l'Eglise & les Sacremens, cachoient dans un silence impenetrable des dogmes horribles. Ces impies, qu'on doit plûtôt nommer payens qu'hérétiques, non seulement posoient, comme je l'ai déja dit, pour

fondement de leur systême, qu'il y avoit deux Dieux ; l'un infiniment bon, l'autre infiniment méchant : mais en dévelopant le premier article de leur extravagante doctrine, ils se communiquoient les uns aux autres comme des veritez certaines une infinité de blasphêmes & de folies capables d'irriter contre leur secte tout homme de bon sens.

Ils disoient que les Dieux n'avoient pas créé la matiere, & qu'elle étoit comme eux un être necessaire ; que le Dieu bon avoit fait un monde invisible, & que le méchant avoit formé celui que nous voyons ; que chaque Dieu avoit ses femmes & ses enfans ; que le diable étoit fils du Dieu méchant, & que Jesus-Christ étoit fils du Dieu bon.

Luc de Tuy. Reinier, un des Evêques des Albigeois. Pierre de Vaucernay ensuite, Dominicain.

Ils ajoûtoient que l'un de ces Dieux ne pouvoit faire que du bien dans son monde, & que l'autre ne pouvoit faire que du mal dans le sien ; qu'ils avoient tous deux une égale puissance pour se former mutuellement des obstacles dans l'execution de leurs desseins, & que par une necessité fatale qui suivoit de cette égalité de pouvoir, le bien & le mal étoient mélan-

que le Dieu bon voyoit malgré
e mal se glisser dans son monde ;
ıe le Dieu méchant avoit le dé-
r de voir du bien dans ses ouvra-
que le premier ne pouvoit com-
iquer sa bonté au second, ni le
d changer la substance du pre-
; que du reste le Dieu bon avoit
de force pour empêcher le mal,
outes les créatures du Dieu mé-
n'en avoient pour le produire ;
e le Dieu méchant avoit plus de
ınce pour empêcher le bien, que
s les créatures du Dieu bon n'en
nt pour le faire ; que le méchant
oit les bonnes créatures à faire du
& que le bon contraignoit les
ıantes à faire du bien.
ı lieu de Providence ces héré-
s admettoient je ne sçai quels
vemens & je ne sçai quelle im-
on necessaire qui joignoit indis-
blement le bien & le mal dans
ue tous les êtres inferieurs aux
x : Ils croyoient que l'Ancien
ment, où l'on punit les hommes
s eaux & par les flâmes, étoit la
e & la loi du Dieu méchant ;
e le Nouveau Testament au con-
, où l'on ne voit point de sem-

blable rigueur, étoit l'ouvrage du Dieu bon. Tels étoient les dogmes capitaux de la nouvelle secte; & l'on en tiroit des consequences abominables, que je déveloperai dans la suite.

Cependant le Légat Alberic, Geoffroy Evêque de Chartres, & l'Abbé de Clairvaux marchoient vers Toulouse. Quand ils furent arrivez à Sarlat, sur les confins du Perigord, & des autres Provinces où l'erreur avoit pris racine, S. Bernard y prêcha avec la force & l'onction qui lui étoient ordinaires : mais on n'avoit point encore entendu parler d'un miracle semblable à celui qu'il fit à la fin d'un de ses Sermons : Comme on lui eut aporté du pain pour le benir, il déclara que les malades qui en mangeroient gueriroient de leurs maladies, de quelque nature qu'elles pûssent être. La proposition parut si forte à l'Evêque de Chartres, qu'il crut devoir l'adoucir. Oüi, mes freres, dit-il au peuple, les malades qui mangeront de ce pain avec foi releveront de leurs maladies. Ce n'est pas ce que j'ai dit, reprit le saint Abbé : j'ai promis que quiconque en mangera recouvrera la santé; & voila la preuve

que je donne des veritez que je prêche. L'évenement répondit à la promesse du Saint, & fit autant de zelés partisans de la vraye Religion qu'il y eut de spectateurs du prodige, & de personnes malades qui mangerent de ce pain merveilleux.

On tâchoit de rendre suspecte la verité de ce miracle, lors que l'arrivée du Saint à Toulouse acheva de déconcerter les hérétiques, & obligea leurs faux Prophetes à se cacher, parce qu'elle fut suivie d'un autre prodige si notoire, qu'il étoit impossible de le révoquer en doute. En effet, l'Abbé de Clairvaux étant entré dans la maison d'un Chanoine où il y avoit un paralytique connu de toute la Ville, par une seule parole il lui rendit la santé. Ce miracle valut mieux pour le saint Missionnaire auprés du Comte de Toulouse que n'eussent fait toutes les brigues & toute l'éloquence imaginable. Aussi ne l'écouta-t'on plus comme un homme, c'étoit un Ange venu du Ciel; lui, le Légat & l'Evêque de Chartres annoncerent la verité dans les endroits où l'on avoit debité l'erreur, & l'on vid des conversions éclatantes.

Vie de S. Bern. Ann. de Cisteaux.

Guillaume de Puylaurent. Verfeil, ville assez considérable, & où l'on comptoit environ cent maisons de Gentilshommes, fut presque la seule qui resista au Saint : On dit qu'y étant un jour monté en Chaire, les Bourgeois le laisserent seul dans l'Eglise. Bernard penetré de zéle à la vûë de leur endurcissement, les suivit jusques dans la Place, où il recommença de prêcher : mais ses auditeurs se retirerent dans les maisons, & de tous côtez ils exciterent un si grand bruit, que l'Abbé fut contraint de se taire.

En recompense les autres Villes, & particulierement Toulouse, donnoient chaque jour des marques plus sensibles de leur respect pour le Saint. Il eut été accablé par le nombre des personnes qui souhaittoient le voir, lui parler, & recevoir sa benediction, si le Légat & les Evêques, qui vouloient conserver à l'Eglise une si grande lumiere, n'eussent jugé qu'il étoit de la derniere importance de donner des bornes au travail qui le consumoit.

Ann. de Cist. Vie de S. Bern. Les Prelats croyoient leur presence & celle du saint Abbé desormais inutile dans le Languedoc ; ils com-

ptoient d'avoir attaché fortement le Comte Alphonse aux interêts de l'Eglise, & d'avoir éteint l'hérésie. Il étoit vrai qu'ils avoient desabusé le Comte ; il faut même avoüer qu'ils avoient animé la plus grande partie de Toulouse contre les nouveautez ; car aprés leur départ on fit de si exactes perquisitions, qu'on découvrit l'azyle où Henry se refugioit, & on le remit entre les mains de son Evêque, qui le tint en prison le reste de ses jours. Mais il s'en falloit beaucoup qu'on n'eût ruiné les forces de l'erreur. Les Albigeois avoient plié sous l'orage qu'on avoit excité contr'eux, ils avoient déguisé leurs sentimens, & donné quelques marques exterieures de Catholicité, en attendant pour agir des conjonctures favorables, qui ne tarderent pas à se presenter.

Alphonse dans les entretiens qu'il avoit eu avec le Légat & les autres Missionnaires, avoit conçu pour les Croisades de la Terre Sainte le desir qu'on avoit tâché de lui inspirer. L'éloquence de l'Abbé de Clairvaux, les prieres du Légat, les sollicitations des Evêques, la gloire que son pere

Raymond IV. surnommé le Grand, avoit aquise dans la premiere Croisade à la bataille d'Antioche, au Siege de Jerusalem, & dans mille autres occasions; la réputation que Bertrand son frere aîné avoit meritée par la prise de Tripoli & de plusieurs autres Places de l'Orient; l'exemple du Roy Loüis le Jeune qui passoit dans la Palestine; tout cela se presentoit sans cesse à son esprit, & lui fit entreprendre le voyage de la Terre Sainte. On attendoit de sa conduite & de son courage des actions aussi memorables que l'avoient été celles de son Pere & de son Frere: mais il fut empoisonné en arrivant dans la Syrie, sans qu'on
1148. ait jamais sçû certainement quel étoit l'auteur d'un si grand crime.

Durant les mouvemens que la mort de ce Prince & la nouvelle domination de Raymond V. son fils causerent dans le Languedoc, on perdit de vûë des démarches aussi difficiles à penetrer que l'étoient celles des nouveaux Manichéens. Nul d'entr'eux n'avançoit une propósition dangereuse, à moins qu'il n'eut aquis une si grande reputation de pieté, que ceux qui l'entendoient ne pouvoient plus

croire sa doctrine mauvaise. Il étoit même rare qu'un de ces heretiques se fit entierement connoître; il se contentoit de raconter ce que disoient les Novateurs; il dévelopoit aussi les réponses des Catholiques, mais d'une maniere foible. On faisoit naître des soupçons de la bonne foi de ceux qui défendoient avec force les dogmes de l'Eglise. Pour tromper les demi-sçavans on soûtenoit que les Ouvrages des Peres étoient suposez : Pour surprendre le petit peuple on employoit un moyen plus grossier. Les Anges, disoit-on, avoient aporté du Ciel la nouvelle doctrine; & pour le prouver, on produisoit des libelles qui avoient été trouvez sur le haut des montagnes, & qui rendoient une odeur exquise. *Luc de Tuy.*

Les ennemis de la foi furent bientôt dispensez d'user de ces précautions. Henry II. Roy d'Angleterre n'étant encore que Duc de Normandie avoit profité de la faute que Loüis le Jeune commit en répudiant la Reine Eleonor heritiere des Maisons d'Aquitaine & de Poitiers, & il s'étoit fait un plaisir d'épouser cette Princesse qui détachoit de si belles 1154. 1160. *Catel. Hist. du Lang.*

Provinces de la Couronne de France. Au titre de Duc de Normandie Henry joignit celui de Roy ; & comme la Reine avoit des droits sur la Comté de Toulouse, il resolut d'en chasser Raymond V. Raymond se défendit tres-vaillamment : Mais l'agitation que causa la guerre servit beaucoup aux heretiques, & le tems qui suivit ne leur fut pas moins avantageux. Le voisinage de l'Aquitaine, où les Anglois étoient les maîtres, tenoit le Comte de Toulouse dans des allarmes presque continuelles. La puissance de ses ennemis lui rendoit ses propres sujets redoutables, il craignoit les plus legers mécontentemens. Il n'aimoit pas les Novateurs, il ne vouloit pas non plus paroître les haïr, on lui eut fait sa cour en traitant leur secte de phantôme. D'ailleurs l'heresie se montra sous des visages si differens & si engageans, qu'elle eut de quoi plaire à toutes sortes d'esprits : de quelque caractere que fussent ceux à qui l'on crut pouvoir s'ouvrir, aprés en avoir tiré mille protestations de secret & de silence. Aux personnes reglées, severes, ennemies du plaisir, on proposoit l'exemple des Albigeois

Reinier. Luc de Tuy. Pierre de Vaucernay.

du premier ordre, dont l'habit étoit modeste & la conversation, au moins en aparence toûjours sainte; elle rouloit sur l'Ecriture & sur la reforme des Ecclesiastiques. Ces hommes parfaits (c'étoit le nom qu'on leur donnoit) affectoient un grand mépris des richesses : ils faisoient profession de continence; ils portoient de longues barbes, & leur occupation étoit d'instruire les autres; ils ne mangeoient ni viande, ni œufs, ni fromage. Aux ames plus foibles qui vouloient en même tems joüir des commoditez de la vie presente & ne pas perdre le bonheur de l'autre, les Albigeois firent entendre que pour faire son salut il n'est pas necessaire d'être si parfait : qu'il y avoit parmi les Reformez un second ordre composé de croyans; que ceux-ci devoient seulement avoir une confiance entiere aux merites des premiers, & croire en general ce que ceux-là croyoient & connoissoient en particulier; que pour les pecheurs il y avoit un Sacrement de penitence, non pas insuportable, ainsi que les Catholiques le suposent; mais commode, disoient-ils, & tel que le dépeint l'Evangile, c'est à dire une con-

fession qui n'entre point dans le détail des pechez, & pour l'integrité de laquelle un Prestre ne doit demander ni douleur ni satisfaction ; qu'il n'y a point de libre-arbitre, & que les pechez sont des secousses & des violences du Dieu méchant, à qui l'on ne peut resister. Quand les Heretiques trouvoient des gens entierement plongez dans le vice, & de qui l'interest demandoit qu'ils n'eussent aucune Religion, ils avoient aussi dequoi s'insinuer auprès d'eux en leur faisant ouverture de leurs plus secrets mysteres : on leur disoit que l'Enfer étoit une chimere, ou que s'il y en avoit un veritable, ce n'étoit rien autre chose que le monde où nous habitons. Pour expliquer ce dogme on suposoit que nos ames sont de petites parties détachées de la substance du Dieu bon, lesquelles se trouvant embarrassées dans la matiere de ce monde, & jointes à quelque partie de la substance du Dieu méchant, souffrent beaucoup, & passent successivement par plusieurs corps selon les loix inévitables de la metempsicose, avant que de pouvoir se dégager & se débarrasser pour retourner dans le mon-

de invisible : à moins toutefois que quelqu'une de ces ames n'ait été Albigeoise sur la terre ; car en ce cas-là au sortir du premier corps, heureusement delivrée des liens de la matiere & de l'union qu'elle avoit avec les parties de la substance du Dieu méchant, qui sont la concupiscence, la corruption & les vices, elle entre dans un autre monde qu'on ne voit point d'ici bas, & elle se réunit à la substance du Dieu bon.

Les Catholiques furent saisis d'horreur dès qu'ils soupçonnerent qu'au milieu de leurs Eglises il y avoit des personnes infectées de ces abominables erreurs : ils n'étoient pas encore pleinement convaincus qu'il y en eut un grand nombre, à cause du profond silence que les Albigeois recommandoient à leurs disciples : mais comme il est bien difficile que le secret se garde long-tems parmi tant de gens, il y avoit des indiscrets qui laissoient entrevoir quelque chose, & l'on ne parla plus que de leur secte. Le soupçon tomba pour ainsi dire sur tout le monde, parce que l'on ne connoissoit point ceux qui étoient effectivement heretiques.

1163. De là vint que le saint Pape Alexandre III. qui avoit été obligé de se refugier en France, l'azyle assuré des Papes persecutez, & tres-necessaire alors, parce que Frederic ennemi personnel d'Alexandre étoit plus en état que jamais de soûtenir l'Antipape Victor ; de là vint, dis-je qu'Alexandre convoqua un Concile dans l'Eglise de S. Gatien de Tours ; où dix-sept Cardinaux, six vingt Evesques & plus de quatre cens Abbez, après avoir excommunié d'un consentement unanime l'Antipape, avec l'aplaudissement des Rois de France & d'Angleterre, porterent un Decret qui seul suffit pour nous faire connoître quelle idée les Prelats du Languedoc & de la Gascogne avoient donné des Albigeois.

Actes du Concile.

„ Il y a quelque tems, dit le Concile, „ qu'une heresie detestable, qui a pris „ son origine dans Toulouse gagne les „ Villes voisines, & infecte un grand „ nombre de Fideles : elle se cache com„ me un serpent qui se replie sur soi„ mesme ; & plus il y a d'artifice dans „ la maniere dont elle se répand, plus „ elle impose aux simples. Nous ordon„ nons aux Evesques & aux Prestres du

Seigneurs qui sont dans ces Provin- «
ces d'y veiller comme ils doivent, & «
nous deffendons sous peine d'excom- «
munication de donner retraite ni se- «
cours à ceux qu'on sçaura soûtenir «
cette hérefie, afin que la privation «
des avantages de la societé civile les «
force à quitter l'erreur. Si quelqu'un «
ose contrevenir à vos ordres, qu'on «
l'excommunie; que les Princes Ca- «
tholiques fassent emprisonner les he- «
retiques, & confisquent leurs biens; «
qu'on fasse une recherche exacte des «
lieux où ils tiennent leurs Assem- «
blées, & qu'on les empesche de s'y «
attrouper. «

Le Decret du Concile étoit le plus fort que les Peres pussent porter: mais il est un tems où les remedes ordinaires n'ont plus d'effet. Les Heretiques sentirent leurs forces, & de jour à autre ils craignirent moins. Au contraire, les Ecclesiastiques voyoient à l'œil croître le nombre des Novateurs, & les redoutoient de plus en plus. La mauvaise intelligence qui continuoit entre le Comte de Toulouse & le Roy d'Angleterre occupa ces Princes de toute autre chose que des interests de la Religion,

& les Evesques obligez de prendre parti dans les differens qui partageoient les Princes leurs Maîtres, ne purent concerter entr'eux ni chercher les moyens de combattre l'heresie. Il n'y eut nul changement dans cette situation des choses, jusqu'à ce que Raymond aimant mieux avoir un peu moins de gloire & un peu plus de repos, voulut se delivrer de l'inquietude que les pretentions du Roy d'Angleterre sur la Comté de Toulouse lui causoient. Il acheta les bonnes graces de Henry par l'hommage qu'il lui fit à Limoges de ses Etats : par là le Languedoc devint tranquile, & les Evesques furent un peu plus en état d'agir contre les ennemis de l'Eglise.

Catel. 1173. a 1174.

Lombez, petite Ville sur la Save, étoit l'endroit où les Albigeois s'observoient le moins : le soldat de la Garnison admiroit les nouveaux dogmes, sur tout quand on lui disoit que les richesses sont l'ouvrage du diable, & qu'on peut s'en saisir quelque part qu'on les trouve ; que le salut est facile aux gens de guerre, & qu'ils ne sont pas obligez de se confesser quand ils ont été blessez à mort. Olivier, chef des Heretiques étoit respecté

Hoveden, Actes du Concile de Lombez 1176.

comme un homme extraordinaire. Il possedoit les plus secrets mysteres de sa secte : il avoit medité la maniere de les deffendre : il se flâtoit de les soûtenir contre les plus habiles Catholiques : il avoit un talent particulier pour déclamer contre le Clergé, & sur tout un rare secret de dissimuler & de ne dire que ce qu'il vouloit.

Ce fut à lui & à ses disciples que les Prelats orthodoxes crurent d'abord devoir s'attaquer. Le fleau des Albigeois de son tems, Gerard Evesque d'Alby, qui avoit inutilement tenté les autres voyes d'accommodement, fit proposer au Docteur de Lombez une conference, où les deux partis, celui des Catholiques & celui des Albigeois raporteroient les raisons qui les divisoient, & soûmettroient tout à la decision des Juges dont on conviendroit de part & d'autre. Olivier crut ses raisons invincibles, & il accepta le défi. Les Juges nommez furent Gerard Evesque d'Alby, Arnauld de Bé, l'Abbé de Castres, l'Abbé d'Ardorel, & l'Abbé de Candeil. Olivier parla pour les nouvelles opinions, l'Archevesque de Narbonne, l'Evesque de Nismes,

l'Abbé de Cendras, & l'Abbé de Fontfroide furent les deffenseurs de la Foy.

La nouveauté du spectacle, jointe à la passion de sçavoir s'il y avoit des Albigeois, & quelle étoit au fond leur heresie, attira les personnes les plus considerables. On vid venir à Lombez Constance Comtesse de Toulouse, & sœur de Loüis le Jeune, les Vicomtes de Beziers & de Lautrec, les Evesques de Toulouse, d'Agde, de Lodeve, les Abbez de S. Pons & de Galliac, sans parler des autres. Gocelin de Montperou Evesque de Lodeve fut député par les Juges pour interroger juridiquement les heretiques. Que pensez-vous, leur dit-il, de l'Ancien Testament, & quelle autorité donnez-vous aux Docteurs de la Loy nouvelle? Nous rejettons, disoient-ils, les Livres de l'Ancien Testament, & nous recevons ceux du Nouveau. Quelle est donc vôtre Religion, reprit le sçavant Evesque? Nous ne nous ouvrirons pas sur cette matiere, dirent les Novateurs. Ne nous aprendrez-vous point, continuë Gocelin, ce que vous enseignez du Baptesme des enfans?

Non,

Non, lui dit-on ; car nous répondons seulement sur les questions dont l'on trouve la décision dans le Nouveau Testament. Dites-nous au moins, repliqua l'Evêque, ce que vous croyez de la consecration du Corps de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST ? N'y a-t'il qu'un Prêtre vertueux qui ait le pouvoir de consacrer ? A cette question ils répondirent que tout homme de bien, quel qu'il fût, consacroit le Corps de JESUS-CHRIST, & qu'ils ne s'expliqueroient pas davantage, parce qu'ils n'étoient pas obligez de rendre compte de leur Foy. L'Evêque leur demanda s'ils avoient quelque systéme particulier sur le Mariage ? Nous tenons, dit Olivier, ce que S. Paul enseigne, que c'est par un esprit de luxure que l'homme & la femme ont commerce ensemble. Cela donnoit assez à connoître qu'ils blâmoient le Mariage ; c'est pourquoi on passa à d'autres questions, & on les pria de dire si la Penitence qu'on fait à la mort est utile pour le salut ; si les soldats blessez dangereusement dans un combat sont obligez de se confesser ; si l'on doit quelque satisfaction à Dieu pour les pechez que l'on a

confessez. Olivier répondit, que les malades seroient sauvez, pourvû qu'ils avoüassent qu'ils étoient pecheurs; qu'au reste il importoit assez peu à qui l'on fît cet aveu; que saint Jacques, dans l'endroit où il traitoit de la confession, ne parloit que des malades, & ne demandoit nulle satisfaction.

Ce que j'ai dit auparavant du systéme secret des Albigeois, découvre combien il y avoit ici de mauvaise foi dans leurs réponses; puisque loin d'avoüer, ou même de donner lieu de conjecturer ce qu'ils pensoient, ils vouloient paroître soûtenir à la lettre les dogmes du Nouveau Testament. C'est ainsi que presque jamais on ne connoît les Heretiques; & comme ils n'ont point de regles dans leurs sentimens, on peut dire que souvent ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

Ponce Archevesque de Narbonne, Arnauld Evesque de Nismes, Pierre Abbé de Cendras, & l'Abbé de Fontfroide qui ne jugeoient des Novateurs que par les réponses qu'ils venoient de donner, profiterent du respect qu'ils marquoient pour le Nouveau Testament, & en tirerent des

armes pour les combattre. La dispute dura aussi long-tems que les heretiques le voulurent, & ce ne fut que du consentement des deux partis que les juges allerent aux voix pour décider. Monperou qui avoit été leur organe pour interroger Olivier, le fut aussi pour prononcer la Sentence.

De la part de l'Evesque d'Alby & de ses Assesseurs, dit-il, je condamne la secte d'Olivier; car Jesus-Christ enseigne, qu'il n'est pas venu détruire la Loy, mais l'acomplir. Saint Paul avertit en termes formels, qu'en instruisant les grands & les petits il ne dit autre chose que ce que Moïse & les Prophetes ont prédit devoir arriver. Saint Pierre aprend, que nous avons les oracles des Prophetes, ausquels on fait bien de s'arrêter; il est donc faux que les Chrétiens doivent borner leur respect à celui qu'ils rendent au Nouveau Testament, & il est vrai que l'Ancien est venerable. Admettre le Nouveau Testament, où S. Paul declare, que Dieu a établi des Docteurs dans l'Eglise, & refuser comme vous faites de vous rendre dociles aux instructions des Docteurs, c'est s'abuser d'une maniere d'autant

répondit avec une moderation & une force digne de son rang, que l'erreur avoit été juridiquement condamnée; qu'il étoit prest de soûtenir la Sentence renduë à quelque Tribunal que les Albigeois voulussent en apeler.

Les partisans de l'heresie tâchoient encore de trouver des protecteurs dans l'Assemblée: mais ne voyans sur tous les visages que de l'indignation contre leur conduite, & du respect pour le jugement qu'on venoit de porter, ils ne purent soûtenir l'indignation generale des Assistans, comme ils avoient soûtenu celle des Prelats; ils demanderent audience, puis se tournant vers le peuple: *Ecoutez, Messieurs*, dirent-ils, *la foy dont nous allons faire profession, à cause de l'attachement que nous avons pour vous: Ce n'est point par la consideration que vous faites de l'Assemblée*, interrompit un des Evesques, *c'est à cause de la soûmission que vous devez à Dieu & à l'Eglise qu'il faut professer la foy.* Les Albigeois, sans rien répondre au Prelat, firent une retractation des opinions qu'on venoit de censurer. L'Evesque de Lodeve demanda qu'ils apuyassent leur retractation d'un ser-

ment, mais ils le refuserent; car, disoient-ils, l'Evangile aprend qu'il faut se contenter du *oüi* ou du *non*, & que le surplus vient du mal.

L'Archevesque de Narbonne & l'Evesque de Nismes n'eurent pas plus de peine à réfuter cette derniere erreur qu'il en avoient eu à combattre les autres. Olivier ne put soûtenir leurs raisonnemens, & la seconde victoire fut plus éclatante que la premiere, parce qu'elle acheva de confondre les Heretiques. L'Evesque de Lodeve prononça au nom des Juges en faveur du serment qu'on doit faire pour attester sa foi. Il reprit même les passages les plus décisifs dont les Catholiques s'étoient servi dans la dispute. Celui de l'Apocalypse, *c.* 10. où l'Ange leve la main au Ciel, & jure par le Dieu de tous les siecles: Celui de l'Epître aux Hebreux, *c.* 6. où il est dit que Dieu jure par lui-même: Celui de la premiere à Timothée, *c.* 5. où S. Paul prend Dieu à témoin. Pour une plus ample satisfaction de l'Assemblée, le même Prelat ajoûta, que quand l'Evangile ordonne qu'on se contente de dire *oüi* ou *non*, il veut seulement nous mar-

quer, que sans necessité & hors d'une occasion importante, on ne doit pas employer les sermens, & prendre à témoin le Souverain du Monde.

Le second affront que les Albigeois recevoient leur fit perdre le respect qu'ils devoient aux Assistans, comme le premier leur avoit fait perdre la soûmission qu'ils devoient aux Evesques: ils ne voulurent jamais reconnoître qu'on pouvoit jurer, & ils protesterent qu'ils n'étoient venus à la Conference qu'aprés avoir tiré parole de l'Evesque d'Alby qu'on ne leur demanderoit nul serment. Gerard protesta le contraire, & desesperant de rien gagner sur des esprits qui ne voyoient rien de plus honteux que de reconnoître la verité qu'ils avoient combattuë, il ratifia ce que l'Evesque avoit dit de sa part, & il défendit à la Noblesse de Lombez de proteger plus long-tems des rebelles condamnez dans un jugement canonique.

1177. *Guillaume de Neub.* Guillaume Trincavel Vicomte de Beziers, Comte de Carcassone, d'Alby & de Castres, dont la presence avoit extrêmement contribué à l'heureux succés de la Conference, ne manqua ni de zéle ni de fermeté pour

en faire executer les decrets. Le tems seul lui manqua pour acomplir de si loüables desirs. Il étoit né malheureux ; & la mauvaise fortune qui l'avoit acompagné dans les guerres qu'il eut contre Raymond Comte de Toulouse, & dans lesquelles il perdit plus de cinquante Châteaux, le suivit jusqu'à la mort. On diroit que la Providence qui doit récompenser d'une heureuse éternité les bons Princes, prend quelquefois plaisir à leur ménager les disgraces qui leur sont une ocasion de merite. Trincavel voulant soûtenir un de ses neveux, qui faisoit la guerre à ses voisins, commanda l'élite des Bourgeois de Beziers & de Carcassone ; & dans la marche un jeune Bourgeois de Beziers, ou trop leger ou trop insolent, enleva au valet d'un Gentilhomme un cheval de main, & le chargea de ses Armes. Les Seigneurs de l'Armée prirent incontinent parti pour le Gentilhomme à qui l'on avoit fait insulte, & menacerent de se retirer si on ne lui faisoit satisfaction. Un autre Prince que Trincavel auroit puni le jeune Bourgeois, sans que l'affaire eut eu de fâcheuses suites : mais les moindres ac-

cidens se changeoient pour lui en des malheurs incomparables. En effet, ayant remis le Bourgeois entre les mains de la Noblesse, qui pensa beaucoup plus à humilier le jeune homme qu'à le faire souffrir ; les Habitans de Beziers, aux dépens de qui l'on plaisantoit à l'occasion de ce qui venoit d'arriver, prirent fait & cause pour leur compatriote avec autant d'ardeur & de vivacité, que si Trincavel avoit sacrifié toute la Ville aux caprices de la Noblesse. Le Vicomte qui aimoit tendrement ses sujets, & que les malheurs passez avoient accoûtumé à prendre les voyes de la douceur, fit dire aux Magistrats qu'il donneroit à sa Ville de Beziers les marques d'affection qu'elle voudroit, & pour cela il se rendit à la Cathedrale avec son Evêsque & une Cour nombreuse. Le jeune Bourgeois qui pretendoit avoir été maltraité, demandoit satisfaction, & le Vicomte chargea l'Evesque & les Seigneurs de sa suite de regler ce qu'il devoit dans cette occasion à la Ville, supposé qu'il lui dût quelque chose. Vous ne sçauriez me rendre l'honneur que vous m'avez ravi, s'écria le Bourgeois insolent ; c'é-

toit là le signal. Lui & les Conjurez tirerent les épées qu'ils avoient sous leurs habits, & marcherent au Vicomte. Ils casserent les dents à leur Evesque, qui voulut les arrêter, & ils poignarderent le Prince avec tous les Seigneurs qui l'acompagnoient.

Ce meurtre arma toutes les Puissances contre la Ville de Beziers. Le Pape excommunia les Bourgeois, & les Princes voisins ayans le Roi d'Arragon à leur tête vinrent assieger la Ville. La necessité de vaincre ou de mourir inspira plus de courage aux habitans, que la passion de venger Trincavel ne donna de force aux Alliez. On ne put jamais prendre la Ville, & on crut gagner beaucoup de faire un Traité de Paix, par lequel les Bourgeois de Beziers s'obligerent à recevoir pour maître Roger fils de Trincavel, à condition néanmoins qu'il oublieroit le meurtre de son Pere: mais rarement & difficilement on oublie un attentat de cette nature. La Noblesse des Dioceses de Beziers & de Carcassone, pour irriter le jeune Vicomte, lui reprochoit secrettement qu'il avoit vendu le sang du Vicomte son Pere, & Roger qui ne

s'expliquoit pas, avoit encore plus d'ardeur pour venger sa Maison, qu'on ne vouloit lui en inspirer.

Sous pretexte de défendre le païs contre son ancien ennemi le Comte de Toulouse; il fit venir d'Arragon les meilleures Troupes de ce Royaume. Les Arragonois venoient à petites bandes de cinq & six; ceux de Beziers qui redoutoient la puissance des Toulousains, faisoient toutes les honnêtetez imaginables à leurs Alliez. Ils les logeoient dans la Ville, & suivant la coûtume des hommes, qui oublient tres-aisément le mal qu'ils ont fait aux autres, ils n'observoient pas que Beziers se remplissoit de Troupes Espagnoles dévoüées au fils de Trincavel. Cependant aussitôt que les Arragonois jugerent qu'ils étoient en assez grand nombre pour faire main-basse sur les Bourgeois qui ne se doutoient de rien, ils les égorgerent impitoyablement. Roger compta pour rien la mort de tant de milliers d'hommes, & il récompensa les Ministres de sa colere par la cession generale qu'il leur fit des biens de ceux qu'ils avoient massacrez.

Hist. du Lang. Guil. de Neub.

A ces cruels assassins il falloit une

Morale du caractere de celle des Albigeois, qui dispensoit les hommes de l'obligation de restituer & de faire penitence. De là vint que l'erreur fit des progrés incroyables dans Beziers & dans ses autres Villes de la domination de Roger.

En même tems l'heresie prenoit de jour à autre de nouvelles forces dans la Comté de Toulouse : Les Albigeois y devenoient les maîtres, & ils étoient les seuls dont on admiroit l'esprit & la politesse ; on croyoit faire honneur à quelqu'un de soupçonner qu'il avoit quelque liaison avec eux. Car on ne connoissoit presque point encore à découvert ceux qui étoient veritablement Albigeois. Les intrigues des Heretiques, si nous en croyons Henry Abbé de Clairvaux, un des plus dignes successeurs de saint Bernard, *étoient, pour ainsi dire des cercles où l'on cherchoit en vain une fin & un commencement. Ces imposteurs*, continuë le même Auteur, *étoient des Dains qui s'élançoient hors des mains de ceux qui pensoient les tenir ; c'étoient des serpens qui n'échapoient jamais avec plus de facilité, que quand on les pressoit davantage.*

1178. Hove-den.

Le plus considerable des nouveaux Manichéens se nommoit Pierre Moran : il possedoit de tres-grandes richesses ; l'avarice & les plaisirs n'étoient pas ses passions, il vouloit conduire les ames, & dominer sur les consciences. C'étoit là son foible. L'esperance d'avoir part à ses largesses faisoit goûter ses manieres au petit peuple, & la grace avec laquelle il parloit faisoit attendre long-tems & sans peine ses liberalitez. Son grand âge seul le rendoit venerable. Quoiqu'il fût laïque, il prêchoit vétu d'une riche Dalmatique ; & il avoit dit si souvent qu'il étoit S. Jean l'Evangeliste, que ceux de sa secte en étans convaincus, accouroient de toutes parts & l'écoutoient comme un oracle. Moran attaquoit la Divinité de JESUS-CHRIST tantôt à découvert, & tantôt avec des mots équivoques.

Il admettoit deux JESUS, pour détruire plus aisément le JESUS veritable : Il parloit d'un Jesus invisible, & d'un Jesus visible. Selon lui, le Jesus invisible est l'oracle d'une Jerusalem celeste, située dans un autre monde, & c'est ce Jesus qui a operé les prodiges dont il est parlé dans l'E-

vangile. Le Jesus visible est le Jesus de nôtre Jerusalem terrestre, un homme semblable aux autres, & sujet à plusieurs vices. Le Jesus du monde invisible ne s'est fait connoître que dans la Doctrine expliquée par saint Paul. Le Jesus du monde visible a mené une vie déreglée dans la compagnie des Publicains & de quelques autres personnes décriées. On ne demandoit pas néanmoins une foy aveugle sur ces Articles.

Reinier, contra Vald. P. de V.

L'heresie avoit plusieurs branches differentes, à chacune desquelles on pouvoit également s'attacher : Si l'on vouloit croire que les faits narrez dans l'Evangile apartenoient au Jesus qu'on a vû dans ce monde visible, cela étoit permis, pourvû qu'on ajoûtât que ce Jesus n'a point eu de veritable chair, c'est à dire d'appetit sensitif ; que sa Mere est un Ange, & que sa Mort & ses Miracles n'ont été que de subtiles illusions, desquelles il s'est servi pour abuser les Peuples. On pouvoit même absolument, si on vouloit, soûtenir que Marie avoit été une Femme, & que Jesus étant Fils de Joseph avoit eu une chair veritable ; mais il falloit ajoûter qu'il s'en

étoit dépoüillé le jour qu'il monta au Ciel, la laissant au milieu de l'air jusqu'au jour du Jugement, où elle doit être détruite. Desordre inconcevable, & confusion prodigieuse de sentimens, qui ne doit pas toutefois surprendre, si l'on fait réflexion que c'est dans toutes les heresies qu'on trouve des contradictions semblables, parce qu'il n'y a que la Religion Catholique qui parle toûjours d'une maniere uniforme, étant la seule qui soit conduite d'une maniere infaillible par l'Esprit de verité.

Moran ne pensoit pas moins à établir une nouvelle Hierarchie, qu'à renverser les dogmes de nôtre Foy. Les Albigeois commençoient à avoir leurs Diacres, leurs Prestres & leurs Evesques. Leur Pape tenoit son Siege dans la Bulgarie, d'où l'erreur avoit pris son cours vers les differentes parties de l'Europe; d'abord vers l'Allemagne & l'Italie, & de là dans la Provence & dans le Languedoc.

La Bulgarie avoit été infectée par les Pauliciens d'Armenie, & les Pauliciens descendoient des anciens Manichéens.

Hoveden. 1178. La décadence de la Religion dans

Toulouse n'étoit pas capable d'ébranler Raymond V. resolu, comme je l'ai dit, de vivre tranquile, & d'ignorer qu'il y avoit des heretiques dans ses Etats, mais elle allarma le zéle de Loüis le Jeune Roy de France & de Henry II. Roy d'Angleterre. Ces deux grands Rois voulurent marcher en personne pour exterminer l'heresie, & ils ne furent arrêtez que par la persuasion qu'ils eurent que de saints & sçavans Evesques produiroient par leurs Prédications des effets plus solides & plus durables que ne pouroient faire la terreur & le tumulte qui accompagnent les Armes. Ils prierent le Legat du Saint Siege, Pierre Cardinal de S. Chrysogone, de se transporter dans le Languedoc avec les Archevesques de Bourges & de Narbonne, l'Evesque de Bath en Angleterre, celui de Poitiers, & Henry Abbé de Clairvaux; sans parler des autres Ecclesiastiques, dont le rang étoit moins considerable, & dont la science n'étoit pas moins profonde, ni le zéle moins ardent. En mesme tems les deux Rois écrivirent au Comte de Toulouse, au Vicomte de Turenne, à Raymond de Castel-

nau, & aux autres Seigneurs du Languedoc, qu'ils eussent à favoriser autant qu'ils pouroient le rétablissement de la Religion.

Je ne puis marquer le besoin que l'Eglise avoit de ce secours, qu'en décrivant la maniere dont le Cardinal & ceux de sa suite furent reçûs dans Toulouse. Car quoi qu'ils traversassent simplement les ruës pour se rendre au Palais qu'on leur avoit destiné, ils furent insultez par des huées generales, on les montroit au doigt, on crioit de toutes parts, *Hypocrites*, *Heretiques*, *Apostats*. De telles insultes, qu'il est glorieux de soûtenir pour la Foy, augmenterent le courage des Evesques. Ils parlerent, & leurs Sermons consternerent les Albigeois. Ces impies ne pouvant resister, & ne voulant pas néanmoins laisser paroître le foible de leurs erreurs, prirent le parti de se dire orthodoxes. Ils protesterent que l'heresie prétenduë étoit une chimere, & qu'il n'y avoit nul homme au monde assez extravagant pour s'imaginer que le mal étoit une substance.

Le Cardinal loin de se laisser surprendre, se fit informer des person-

qu'on avoit vû apuyer plus ou-
:ement les nouvelles opinions :
ran fut d'abord accusé par une
nité de témoins. On cita cet he-
arque, persuadé qu'on étoit que
nd on veut arrêter le cours d'une
:hante doctrine, on doit s'atta-
r au Chef dont la réputation la
ient. Il y eut sujet dans cette oc-
on de loüer la conduite du Comte
'oulouse. Car quoi que Moran,
le moyen de ses amis & de ses im-
ses richesses, eût éludé le pre-
: ordre qu'on lui fit signifier de
paroître ; Raymond continua de
:esser, & il employa de si bonne
les caresses & les menaces, que
ificieux Vieillard quitta le dessein
l avoit pris de ne se point com-
:re, & vint se presenter au Legat.
si-tôt qu'on lui lut les dépositions
t on le chargeoit, il jetta un pro-
l soûpir, comme étant l'homme
monde le plus à plaindre & le plus
stement calomnié : on lui deman-

necessité du serment, il s'engagea à le faire tel qu'on voudroit. On le pressa sur l'execution de sa parole, il en parut interdit. Tourmenté par sa propre conscience, qui l'attachoit à la veritable Religion ; retenu par la honte qu'il y a de se dédire, sur le point de voir évanoüir la qualité d'Evangeliste, s'il devenoit Catholique, & dans le danger de perdre ses biens & la vie s'il persistoit à tenir pour les nouveaux dogmes, déja courbé sous le poids de l'âge, il ne put suporter l'agitation que lui causoient les circonstances où il étoit : il tomba dans une foiblesse qui lui ôta le sentiment. Il revint un moment aprés, & il jura qu'il disoit sa pensée : On l'interrogea, & dés la premiere question qu'on lui proposa sur la presence du Corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, on reconnut qu'il étoit Albigeois, & là-dessus on commença son procés.

Moran qui avoit trop d'esprit pour ignorer le foible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne se point démentir. La grace agit en même tems sur son cœur, & il

prit le parti de reparer le ſcandale qu'il avoit donné.

Il vint, pieds nuds & les épaules découvertes, ſe preſenter à la porte de l'Egliſe ; l'Eveſque de Toulouſe & l'Abbé de S. Sernin l'y reçûrent, & le fraperent avec des verges pendant qu'il avançoit vers l'Autel, où le Cardinal l'attendoit. Moran fit une abjuration entiere de ſes erreurs, il conſentit à la ſaiſie de ſes biens juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait l'Egliſe. Il promit de partir dans 40 jours pour la Paleſtine, & d'y ſervir trois ans les Pauvres ; il accepta de faire pluſieurs fois la diſcipline, en viſitant les Paroiſſes de Toulouſe ; & ſans ſe plaindre il vid raſer celui de ſes Châteaux où les Heretiques tenoient auparavant leurs Aſſemblées, & partager une grande partie de ſes biens aux malheureux qu'il avoit opprimez par ſa puiſſance, ou ruinez par ſes uſures. Condamnable pour avoir ſuivi l'erreur, loüable de l'avoir quittée avec des marques de penitence qu'il eſt rare de voir dans ceux qui ont été longtems Chefs d'une ſecte. Une converſion d'un ſi grand éclat eut l'effet qu'on avoit eſperé. L'hereſie long-

tems soûtenuë par l'esprit & le crédit de Moran, tomba du moins en apparence.

Les choses ne tournoient pas si heureusement dans le territoire de Beziers. Le jeune Vicomte qu'on avoit cru d'abord n'avoir commandé le massacre des habitans de Beziers, que par le desir de venger la mort de Trincavel son pere, donnoit tous les jours de nouvelles marques d'un naturel violent & d'un grand mépris pour l'Eglise. Il tenoit actuellement en prison Guillaume Solemne Evêque d'Alby, dont il n'avoit point d'autre sujet de se plaindre, sinon qu'il étoit zelé Catholique.

Le Legat aprit avec indignation l'attentat commis dans la personne du Prelat. Il n'eut pu le souffrir quand l'Evesque n'auroit été recommandable que par sa Dignité; à plus forte raison ne le pouvoit-il pas lors qu'il s'agissoit d'un Saint à qui l'on disoit que Dieu découvroit les choses par des voyes miraculeuses. On ne delibera pas sur ce qu'il y avoit à faire. Raynaud Evesque de Bath, Henry Abbé de Clairvaux, Raymond de Castelnau & le Vicomte de Turenne

se chargerent du soin d'aller trouver le Vicomte de Beziers, & d'en user avec lui comme le demanderoit le bien de l'Eglise.

Roger qui ne vouloit ni se rendre aux sollicitations du Legat, ni écouter ses remontrances, n'attendit pas leur arrivée ; il se retira vers les frontieres de ses terres, dans des lieux inaccessibles, où il sçavoit bien que les Députez du Legat ne pouroient pas le suivre. Ils ne le suivirent pas effectivement, mais ils le traiterent comme il le meritoit.

Les Députez se rendirent à Castres le sejour ordinaire du Vicomte, & ce fut là que l'Evesque de Bath comptant beaucoup plus sur la bonté de sa cause, qui étoit celle de Dieu, que sur les précautions qu'une prudence plus timide auroit recherché, osa sans craindre ni la Garnison, ni les Habitans de Castres, excommunier publiquement le fier Roger en presence de la Vicomtesse sa femme, & lui déclarer la guerre de la part des Rois de France & d'Angleterre. *Hovedem.*

Si Roger ne trembla point en aprenant les menaces que lui faisoient deux redoutables Puissances ; du

moins les deux plus celebres Albigeois de Castres, c'étoit Raymond de Baimiac, & Bernard Raymond, redouterent la colere des deux Rois. Ils s'adresserent au Vicomte de Turenne leur ami, & ils protesterent par son entremise, qu'ils n'avoient jamais porté personne à suivre l'erreur; que ceux qui les accusoient avoient mal pris leur pensée, dans un tems où il suffisoit de parler poliment pour être en butte aux calomnies du Clergé, qui traitoit d'Albigeois & de Manichéens ceux qui lui faisoient ombrage; que soûmis aux ordres de l'Eglise ils étoient prêts de comparoître pour se justifier, si l'on vouloit leur donner un sauf-conduit, & leur assurer une retraite, en cas que le Legat ou le Comte de Toulouse, trop prévenus contr'eux, ne voulussent pas reconnoître leur innocence.

L'esperance qu'on avoit de gagner des esprits si dangereux, fit accorder les assurances qu'ils demandoient. Ils vinrent à Toulouse presenter leur profession de Foy, dans laquelle (à quelques mots prés, qui étoient équivoques) il n'y avoit rien que d'orthodoxe. Le Comte de Toulouse

&

gneurs de sa Cour ne purent
n tel mensonge. Ils repro-
1 face aux deux Albigeois,
ofession de Foy qu'ils ve-
donner étoit très-sainte,
ce n'étoit pas la Profession
oy : Souvent, leur disoit
ous ai entendu prêcher qu'il
Dieux, & que les choses in-
nt l'ouvrage du Dieu bon,
s visibles sont l'ouvrage du
Vous avez enseigné cent
disoit un autre, qu'un Prê-
en état de peché, ne peut
lement les fonctions de son
elui-ci leur objectoit qu'ils
ndamné le Mariage, com-
eud qui attache l'ame à la
s les enfans, & qui perpetuë
mélange du bien & du mal.
leur reprochoit qu'ils regar-
Baptesme qu'on donnoit
s comme une ceremonie ste-
ne. Tous generalement ra-
mille blasphémes des deux
s. Ce qui est étonnant, c'est
iac & Raymond, maîtres
visages, jusqu'à n'y laisser
n embarras, continuerent à
qu'on avoit aparemment cru

trouver dans leurs paroles ce qu'on leur objectoit : mais qu'ils n'avoient jamais pretendu l'avancer. Il n'y a qu'un seul Dieu, ajoûtoient-ils : un méchant Prêtre consacre validement : les enfans baptisez sont sauvez : on ne peut être sauvé sans le Baptesme de l'Eglise : les personnes mariées, & les Ecclesiastiques peuvent faire leur salut.

Pour penetrer dans les détours de ces faux Docteurs, aussi éloignez de la verité Catholique, qu'ils affectoient d'y paroître attachez ; il faut sçavoir qu'il y avoit dans le systéme de la nouvelle heresie certains sentimens aprouvez ou tolerez, à la faveur desquels il étoit facile de faire une infinité d'équivoques. Sans se contredire donc, ou du moins sans se separer entr'eux, les Albigeois pouvoient en mesme tems tromper les Catholiques, & dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu. En parlant de la sorte, ils cachoient une erreur qui sauvoit, pour ainsi dire, leur systéme.

Hoveden. Reinier Luc de Tuy.

Ils supposoient que Dieu avoit deux Fils : l'un naturellement bon, & auteur du monde invisible ; l'autre naturellement méchant, & auteur du

monde visible. Interrogez s'ils admettoient une veritable Transsubstantiation, ils répondoient affirmativement; & le sens qu'ils cachoient sous leur réponse étoit, que les Albigeois faisant le vrai Corps de JESUS-CHRIST, le pain qu'ils mangeoient devenant leur propre substance, devenoit le Corps de JESUS-CHRIST. Une semblable équivoque les tiroit d'embarras, quand on les pressoit de dire que les enfans, les personnes mariées, & les Ecclesiastiques pouvoient être sauvez; car s'imaginant que toutes les ames des hommes, au moins aprés avoir passé dans six ou sept corps de suite, retournoient au bon principe dont elles avoient été détachées; ils disoient hardiment que les enfans baptisez, les personnes engagées dans le Mariage, les Ecclesiastiques, & les Religieux seroient sauvez comme les autres hommes.

Pierre de Sicile, dans son Histoire des Manichéens, les veritables prédecesseurs des Albigeois, nous a conservé un beau monument des équivoques dont usoient ces heretiques dans le neuviéme Siecle, & il fait trop au sujet que je traite pour l'omettre. *p. 50. in 8.*

Un certain Genesius, que l'Empereur Leon l'Isaurique avoit obligé de comparoître à la Cour pour faire profession de Foy devant le Patriarche de Constantinople; étant interrogé s'il respectoit la Sainte Vierge, le Corps de JESUS-CHRIST, & le Baptesme, répondit sans hésiter, qu'oüi : mais par le nom de la Vierge il entendoit une Jerusalem celeste; par le Corps de JESUS-CHRIST, ces paroles du Sauveur, *Ceci est mon Corps*, & par le Baptême, JESUS entant qu'il est une eau vive.

p. 708. édition de Paris. 1622. Saint Epiphane avoit remarqué les mesmes artifices dans les plus anciens Manichéens : Il dit que Manés contrefaisoit le Gentil avec les Gentils, le Magicien avec les Magiciens, l'Astronome avec les Astronomes, & le Chrétien avec les Chrétiens; semblable à ce serpent qui prend la couleur de toutes les choses dont il aproche.

Baimiac & Raymond tâchoient donc de surprendre leur Juge; aussi dés lors que le Legat leur proposa de jurer qu'ils parloient sincerement & sans équivoque, ils refuserent de donner cette satisfaction. Tout serment, disoient-ils, vient du mauvais princi-

pe. Un entêtement si scandaleux faisant connoître le cœur des heretiques, on les excommunia, & l'on conjura le Comte de Toulouse & les autres Seigneurs qui étoient témoins d'une imposture si visible, de s'unir contre l'heresie. On leva mesme des Troupes pour assieger Lavaur, où Baimiac & Raymond allerent se jetter en sortant de Toulouse. Lavaur, 1179.
dont les habitans sacrifierent leurs biens & leur vie quelques années aprés pour défendre le parti des Albigeois, penchoit déja beaucoup vers leurs detestables opinions; cependant le plus grand nombre des Bourgeois y étoit encore Catholique, & il livra les deux heretiques, qui furent assez heureux pour se convertir à la vûë du danger, & qui meriterent dans la suite qu'on leur donnât des Benefices pour recompenser la sincerité de leur zéle à soûtenir la Foy. Ainsi les affaires de la Religion paroissoient en assez bon état. Raymond V. Comte de Toulouse persecutoit l'heresie jusques dans son propre fils Raymond VI. qui la favorisoit, & il le menaçoit de le desheriter : Mais il fut trop bon Pere pour passer des menaces à

l'effet, & sa foiblesse, jointe à quelques événemens fâcheux, dont l'un sembloit amener l'autre, releva bientôt le parti des Albigeois.

1180. D'abord Raymond V. perdit par la mort de Loüis le Jeune son beau-frere, le Prince à qui le Languedoc étoit redevable de ce qui lui restoit de Catholiques. Toulouse recommençoit à craindre de tomber sous la domination des Anglois, plus attentifs que jamais aux occasions d'envahir une Ville qu'ils disoient apartenir à leur Reine Eleonor; & pour comble de malheur, Raymond VI. profitant de la foiblesse du Gouvernement, procuroit aux heretiques tous les moyens de se rétablir, les conjurant seulement de ne point faire de coups d'éclat qui pûssent chagriner son Pere, & réveiller à contre-tems la haine qu'il avoit pour les Manichéens.

La Religion tomboit en un état encore plus déplorable dans la Vicomté de Beziers. Roger ne trouvoit plus rien qui traversât le dessein qu'il avoit de détruire les Catholiques. Car la mort de Loüis le Jeune le delivroit de la guerre dont la France l'avoit fait menacer; & l'Angleterre,

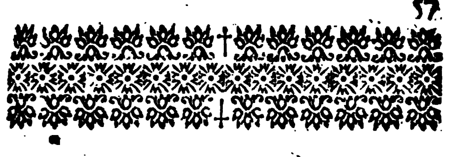
qui méditoit la conquête de Toulouse, recherchoit déja son Alliance. Ses sujets eurent permission de se faire une Religion telle qu'il leur plairoit ; les Vases sacrez & les saints Livres furent profanez d'une maniere qu'on auroit peine à s'imaginer, & que je ne dois pas exprimer dans nôtre Langue.

Il est vrai que la plûpart des Prelats engagez par les motifs d'interest, d'honneur & de conscience, mettoient tout en œuvre afin de s'oposer au torrent. Et il faut en particulier rendre justice à la memoire de Bernard Gaucelin Archevesque de Narbonne. Mais dequoi pouvoit servir le zéle des Prelats, pendant que le Chef de la Maison de Beziers & celui qui alloit bien-tôt regner dans Toulouse, entraînoient par leur exemple & par la necessité qu'il y avoit de s'attacher à leur Fortune, presque toute la Noblesse. *Bernardus, Abb. Fontiscalidi.*

Pour surcroît de mal, la Guerre recommença peu de tems aprés dans le Languedoc. Richard heritier presomptif de la Couronne d'Angleterre avoit l'ame trop ambitieuse pour être content de l'Aquitaine qu'il posse- 1188. *Rigord. Guill. le Bret.*

doit. Il renouvella l'ancienne querelle des droits de la Reine sa Mere sur la Comté de Toulouse. Moissac & plusieurs autres Places furent des conquêtes qu'il fit sans peine ; & déja la capitale étoit en danger, quand Philipe-Auguste se déclara pour le Comte Raymond. Les Victoires de Philipe rendirent la Paix au Languedoc. Mais la mort de Raymond V. Comte de Toulouse, dont l'attachement à la Religion étoit presque le seul obstacle que les Albigeois trouvassent à leurs desseins, donna lieu à de grandes révolutions, dont il faut à present parler.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE SECOND.

RAYMOND VI. Fils de Raymond V. avoit environ trente-huit ans quand son Pere mourut. Du côté paternel il descendoit de Torsin, à qui Charlemagne plusieurs siecles auparavant avoit donné le gouvernement de Toulouse. Du côté maternel il étoit de l'Auguste Maison de France, étant fils de Constance sœur de Loüis le Jeune. Par les Alliances de ces differens Maria-

1194. Catel.

ges ; il fut beau-frere du Vicomte de Beziers, du Roy d'Angleterre, & du Roy d'Arragon ; ses Etats comprenoient la plus grande partie du Languedoc, le Comtat Venaissin, & toute cette partie de la Provence qui est renfermée entre les Rivieres de Durance & d'Yguez. Son Mariage avec Jeanne Veuve du Roy de Sicile, & Sœur de Richard Roy d'Angleterre, augmenta extraordinairement sa puissance. Car Richard qui vouloit détacher le Comte des interêts de la France, donna pour Dot à sa Sœur trois belles Provinces, le Roüergue, l'Agenois & le Quercy. Raymond n'avoit rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses méchantes qualitez. Il avoit l'ame noble, & le génie aisé ; il possedoit l'art de tenir ses Voisins attachez à ses interêts, l'adversité ne l'abattoit point ; on eut dit que la Fortune le rendoit plus grand à proportion qu'elle le persecutoit davantage. Les Sieges qu'il soûtint dans Toulouse contre de puissantes armées qui ne purent l'y forcer, sont des preuves certaines de son courage. La maniere dont il reconquit la capitale de ses Etats, aprés l'avoir perduë, est

G. de P.
P. de V.

encore plus glorieuse. Ses defauts néanmoins l'emporterent sur ses bonnes qualitez. Raymond poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'Inceste, & la colere jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses Freres, & d'un Legat du S. Siege. Il comptoit pour rien la parole qu'il avoit donnée ; il ne punissoit point ceux qui profanoient les Autels par de monstrueux sacrileges. On le vid au pied de l'Autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les Prêtres disans la Messe. Il se marioit sans Dispense dans les Degrez deffendus ; c'étoit lui faire sa cour que de se rendre heretique ; il vécut en guerre avec l'Eglise, & il mourut excommunié..

C'est sous la domination de ce 1195.
Comte que l'heresie des Albigeois de- 1196.
vint un parti redoutable. Ceux qui en 1197.
faisoient une profession ouverte joüis- G. de P.
soient paisiblement de leurs biens : ils avoient leurs cimetieres particuliers : on les consideroit comme personnes d'une vertu rare ; on les dispensoit des taxes & des charges publiques : on n'osoit s'attaquer à ceux qu'ils prenoient sous leur protection : par une suite inévitable on méprisoit

à tel point le Clergé, que le serment ordinaire, étoit de dire : *J'aimerois mieux être Prêtre, que de faire ceci, que de manquer à cela.* Les Ecclesiastiques, pour fuïr les outrages & les insultes du peuple, étoient obligez de couvrir leur couronne, quoi que d'ailleurs elle fût tres-petite, & placée sur le haut de la tête, dans la crainte qu'ils avoient qu'elle ne parût. Rarement un honnête homme laissoit nommer son fils à un Benefice : la coûtume étoit d'y faire nommer le fils de quelque vassal, moyennant quoi le Seigneur joüissoit des revenus du Benefice. Les Evesques, pour empescher l'anéantissement de l'état Ecclesiastique, étoient contraints de conferer la Prestrise, quelques ignorans que fussent ceux qui vouloient la recevoir. Et ces indignes Ministres, soit par interest, soit par simplicité, ne distinguant presque pas les heretiques des Catholiques, recevoient à la Communion de l'Eglise tous ceux qui vouloient vivre en paix avec eux. On changeoit de Religion comme de mode.

Apod. Guill. Laur.

Fulerand Evesque de Toulouse, avoit les vertus qui peuvent faire un

faint Solitaire, fans avoir celles dont l'Eglife avoit alors befoin dans un Evefque ; il étoit ignorant, fimple, timide, de forte qu'au lieu de s'opofer avec autorité au déréglement du peuple, & à l'impieté du Prince ; au lieu d'aller faire comprendre à la Cour de France & à celle de Rome la defolation de fon Eglife, comme nous le verrons faire à fes Succeffeurs, il fe laiffoit tous les jours entamer, outrager, dépoüiller. Avant que de finir fa vie, il fut réduit à vivre comme un fimple Bourgeois, fans ofer demander les Dîmes qu'on lui devoit : vainement affidu à la Priere, lors qu'il falloit combattre ; & bizarrement détaché des biens de ce monde, quand il s'agiffoit de conferver ceux de fon Eglife. *Sainte Marthe, Gal. s. 1198.*

Innocent III. deftiné du Ciel pour agir contre les Albigeois d'une maniere plus efficace qu'on n'avoit fait, fut alors élevé fur le Siege de S. Pierre ; au mois de Janvier de l'an 1198. il étoit refpectable par l'éclat de fa naiffance ; & il avoit l'efprit d'une étenduë fi prodigieufe, qu'il fçavoit en maître toutes les Sciences qui concernent la Religion. Ses mœurs

étoient irreprochables : Sa presence inspiroit de la veneration. Les vûës necessaires pour réussir dans une entreprise se presentoient à lui dés qu'il prenoit un dessein. La multitude des affaires les plus épineuses ne pouvoit l'empescher de se donner à chacune avec autant d'exactitude & d'attention que s'il n'en eût eu qu'une en tête. Celestin III. son prédecesseur charmé du merite extraordinaire du Cardinal de S. Prisque (c'étoit le nom d'Innocent avant son exaltation) offrit de se démettre de la Papauté, pourvû qu'on la voulût remettre entre les mains d'un sujet si digne de ce haut rang. En vain les plus anciens du Sacré College, qui souhaitoient eux-mesmes d'être Papes, s'oposerent aprés la mort de Celestin à l'élection du Cardinal de S. Prisque, qui n'avoit encore que trente-sept ans, son merite & l'interest de l'Eglise l'emporterent sur toutes les brigues : mais le refus tres-sincere qu'il fit long-tems d'accepter la premiere Dignité du monde, convainquit ses ennemis qu'il en étoit digne.

Nulle chose ne fut plus affligeante

pour ce pauvre Pape, que l'état où les Manichéens mettoient la Religion ; c'est pourquoi il envoya de tous côtez des Ministres pleins de son esprit & de sa force pour les confondre.

Les terres bien disposées profiterent les premieres de ces salutaires influences. L'erreur avoit passé du Languedoc jusques dans le Nivernois, & il y avoit auprés de Corbigny un celebre Albigeois, nommé Terry, [c'étoit une espece de solitaire qu'on regardoit comme un Oracle, & de qui une grande multitude de peuple prenoit les leçons de l'heresie.]. On le tira de sa caverne, & on le fit brûler. L'Abbé des Chanoines Reguliers de S. Martin de Nevers, & le Doyen de la Cathedrale, tous deux atteints, à ce qu'on disoit, de la même peste, furent obligez de venir comparoître à Sens, & comme ils ne se disculperent pas entierement, les Peres du Concile qu'on y celebroit déposerent l'Abbé, & suspendirent le Doyen, en attendant que le Pape jugeât définitivement l'Affaire. L'on cita aussi les principaux Bourgeois de la Charité, pour qu'ils eussent à se défendre ; & sur le refus qu'ils en firent, on les

1200. *Chronique d'Auxerre.*

livra au bras seculier. Le suplice d'Euraud Protecteur des Albigeois, & Gouverneur ou Intendant de la Province pour les Comtes de Nevers, fut ce qui fit plus de bruit. Octavien Legat du Pape, le voyant à Paris, l'obligea de rendre compte de sa Religion; & Hugues Evesque d'Auxerre, surnommé le fleau des Bulgares, l'ayant convaincu d'heresie, on le fit brûler au milieu de la Ville de Nevers, dont il avoit été long-tems le scandale & le tyran.

En mesme tems que la Religion reprenoit ses forces dans le Nivernois, Reinier & Guy Legats d'Innocent pour la Province Ecclesiastique de Narbonne, avoient parcouru le Languedoc sans avoir d'autre fruit de leur voyage que celui d'être instruits par eux-mêmes de la confusion generale où étoient les choses. Le Pape, loin de perdre courage, redoubla ses soins: & parce que l'esprit du Christianisme ne régnoit alors nulle part davantage que dans l'Ordre de Cisteaux, où tout se ressentoit de cette odeur de
1203. vertus que tant de Saints, & en par-
ou ticulier l'illustre Abbé de Clairvaux
1204. S. Bernard y avoient répandu; il re-

solut d'en tirer des hommes Apostoliques, dont la Sainteté pût meriter la benediction du Ciel, & dont la science pût arrêter le cours des erreurs. Le choix qu'il fit fut aussi heureux, que ses intentions étoient droites. Il tomba sur Arnauld Abbé de Cisteaux, & sur deux Religieux de Fontfroide, Maison du mesme Ordre, dont le premier avoit nom Pierre de Châteauneuf, & le second Raoul. *Annales de Cisteaux. P. de V.*

Arnauld sorti de la Maison des Ducs de Narbonne joignoit en sa personne des choses qui paroissent presque incompatibles, une vertu parfaite & une politique fine. Les Religieux le trouvoient digne d'être leur Superieur, parce qu'il étoit un Saint, & le monde le trouvoit propre à conduire les plus importantes entreprises, parce qu'il étoit habile à fournir des expediens pour toutes choses. On ne sçavoit quelquefois pourquoi l'on se rendoit à ses sentimens, & on s'y rendoit néanmoins. Il eut la confiance entiere d'Innocent III.

Pierre de Châteauneuf étoit animé du feu que l'Ecriture donne au Prophete Elie. Ses menaces étoient terribles, & suivies presque toûjours des

Anathémes de l'Eglise ; il ne déguisoit en rien la verité aux Grands. Ses discours contre les Dogmes & la Morale des Manichéens le rendirent le principal objet de leur haine, & lui procurerent enfin la Couronne du Martire. Raoul avec un courage aussi ferme dans le fond, avoit un esprit plus doux ; & si l'on eût pu gagner les Albigeois par la moderation, par la pratique des plus saintes vertus, par la force des raisons, il les auroit convertis.

Les nouveaux Legats, conformement aux ordres de Rome, partirent pour Toulouse : Ils eurent d'abord sujet de croire qu'ils avoient réussi, car ils tirerent des habitans une protestation formelle de fidelité à l'Eglise. Bien-tôt aprés ils s'aperçurent que les promesses des Toulousains étoient plus specieuses que solides, & ils écrivirent au Pape que les Missions n'étoient plus un moyen suffisant pour arrêter le mal : que sans scrupule on se servoit des Vases sacrez & des saints Livres pour les plus honteux usages : qu'on baptisoit publiquement à la maniere des Albigeois, c'est à dire, qu'on obligeoit les Catholi-

Matth. Paris.

ques à renoncer à la Foy de l'Eglise Romaine, & à se laisser souffler sept fois dans la bouche, moyennant quoi, leur disoit-on, il n'y avoit qu'une seule chose à craindre pour eux ; c'étoit que les Ministres qui leur avoient ainsi donné l'esprit, ne commissent quelque peché, dans lequel cas le don qu'ils avoient communiqué se perdoit : mais en découvrant le mal qui étoit à craindre, on faisoit connoître le remede ; il consistoit, disoit-on, à recevoir de nouveau le Baptesme toutes les fois que la vertu des Ministres avoit semblé se démentir.

Les Legats ajoûtoient que Raymond de Rabastens Evesque de Toulouse, & successeur de Fulerand, étoit un homme inquiet, qui ne pouvoit vivre en paix, ni avec soi-même, ni avec ses Diocesains ; qu'il étoit devenu infame, par le trafic des choses saintes ; que depuis trois ans qu'il étoit Evesque, il soûtenoit la guerre contre un Gentilhomme de ses vassaux, sans se mettre en peine du progrés que faisoient les Albigeois ; que l'Archevesque de Narbonne, & l'Evesque de Beziers effrayez de la tempête qui agitoit leurs Dioceses, aban-

le Languedoc ne pouroit resister aux ordres qu'il lui plairoit de donner. Les Albigeois qui connoissoient l'embarras où étoit Philipe au milieu de ses Victoires, se mirent peu en peine de ses menaces. L'heresie sentoit ses forces ; & quoi qu'on ne voulût point sans une extréme necessité en venir à une guerre ouverte contre la France, on ne la redoutoit que médiocrement. Beziers & Toulouse passoient pour imprenables, depuis que dans le Siecle precédent les plus grandes Armées avoient été forcées à en lever le Siege, & les Etats des Princes qui par differens interests favorisoient le parti Albigeois, pouvoient au moins faire balancer la Victoire.

Les raisons qui empeschoient les heretiques de craindre, empeschoient les Legats d'agir contr'eux. Ainsi ces zélez Apôtres étoient réduits à reformer les Ecclesiastiques, que leurs Benefices obligeoient de garder des mesures avec Rome. Ils firent de grands reproches à Beranger Archevesque de Narbonne, sur le refus qu'il avoit fait tout recemment de se joindre à eux pour agir de concert auprés du Comte de Toulouse. On fut mesme sur le

Litter. Innoc. Annal. Cister.

point de le déposer, & il n'évita ce coup qu'en se démettant entre les mains du S. Pere d'une riche Abbaye qu'il possedoit. L'Evesque de Beziers étoit plus coupable : non seulement il avoit refusé, comme l'Archevesque de Narbonne, d'aller à Toulouse faire des remontrances au Comte Ray- 1205.
mond ; mais de plus, il avoit protesté souvent qu'il n'excommunieroit jamais les habitans de Beziers, quoiqu'ils fussent notoirement heretiques, Annal. Cister.
& qu'il ne permettroit pas que d'autres les excommuniassent. Le Pape irrité par une conduite si irreguliere, souhaitta qu'on lui interdît l'exercice de ses fonctions, & les Commissaires qu'il nomma, furent l'Abbé de Saint Pons, & l'Evesque d'Agde. Ray- 1205.
mond de Rabastens Evesque de Tou- Guill.
louse fut déposé, convaincu qu'il Apod.
étoit d'avoir aquis sa Dignité par des Laur.
voyes simoniaques, & de s'être rendu indigne de la posseder, quand même il y seroit parvenu par des voyes legitimes.

Cette severité, que l'Abbé de Cisteaux auroit peut-être moderée, si les affaires de son Ordre ne l'eussent obligé de quitter souvent le Languedoc,

ne produisit pas tout le bon effet que le Legat Pierre de Châteauneuf Religieux du mesme Ordre en avoit esperé. Le Clergé par là devint plus méprisable, sans que les heretiques reconnussent dans ces exemples de justice la sainteté de l'Eglise. Le seul avantage solide qu'on en retira, fut l'élevation de Foulques sur le Siege Episcopal de Toulouse, qui vâquoit par la déposition de Rabastens. Foulques natif de Gennes ou de Marseille, (car les Historiens ont laissé ce point douteux) étoit fils d'un riche Marchand, qui n'épargna rien pour cultiver l'esprit de son fils, & jamais pere ne fut moins trompé dans ses esperances. Foulques en peu d'années se fit reconnoître universellement pour un des plus beaux esprits de son siecle. Petrarque & le Dante font son éloge. D'abord le mérite de ce sçavant homme consista particulierement dans la delicatesse de ses vers, dont les beautez étoient également vives & naturelles, & dans le génie qu'il avoit pour donner à la conversation un tour si agréable & si enjoüé, qu'on n'étoit jamais de méchante humeur avec lui. Le Comte de Toulouse, & les

Guill. Apod. Laur. Vinc. Bellovac. Petr. Val.

les Rois d'Angleterre & d'Arragon lui donnerent mille marques de leur estime. Cependant ce bel esprit que le monde consideroit si fort, se dégoûta du monde. Une seule pensée le convertit: *Si pour les bons mots que je fais profession de dire aux dépens de toutes sortes de personnes, on me condamnoit à demeurer immobile dans le lit le plus commode, une telle posture deviendroit avec le tems un suplice insuportable: que sera-ce donc si Dieu me condamne aux flâmes de l'Enfer que j'ai meritées!* Plein de cette pensée, que le Ciel accompagna de sa grace, Foulques se fit Religieux de Cisteaux; & il se distingua autant par ses vertus dans le Cloître, qu'il l'avoit fait par sa politesse dans le siecle. Le Pape, les Legats & le Chapitre de Toulouse le choisirent pour lui donner la place de Rabastens.

Nous verrons avec le tems de quelle importance le choix qu'on fit de ce grand homme étoit pour le rétablissement des affaires: Dans ces commencemens il ne fera que partager les chagrins & les travaux de ses freres. En prenant possession de son Eglise, il en trouva les revenus reduits à cent,

francs de nôtre monnoye ou environ ; encore vouloit-on qu'il répondit des dettes de son prédecesseur. Le Diocese étoit rempli de Manichéens : Raymond & les Seigneurs de sa Cour, qui prenoient plaisir à entendre leur Evesque quand il se laissoit aller à ces vivacitez agreables qui lui échapoient naturellement, ne l'écoutoient plus dès qu'il parloit de Reforme & de Religion. Châteauneuf & Raoul, qui s'étoient flâtez que l'élevation de Foulques changeroit la disposition des esprits, & qui voyoient le contraire, ne sçavoient plus à quoi s'attacher pour réussir ; & le Comte de Toulouse loin de penser à chasser les heretiques de ses Etats, continuoit à dessein la guerre, qui lui étoit un pretexte pour ne se point mêler des differents de Religion.

Ce renversement general desoloit les saints Religieux de Cisteaux, qui comparoient souvent la douceur de leur ancienne solitude, & la paix qu'ils goûtoient auparavant dans l'étude & dans la contemplation, avec le mouvement, le trouble & l'inutilité de leur nouvel emploi de Legats ; presque resolus de finir des travaux

qui ne servoient de rien, ils ne pensoient qu'à secoüer la poussiere de leurs souliers, selon le conseil de l'Evangile, & à quitter une Babylone incurable, si le saint Evesque d'Osme Deque Dazebedo ne les eut arrêtez. Ce Prelat revenoit de Rome, où il étoit allé demander au Pape la permission de se démettre de son Evesché pour aller se consacrer à la conversion des Infidelles dans les païs les plus éloignez. Ce fut à lui que les Legats adresserent leurs plaintes : *Nous sommes des serviteurs inutiles*, lui disoient-ils, *& nôtre sejour dans le Languedoc ne fait qu'avilir la dignité du Pape & la majesté de l'Eglise, dont nous sommes les Ministres. Il est tems de nous retirer, & d'aller prier avec Moïse sur la Montagne, puisque nous ne pouvons combattre comme Josué dans la campagne. Ah ! mes freres*, reprit le saint Evesque, *un Médecin habile ne s'aplique jamais avec plus d'activité & de soin à la guerison d'un malade, que lors qu'il voit le danger plus pressant. Permettez-moi de dire ce que je pense. Pour rétablir ici la Religion Chrétienne, il faut employer les moyens dont on s'est autrefois servi pour la rendre vé-*

Annales de Cisteaux.
P. de V.

nérable. Les Apôtres étoient pauvres ; ils faisoient à pied leurs voyages, ils vivoient d'aumône, & ils ne soûtenoient la sublimité de leur ministere que par l'éclat de leur vertu, & par la force des veritez qu'ils annonçoient. Il faut les imiter.

Raoul & Châteauneuf s'étoient persuadez, ce qu'il est si facile de s'imaginer, qu'il étoit à propos de relever leur Dignité par un train qui donnât idée de la grandeur des Papes : & les riches Abbayes de Cisteaux qui se tenoient honorées de la distinction qu'Innocent III. faisoit de leur Ordre, fournissoient avec plaisir à la dépense. La suite fit voir une chose assez rare, que c'étoit effectivement le dessein d'honorer leur Legation, & non pas un vain amour du faste & de leurs commoditez qui les avoit engagez à vivre avec éclat. *Il n'est rien*, dirent-ils au saint Evesque, *à quoi nous ne nous engagions volontiers pour contribuer à la gloire de Dieu ; car nous comptons pour rien nos peines & nos fatigues. Une seule chose semble manquer, c'est une personne de merite qui veüille nous servir de Chef. Vous qui prétendez voler jusques aux extrémitez de la*

terre, pour porter la connoissance de Jesus-Christ aux Infidelles, voudriez-vous passer quelque tems à nous instruire dans l'art de combattre les heretiques?

Non seulement l'Evesque d'Osme s'offrit à rester dans le Languedoc, pour travailler à la reduction des Albigeois; mais il commença le premier à renvoyer les gens de sa suite, & il ne retint auprés de soi qu'un homme de qualité, qui se nommoit Dominique de Guzmanse, dont la vertu paroissoit dès lors fort extraordinaire, & qui fut ensuite fondateur de l'Ordre des freres Prêcheurs. Le saint Evesque se reduisit donc à vivre d'aumônes, il marchoit à pied devant les Legats de bourgade en bourgade, & il prêchoit avec eux le Royaume de Dieu: plus admirable dans cet état si ressemblant à celui des Apôtres, qu'il ne l'avoit été quelques jours auparavant suivi & precedé d'un cortege magnifique. Les Legats dont on avoit méprisé les richesses devinrent respectables par leur nouveau genre de vie. Au sortir de Montpellier, où ils avoient levé tout à la fois l'étendart de la Croix & celui de la pauvreté, ils entrerent dans le Château de

Carman, sejour ordinaire de deux fameux Albigeois : le plus âgé avoit nom Baudoüin, & le plus jeune étoit un Gentilhomme de Nivernois, Chanoine de la Cathedrale de Nevers, & qui se faisoit apeler Thierry, depuis que le suplice honteux du Comte Evraud son oncle l'avoit obligé de changer de nom, de quitter la Province, & de mandier un azile. On ne peut être ni plus aimé ni plus consideré dans un parti, que ce Chanoine l'étoit dans le sien. Il passoit pour un esprit subtil ; & d'ailleurs les Albigeois se faisoient un honneur d'avoir dans leur secte une personne élevée en France & à Paris, où ils suposoient qu'on étoit beaucoup plus habile qu'on ne l'étoit chez eux.

P. de V. Chron. d'Aux.

Le jeune Thierry, naturellement vain & presomptueux, ne desespera pas de combattre à son avantage les Catholiques qui étoient venus l'attaquer jusques dans sa retraite. Il disoit que le Dieu de l'ancienne Loy, qui menaçoit sans cesse, qui permettoit aux hommes de persecuter leurs ennemis, de jurer, de répudier leur femme, & qui se joüoit de ceux qui l'interrogeoient, paroissoit fort different

du Dieu de la Loy nouvelle, qui se montroit en tout un Souverain si pacifique, si bien-faisant, qui défendoit de jurer, qui ordonnoit aux hommes d'aimer leurs ennemis, & de regarder encore comme leur femme une épouse adultere. Il soûtenoit qu'à des traits si marquez & si oposez on reconnoissoit clairement les deux Dieux, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal.

Les Legats ne pouvoient répondre sans indignation à un raisonnement si foible, & néanmoins capable de gâter un esprit qui sembloit être vif & solide. Ils répondirent que l'Ancien & le Nouveau Testament contenant en mille endroits les mesmes maximes, ne pouvoient passer pour être l'ouvrage des deux principes qui fussent essentiellement contraires & oposez en toutes choses : que permettre d'abord aux hommes, comme a fait Dieu dans l'ancienne Loy, de répudier une adultere pour épouser une autre femme, & leur permettre seulement dans la Loy nouvelle de quitter une femme qui devient adultere, sans leur laisser en même tems le pouvoir de passer à un autre mariage, ce n'étoit

pas se contredire, quoi que ce fût porter des loix differentes dans des tems
1206. differens ; que l'Evangile ne défendoit pas absolument de jurer, quoiqu'il défendît de jurer indifferemment de toutes sortes de manieres, & dans toutes sortes d'occasions ; qu'il ne défendoit pas de haïr le vice & de punir le pecheur, comme l'avoit permis & ordonné la Loy de Moïse ; que Dieu dans l'un & l'autre Testament donne des marques continuelles de ses bontez & de sa justice, & que dans l'un & dans l'autre il aime à se faire adorer, comme l'Estre qui, pour ainsi dire, est le seul qui merite ce nom, parce qu'il est le seul qui ne manque d'aucune perfection, & qui n'a dans soi nul néant.

Les Legats entrerent dans un plus grand détail, & ils montrerent, *Primò.* Que la matiere pouvant être également arrangée par le Dieu bon comme par le Dieu méchant que les Albigeois admettoient, l'heresie n'avoit nulle raison de dire, que les choses sensibles & palpables fussent plûtôt l'ouvrage du méchant que du bon. *Secundò.* Que si l'ame raisonnable étoit, comme ils pretendent, une

partie de la substance du Dieu bon, il étoit impossible qu'elle ressentît, comme elle faisoit, de la douleur; puisque dans leur systéme la substance du Dieu bon étoit incorruptible, & hors de toute atteinte du mal & de la douleur. *Tertiò.* Que si la concupiscence étoit une partie de la substance du Dieu méchant, il étoit impossible que cette concupiscence se trouvât quelquefois d'acord avec la raison, étant aussi inconcevable que deux parties des Divinitez contraires puissent être d'acord ensemble, qu'il est inconcevable que ces deux Divinitez contraires soient elles-mesmes d'acord entr'elles: ou que si les parties détachées de chaque Divinité pouvoient faire un tout & une seule substance, telle qu'est l'homme, il n'y avoit plus de raison de dire que ce qu'on apeloit les deux principes contraires ne pouvoient pas être un principe unique & un seul Dieu.

Sans aprofondir davantage des raisons si plausibles pour attaquer l'heresie, & pour défendre le dogme Catholique, mesme avec le seul secours de la lumiere naturelle; le Lecteur jugera aisément combien il est éton-

p. 590. nant que Mr Bayle, au second Tome de son Dictionnaire, en parlant des Marcionites, ait osé dire que ce n'est que par la Foy que nous pouvons réfuter l'éternité pretenduë d'un mauvais principe.

Les habitans de Carman, qui suivirent le raisonnement des Legats, y aplaudirent, & ils eussent brûlé les deux Docteurs Albigeois, si le Comte de Carman qui favorisoit leur detestable Doctrine n'eût défendu par la force ces imposteurs qui n'avoient point de raison pour se défendre.

De Carman les nouveaux vainqueurs de l'heresie allerent à Beziers, où le crédit & le grand nombre des Albigeois ne leur permettant pas de réunir aucun des Novateurs à l'Eglise, ils eurent du moins la consolation d'affermir dans la Foy le petit troupeau des Fidelles, que les loups n'avoient pas encore déchirez ou dispersez. De là ils passerent à Carcassonne, où l'on souhaitoit passionnément de voir aux prises avec les Albigeois des Missionnaires que les Conferences de Carman venoient de rendre celebres.

P. de V. Realmont fut le lieu destiné aux
G. de P. Assemblées: On y vid à la tête des

Catholiques les Legats Châteauneuf & Raoul, l'Evesque d'Osme, Dominique, & Guy Abbé de Vaucernay. A la tête des Heretiques on voyoit Arnauld d'Hoton, Gilbert de Castres, Benoist de Termes, Ponce Jourdan, & plusieurs autres. Châteauneuf étoit si sûr de la solidité de ses raisons, qu'il consentit de n'avoir point d'autre Juge que quelques-uns de ceux qui passoient pour gens de probité parmi les heretiques. Seulement pour obvier aux inconveniens inévitables quand on parle de part & d'autre, il demanda que la dispute se fit par des Ecrits que l'on se communiqueroit mutuellement, & qu'on les remettroit entre les mains des Juges. Peu de jours aprés il fut facile de découvrir l'avantage que la verité avoit eu sur le mensonge : les Arbitres, quoi qu'Albigeois, n'oserent decider en faveur de leur propre parti, & ne voulant pas non plus donner gain de cause à leurs adversaires, ils interrompirent le cours des Conferences, & suprimerent autant qu'il fût possible les Memoires des Legats & de Dominique. Annal. de Cisty

L'artifice parut si grossier, mesme

aux Albigeois, que selon le raport de Bernard de Ville-neuve, qui avoit été un des Juges, environ cent cinquante de ceux qui en furent témoins, parfaitement détrompez des préjugez qu'ils avoient eu en faveur de l'heresie, se convertirent. Il arriva en mesme tems quelque chose de miraculeux : Un heretique montrant aux Albigeois une lettre de S. Dominique, on lui dit en riant qu'il falloit la jetter au feu, que la flâme l'épargneroit infailliblement, & qu'un si grand miracle convertiroit toute la Ville. On jetta la lettre au feu par trois fois, & on ne pût la faire brûler : les heretiques en furent épouventez ; néanmoins plus déterminez à couvrir le deshonneur de leur cabale, qu'à écouter la voix de la grace, ils tâcherent de persuader que ce qui venoit d'arriver étoit l'effet du hazard ; excepté un seul, qui étant de meilleure foy que les autres, publia hautement le prodige, & se rendit Catholique.

De tels succez aprirent qu'il ne falloit desesperer de rien ; c'est pourquoi pendant que Raoul & l'Evesque d'Osme continuoient leurs fonctions, Pierre de Châteauneuf convaincu

qu'on pouvoit encore trouver d'autres remedes plus efficaces, passa du Languedoc en Provence, & pressa sans relâche les Seigneurs du Païs de terminer la Guerre qui les divisoit; & il les réunit dans le dessein d'exterminer les Albigeois. Ensuite dequoi se voyant en état de parler avec plus de fermeté à Raymond Comte de Toulouse, il vint le trouver, & lui representer qu'il falloit se déclarer ou le protecteur ou l'ennemi de l'Eglise: le protecteur, en se joignant aux Provençaux, ce qui lui seroit infiniment glorieux; l'ennemi, en refusant d'agir unanimement avec eux pour déraciner l'heresie, refus qui seroit une tache éternelle à son nom. Raymond répondit en homme qui se tenoit sûr de tromper le Legat, & de ne lui point laisser voir qu'il le trompoit.

Tantôt il se plaignoit de quelque injustice faite à ses Alliez; & tantôt il disoit que les conditions de Paix qu'on lui avoit proposées étoient honteuses. Il protestoit qu'il ne s'oposeroit à rien de ce que les Legats voudroient faire; & il ajoûtoit, qu'eux de leur côté ne devoient pas prendre parti dans les démêlez qu'il

avoit avec ses Voisins ; qu'à la fin de la Guerre il s'attacheroit aux Catholiques, mais que pendant qu'il étoit aux mains avec ses ennemis, on ne pouvoit trouver mauvais qu'il conservât dans ses Troupes ceux qui avoient du zéle pour son service, soit qu'ils fussent Catholiques, soit qu'ils eussent le malheur de ne le pas être.

Le Legat ne pouvant plus douter des dispositions de Raymond, se laissa emporter à cet esprit de force qui éteint dans le cœur des hommes Apostoliques la crainte que la Majesté des Princes a coûtume d'inspirer : & jugeant qu'il étoit honteux pour l'Eglise de ne donner nulle marque éclatante de son indignation, il excommu-
1207. nia le Comte de Toulouse.

Le fier Toulousain fut autant étonné du coup qu'on lui porta, qu'il s'y étoit peu attendu, & que ce coup venoit plus mal à propos dans un tems où ses terres étoient remplies de Missionnaires qui agissoient infatigablement sous les ordres de l'Abbé de Cisteaux, de l'Evesque d'Osme, de Raoul, de Châteauneuf, & qui passoient pour prédire l'avenir, pour faire des miracles, & pour avoir un

empire absolu sur les consciences. La politique lui aprit qu'il valoit beaucoup mieux arrêter la colere de Châteauneuf par quelque soûmission feinte, que de mépriser son excommunication, qui alloit être un pretexte aux mécontens pour troubler le Languedoc. Ainsi sans changer de cœur, Raymond changea de langage, & donna lieu de croire que pour peu qu'on voulût suspendre l'excommunication qu'on venoit de porter, on l'alloit trouver le Prince du monde le mieux intentionné pour l'honneur de l'Eglise.

Les Missionnaires furent trompez par de si belles aparences, & acorderent à Raymond ce qu'il demandoit. Les Abbez s'en allerent au Chapitre general de leur Ordre. Le saint Evesque Dom Diegue fit un voyage pour regler les affaires de son Diocese, & il y mourut au milieu des projets que son zéle lui faisoit former pour la conversion des heretiques. On perdit en même tems le saint homme Raoul, dont les travaux avoient été trop grands dans un corps déja usé par la rigueur de la penitence. De sorte que Châteauneuf restoit presque seul à

soûtenir le poids des affaires.
Comte de Toulouse s'en aperçût
il espera qu'il ne seroit pas imposs
de mettre ce Legat hors d'état d'ag
1208. Il le fit prier de venir à S. Gil
resolu de l'y arrêter, soit par adre
soit par force ; & le saint Homm
qui Raymond promettoit d'acce
les conditions qu'il lui proposeroi
la part du Pape, accourut avec jo
mais ce n'étoit plus le mesme Co
qui avoit donné sa parole. Maîtr
celui qu'il regardoit comme un en
mi injuste & violent, il se plaigni
l'outrage qu'on lui venoit de fair
l'excommuniant. *Quel droit à Ro*
disoit-il, *de demander que je signe*
Traité de Paix qui m'arrache mon p
pre bien? qu'on me fasse rendre just
& je quitte les armes. On veut qu
chasse les Albigeois des terres de ma
mination, & l'on ne veut pas voir q
est impossible de les forcer à quitter
païs qu'ils sont en état de défendre c
tre les plus formidables Armées. Q
sujet a-t'on de se plaindre?

On vous conjure, Seigneur, rep
que Châteauneuf, *d'oublier pour*
tems la poursuite de quelques legers
terêts, à cause du danger extrême

vôtre ardeur à les poursuivre met une des plus belles & des plus florissantes Provinces du Christianisme. On vous prie de joindre vos Armes à celles de vos Voisins pour châtier des Sujets que vous ne pouvez contenir dans la veritable Religion, & vous refusez de faire l'un & l'autre. Voila le sujet qu'on a de se plaindre; voila le scandale. Ni l'exemple de Raymond vôtre Pere, ni celui d'Alphonse vôtre Ayeul, d'heureuse memoire, qui ont persecuté l'erreur dès qu'ils l'ont connuë, ne peuvent vous toucher, qui le croiroit? Seigneur, les plus grands Princes ont attaqué jusques ici une monstrueuse impieté. Philipe-Auguste la persecute actuellement, Loüis le Jeune Roy de France & Henry II. Roy d'Angleterre ont fait les plus grands efforts pour la détruire: on se souvient encore des bûchers que le Roy Robert fit allumer à Orleans, pour y réduire en cendres les infames partisans des Manichéens; Henri II. Empereur d'Allemagne, Basile & Michel Empereurs de Constantinople, les deux Justiniens, Valentinien II. Gratien, Valentinien le Grand & Theodose, ont tâché de les exterminer. Les Rois mêmes Payens ont eu de l'horreur

d'un si effroyable sistéme ; & Vo Seigneur, vous en jugez les parti dignes de vôtre protection & de v estime ! Permettez-moi de le dire ne sçache qu'un Empereur (c'étoit cephore) *qui donna autrefois sa tection aux Manichéens, mais il malheureusement au milieu d'un bat, & sa Grandeur ne passa pa son Fils. Pussiez-vous armer cent Albigeois ; les Catholiques qui ont trouvé le moyen d'en faire périr Armées aussi nombreuses, le Ro France, le Pape, tous les Souve de l'Europe, qui ont eu de l'hor d'une si detestable heresie, sçai rendre vos forces inutiles : Mais éclairé, généreux, équitable autant vous l'êtes, vous ne porterez poi choses à l'extrémité, vous conten l'Eglise qui vous honore, & qu tend depuis plus de douze ans que donniez des marques sinceres de aversion pour l'heresie.*

La verité est terrible lors qu'c connoît, & qu'une passion vio empesche de la suivre. Au lieu clairer, elle aveugle ; au lieu de mer, elle met en fureur. Rayn n'écoutoit que son animosité. C

dant Châteauneuf, aprés avoir connu par sa propre expérience que Raymond n'avoit plus que le cœur d'un Pharaon ; aprés avoir remarqué qu'en agissant avec une rigueur necessaire, il n'exposoit que sa personne au ressentiment du Comte ; il lui signifia dans les formes, qu'il ne suspendoit plus les effets de l'excommunication qu'il avoit portée contre lui ; que dans la suite on le regarderoit comme un membre retranché de la communion des Fidelles, & que les Princes Catholiques viendroient pour le dépoüiller des Provinces dont il ne meritoit plus d'être le maître. Raymond qui ne gagnoit plus rien à dissimuler, ne dissimula plus. Il eut fait poignarder Châteauneuf, si les habitans de S. Gilles, qui étoient Catholiques, n'eussent pris les armes pour la défense du Legat. Ne pouvant le faire mourir, il le menaça du moins de le poursuivre en tous lieux pour le punir de son audace. L'Abbé de S. Gilles & les Magistrats tâcherent en vain de l'apaiser.

Le seul parti que pûrent prendre les Catholiques, fut d'escorter promptement Châteauneuf jusqu'au Rhô-

ne, afin qu'il sortît des terres du Con
te avant que le Prince eût fait ven
des Troupes. C'étoit là tout ce qu'i
pouvoient faire : mais c'étoit trop pe
pour dérober le Legat à une vengear
ce aussi vive & aussi agissante que ce
le de Raymond. Ce Comte avoit pa
mi ses Sujets de ces sortes de gens
qui ne pouvant se rendre consider
bles aux yeux de leurs maîtres par u
vrai merite, s'en font aimer par la re
solution constante où ils sont d'ex
cuter aveuglement ce que demande
passion des Grands. Il jetta les yeu
sur deux scelerats de ce caractere, qu
le tems lui avoit fait connoître ; &
soit qu'il leur eût donné secretteme
ses ordres, soit qu'ils entendissent a
sez ce qu'on demandoit d'eux, ils
mêlerent avec les Bourgeois qui e
cortoient Châteauneuf, & ils joüe
rent si bien leur rôle, qu'il fut impo
sible de rien découvrir dans leu
yeux & dans leurs visages. Comm
le Legat arriva trop tard sur les bord
du Rhône pour le passer le mesm
jour, on campa jusqu'au lendemain
où l'homme de Dieu paroissant hor
de danger, les Bourgeois se retirerer
les uns aprés les autres, à peu de per

sonnes prés, entre lesquelles étoient les deux Assassins. Le saint Homme qui venoit de dire la Messe, étoit déja dans le Bâteau qui devoit le passer, 1208. quand l'un des Conjurez le perça d'une lance ; ce coup surprit le Saint, sans alterer la paix de son cœur : *Dieu vous le pardonne aussi sincerement que je le fais*, dit-il, d'un air tranquile. Il répéta plusieurs fois la même chose, & rendit l'esprit au milieu des plus doux transports d'une vive foy.

Le Clergé de S. Gilles enleva son corps avec le respect qu'on porte aux Martyrs ; & le peuple persuadé du pouvoir que Pierre de Châteauneuf avoit déja dans le Ciel, demanda par son intercession l'acomplissement d'une Prophetie qu'il avoit faite, qu'on verroit enfin la Religion refleurir dans Toulouse quand les Missionnaires auroient arrosé le Languedoc de leur sang. Cependant le Comte de Toulouse ne garda aucunes mesures ; au lieu de faire au moins arrêter l'Assassin qui venoit de commettre un meurtre si horrible, il lui donna publiquement des marques de son estime, quoi que par le raport de Pierre de Vaucernay, les bêtes mesmes eus-

sent de l'horreur de ce malheureux, les chiens, dit on, refusoient de toucher au pain qu'il leur presentoit.

Reinier. On s'aperçût en mesme tems que les nouveaux Manichéens levoient aussi presque par tout ailleurs le masque. *Cœsaire l. 5. c. 24.* Leur detestable Secte avoit des partisans dans la Gascogne, l'Agenois, le Quercy, le Roüergue, la Bourgogne & l'Isle de France. *Ecbert.* Golesinanza de Verone, Jean de Lion, né à Bergame, & Reinier, qui se convertit depuis, & qui mena une vie exemplaire dans l'Ordre de S. Dominique, infectoient la plûpart des Villes d'Italie; sur tout Spolette, Florence, Vicence, Veronne, Milan & Padouë. Luc de Thuy, dont le sçavant Mariana Jesuite a donné quelques Ouvrages au Public, dépeint les Albigeois du Royaume de Leon comme les plus artificieux hommes du monde. Ecbert nous aprend qu'en Allemagne & dans les Païs-Bas on celebroit une Feste solemnelle pendant l'Automne à l'honneur de Manichée. L'Esclavonie, la Bulgarie & la Croacie étoient comme le centre de l'erreur, on y comptoit environ mille Prêches, où le nombre des Al-

ommoit Poplicains ou Piphles :
'rance, Tesserants : En Allema-
Cathers & Paterins : ou pour
r plus juste, on les connoissoit si
& ils se déguisoient en tant de
eres, qu'ils avoient presque au-
le noms differents, qu'ils occu-
it de differentes Provinces.
ıoi que les Catholiques tâchas-
de s'oposer à un si grand mal
tous les lieux où l'erreur se ré-
oit ; néanmoins le meurtre de
'e de Châteauneuf Legat du saint
: , & la conduite emportée du
te de Toulouse & du Vicomte
eziers attiroient particulierement
attention sur le Languedoc. In-
nt III. assis sur la Chaire de saint
:e, & trop éclairé pour ignorer

Catholiques de prendre les armes. *Châteauneuf*, leur écrivit ce grand
1208. Pape, *est un Martyr, dont le sang
1209. va devenir un sujet de triomphe ; car c'est le caractere du Sauveur de remporter les Victoires les plus complettes, dans le tems que ses ennemis semblent avoir l'avantage, & de vaincre en effet ceux qui paroissent le vaincre : c'est à present qu'une heureuse récolte ne peut manquer, puis qu'un grain si choisi vient d'être semé dans le champ du Seigneur. Aux armes, Soldats de Jesus-Christ ; que les gemissemens du Pere commun des Fidelles vous rendent sensibles aux interêts de vôtre Foy. L'Eglise du Languedoc n'a personne qui la console ; & la desolation où elle est m'oblige à ouvrir les tresors spirituels de l'Eglise pour enrichir ceux qui auront le courage de la défendre.*

Lettres d'Innoc. III.

Les choses étoient en cet état lors que les Députez des Eglises du Languedoc arriverent à Rome. C'étoit Foulques Evesque de Toulouse, & Navarre d'Acqs Evesque de Conserans, qui venoient marquer au Pape la douleur qu'on avoit de l'outrage fait au S. Siege dans la personne du Legat. Raymond de Rabastens & Bernard

P. de V. Sainte Marthe Gall. 5.

Bernard Archevesque d'Auch, envoyez du Comte de Toulouse, arriverent en mesme tems, & l'idée qu'on avoit d'eux décrioit par avance le parti qu'ils venoient défendre. Rabastens avoit été chassé du Siege Episcopal de Toulouse comme un simoniaque scandaleux; & Bernard menoit une vie si débordée, que le souverain Pontife lui conseilla de se démettre de sa Dignité, pour n'avoir pas la honte d'en être dépoüillé dans un Jugement canonique. Ce qu'ils disoient pour excuser le Comte Raymond, étoit justement ce qu'il falloit pour le rendre condamnable. Innocent regardoit l'Abbé de Cisteaux comme un des hommes les plus saints & les plus moderez qui fût au monde; & les Députez avoient la hardiesse de soûtenir que ce Legat se conduisoit avec une hauteur insuportable, qu'il allumoit par tout le feu des divisions; que connoissant Châteauneuf pour un esprit incapable de ménagement, il s'en étoit néanmoins servi dans l'occasion; qu'il lui avoit commandé d'excommunier le Comte de Toulouse, lors qu'il eût dû lui ordonner de faire l'éloge de ce Prince;

Annal. de Cist.

que non content d'avoir traité Comte de la maniere du monde plus indigne, il vouloit encore qu' le crût auteur du meurtre de Châte neuf, comme s'il eût été necessa que Raymond agît, pour que Sujets qui l'adoroient pensassent à venger de l'excommunication que Religieux avoit fulminée contre injustement; qu'il y avoit plus sujet d'être surpris que Châteaun eût vécu si long-tems au milieu Albigeois, que d'être étonné q eût enfin péri par leurs coups; si le Comte avoit voulu se venger colere eut éclaté en mesme tems l'Abbé de Cisteaux comme sur Cl teauneuf, & que la vie dont joüissl le premier étoit une preuve conva quante qu'on n'avoit pas eu dessein l'ôter au second; que toute la gr qu'on demandoit au S. Pere ét qu'il fît faire des informations ex tes, & qu'il donnât au Comte un tre Juge que l'Abbé, qui étoit de nu sa Partie.

On parut acorder au Comte ce q souhaitoit, on ôta la connoissance son Affaire à l'Abbé de Cisteaux, on la remit à la décision des deux n

veaux Legats, Milon & Theodose. Une droiture infléxible, un desinteressement parfait, une vertu solide, une grande ame étoient les qualitez du premier; le second passoit pour être de ces gens qui sans faire de bruit ni meriter l'estime de ceux qui n'aprofondissent rien, sçavent par une politique souple & équitable conduire & achever heureusement ce qu'ils entreprennent. Tous deux alloient être aussi terribles au Comte, qu'il croyoit les trouver favorables, aprés la resolution qu'il avoit prise de desarmer leur vertu par des sommes si grandes & des établissemens si relevez, qu'il leur seroit impossible d'y resister.

Les deux Legats arrivant en France allerent demander au Roy son agrément pour la publication de la Croisade contre le Comte de Toulouse. Ils lui representerent qu'une Guerre si sainte ne pouvoit manquer d'être heureuse, si le plus grand Roy du Monde vouloit commander les Croisez. Philipe, en Prince religieux, aprouva le dessein de la Croisade, & en habile politique il refusa le commandement des Troupes. Ses deux Ennemis, Othon, qui prenoit le tit-

tre d'Empereur, & Jean Roy c
gleterre, étoient, comme il le d
Legats, deux lions trop animez
tre son Royaume pour qu'il le
à leur fureur; ce qui seroit in
blement arrivé, s'il eut porté s
mes jusqu'aux extrémitez du
guedoc.

Les Legats contens de la p
sion qu'on leur donnoit de faire
cher la Croisade, n'insisterent p
la priere qu'ils faisoient au R
conduire lui-mesme l'Armée :
pandirent dans les Provinces de
Missionnaires; & on peut dire
exagerer, que tous les Ecclesiast
devinrent Prédicateurs pour a
cer les Indulgences que le Pape
doit à ceux qui serviroient pe
quarante jours contre les Albi
La facilité qu'il y avoit à gagr
France ces pardons, qu'on est
infiniment, & qu'on alloit au
vant chercher jusques dans la P
ne, charmoit les Peuples. Ce
pas que les Indulgences eussent
de force au treiziéme Siecle que
celui où nous vivons : mais
étoient fort rares, & les ho
estiment extraordinairement ce

n'obtiennent qu'avec beaucoup de peine.

Raymond cependant étoit violemment déchiré par l'inquietude que lui causoit la nouvelle d'une Croisade. Car l'Heresie établie dans ses Etats, le meurtre d'un Legat, les Monasteres ruinez, des Eglises changées en Citadelles, des Evesques emprisonnez & chassez de leurs Sieges, des Juifs élevez aux premieres Charges, & plusieurs autres démarches semblables qu'il avoit regardez jusques-là comme autant de moyens permis pour établir son autorité, lui parurent des crimes capables de revolter tous les hommes. Il avoit besoin d'une puissante protection ; & n'y en ayant point d'aussi sûre que celle de Philipe, qui étoit en mesme tems son plus proche parent, il le conjura de ne le point sacrifier au ressentiment du Pape. On ne refuse gueres sa protection quand on trouve son interest à la donner. Philipe fit entendre à Raymond que s'il vouloit rompre avec l'Empereur, on se chargeroit de détourner l'orage qui grondoit sur sa tête, & qu'on le feroit éclater sur les autres Seigneurs Albigeois, en atten-

Catel.

dant qu'on pût ménager la Paix avec Rome. Ces offres augmentoient l'embarras du Comte, au lieu de le diminuer : Comme Seigneur du Languedoc, il étoit vassal de Philipe ; & comme Marquis de Provence, il étoit feudataire de l'Empire. D'ailleurs la puissance de Philipe & celle d'Othon sembloient à peu prés égales ; ils alloient se faire la Guerre, & l'on ne sçavoit à qui des deux le Ciel seroit favorable. Il étoit de la prudence de ménager l'un & l'autre ; ce fut le parti que prit Raymond. Aprés avoir fait sa cour au Roy, il alla presenter ses respects à l'Empereur, & il eut le sort de ceux qui veulent demeurer neutres entre deux ennemis ; il ne gagna ni l'un ni l'autre. Othon ne lui promit point de Troupes, & Philipe indigné de voir le Comte balancer entre les interests de la France & ceux d'Othon, l'abandonna.

Alors il fallut plier, en attendant de plus heureuses conjonctures. Raymond promit d'accepter sans delai les conditions ausquelles Rome voudroit lui acorder la Paix ; & passant des promesses à l'effet, il livra aux Ministres du Pape sept Places de

Guerre pour gage de sa foy. De plus, il consentit que ces Places & la Comté de Melgevil apartinssent de plein droit à l'Eglise Romaine, suposé qu'il violât jamais sa parole. Il convint mesme par un Acte fort singulier, qu'en ce cas on pouroit l'excommunier, interdire ses [illegible]s, & dispenser ses Sujets de la fidelité qu'ils lui avoient promise.

Ce ne fut là toutefois que le prélude de ses humiliations; il signa un Traité, dans lequel il s'obligeoit de remettre les Evesques de Carpentras & de Vaison, ses vassaux & ses ennemis, dans tous leurs biens; de casser les Troupes qu'il entretenoit, de regarder comme heretiques ceux que les Evesques auroient jugé tels, & de persecuter enfin aussi vivement les Albigeois, qu'il les avoit tendrement aimez: moyennant quoi, on lui promit de se reconcilier avec lui à Saint Gilles, petite Ville plus connuë aujourd'hui par le personnage qu'y fit alors ce Comte, que par la grandeur qu'elle avoit eu quelques siecles auparavant sous les Rois Goths, qui la choisirent pour le lieu de leur sejour. *Catel.*

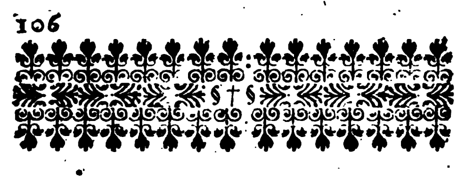
Ce fut là qu'à la vûë d'une multitude innombrable de peuples accourus de toutes parts, Raymond Duc de Narbonne, Comte de Toulouse, Marquis de Provence, Comte de l'Agenois, du Quercy, du Rouergue, donna un grand exemple des disgraces auxquelles une conduite déreglée assujettit quelquefois les hommes, conformement aux Loix rigoureuses qui étoient en usage contre les excommuniez ; il vint se presenter en chemise à la porte de l'Eglise de Saint Gilles, pour demander grace. Le Legat Milon qui l'y attendoit, lui jetta au col une Etolle, avec laquelle d'une main il le traîna lentement vers l'Autel, pendant que de l'autre il le frapoit avec des verges. Ainsi Raymond fut admis à la communion des Fidelles, mais non pas absolument, ce fut avec une restriction ; qu'il se disculperoit incessamment, & sur le meurtre de Châteauneuf qu'on lui imputoit, & sur le crime d'heresie dont on l'acusoit publiquement, sans quoi il seroit censé comme auparavant, l'ennemi de l'Eglise, & retranché du corps des Catholiques.

La foule de ceux qui voulurent

être témoins d'un tel spectacle fut si prodigieuse, que Raymond ne pût jamais sortir par la porte de l'Eglise. Il fut obligé de descendre dans des Chapelles soûterraines, par où on l'assuroit qu'il trouveroit une issuë; & dans l'état où il étoit il y eut le chagrin de passer le long du Tombeau de Châteauneuf : humiliation qui fut pour ce Comte un presage des nouveaux malheurs qui lui arriverent dans la suite, & pour le saint Homme un gage de l'éclat que Dieu devoit donner à sa vertu : La Providence conserva son corps saus corruption, & Elle arma toute la Terre pour venger sa mort dans le sang des Albigeois.

Annal. de Cisteaux.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

1209. P. de V. Chassan Histoire des Alb. PENDANT que ces choses se passoient dans le Languedoc, on prenoit la Croix dans toutes les Villes du Royaume; & peu de jours aprés la Nativité de S. Jean-Baptiste, le Rhône parut couvert d'une multitude incroyable de Soldats, qui prirent le nom de Pelerins. Leur bonne mine, leur resolution, & leurs belles Armes charmoient autant les Peuples, que la Croix qu'ils

portoient sur la poitrine les édifioit. A leur tête on voyoit Odon Duc de Bourgogne, Pierre de Courtenay Comte d'Auxerre, & Robert de Courtenay son frere, Hervé de Donzy Comte de Nevers, le Comte de Saint-Pol, Simon Comte de Monfort & de Leicestre, le Heros de cette Croisade, Miles Comte de Bar sur Seine, les Comtes de Geneve, de Poitiers & de Forets, Guischard de Beaujeu, Gaultier de Joigni, le Seigneur d'Anduze, Guillaume des Roches, Senéchal d'Anjou, & Guy de Levy. Il s'y trouva encore ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Clergé : Pierre de Corteil Archevesque de Sens, un des plus illustres Prelats de son siecle ; Guillaume de S. Lazare Evesque de Nevers, si connu par sa charité : c'est lui qui pendant une famine consuma des richesses immenses pour nourrir deux mille pauvres par jour ; exemple d'autant plus admirable, que peut-être il n'a jamais été suivi ; Robert Evesque de Clermont, & frere du Comte d'Auvergne ; Gautier Evesque d'Autun ; Arnauld Abbé de Cisteaux, premier Legat du Pape, & General de l'Armée, quoi-

qu'il n'en eût pas le titre ; Dominique de Guzmanse, l'illustre fondateur de l'Ordre des freres Prêcheurs ; l'Abbé de Vaucernay, & une infinité d'autres, dont la presence consoloit de la perte qu'on venoit de faire de deux grands Personnages, Odon de Sully Evesque de Paris, qui avoit déterminé Innocent III. à faire publier la Croisade contre les Albigeois ; & Guillaume Archevesque de Bourges, que le Pape Honoré III. canonisa neuf ans aprés, avec l'aplaudissement de toute la France, qui reconnoissoit dans un grand nombre de Miracles arrivez au Tombeau de ce Saint la puissance qu'il avoit auprés de Dieu.

Chronique d'Auxerre.

En mesme tems que l'Armée dont je parle descendoit sur le Rhône, les Legats Milon & Theodose venoient à sa rencontre avec les Croisez de Provence, & d'un autre côté l'Archevesque de Bordeaux, les Evesques du Puy, d'Agen, de Limoges, de Bazas & de Cahors. Le Vicomte de Turenne, le Seigneur de Castelnau, Bertrand de Cardaillac, & le Comte de Dunois conduisoient les Pelerins de Guienne, du Quercy & du Velay,

ce qui fit en tout environ cinq cent mille hommes.

Le Comte de Toulouse, que des forces si considerables étonnoient, vint au devant du Duc de Bourgogne & des autres Princes jusqu'à Valence; où ni la Croix qu'il avoit pris comme eux, ni les offres qu'il fit de recevoir Garnison dans ses Places, ou de donner son Fils en ôtage, ou de demeurer lui-mesme au pouvoir des Croisez, ne convainquirent personne qu'il fût au fond de l'ame un vrai Catholique: Mais en recompense on le croyoit trop humilié pour oser remuer à la vûë d'une Armée si nombreuse, & dans la crainte d'en attirer une plus formidable. On marcha de toutes parts au rendez-vous general, qui étoit aux environs de Beziers, capitale des Etats de la Maison de Beziers, dont la puissance égaloit presque celle de la Maison de Toulouse. Raymond Roger Vicomte de Beziers n'avoit pas de plus grandes liaisons avec les Albigeois, que son oncle le Comte de Toulouse. Il avoit tâché, à son exemple, de se reconcilier avec l'Eglise; & il l'auroit fait, s'il eût pû se déterminer à paroître dans l'état où

on avoit vû Raymond aux pieds du Legat. Son malheur fut, que bien jeune encore, il ne sçavoit pas assez qu'il y a des occasions où il faut s'humilier, quoi qu'il en coûte. Accoûtumé à entendre parler de sa Grandeur & de sa Puissance, il ne concevoit pas qu'on pût ruiner les forces du maître des territoires de Beziers, d'Alby, de Carcassonne, de Castres, de Nismes & d'Agde, où chaque canton étoit à l'abri de quelque forteresse. Il mesuroit la gloire qu'il alloit aquerir par le desir qu'il avoit de se distinguer. Le dessein de faire échoüer l'entreprise de cinq cent mille Croisez lui paroissoit la plus belle chose du monde, & la plus digne de son courage. En tout cas il se tenoit sûr que si les affaires tournoient mal, le Roy d'Arragon son protecteur, le Comte de Toulouse son oncle, le Comte de Foix son ami ne le laisseroient pas opprimer. Vastes projets pour un jeune Seigneur qui avoit si peu de conduite, qu'il s'enfuit de Beziers avec l'élite des Albigeois aux premieres aproches des Croisez; ce qui fit dire alors que le païs delicieux de Beziers, dont les Oliviers sont tirez au cordeau dans

Mr du Tillet dit cinquante mille.

une infinité d'allées au milieu des campagnes du monde les plus fertiles, & sur lesquelles on ne void que de beaux jours, meritoit un maître ou plus brave, ou plus sage.

Rainauld de Montpellier Evesque de Beziers, également respecté à cause de son grand âge, & à cause de l'Alliance dont le Roy d'Arragon avoit honoré sa famille en épousant sa parente Marie heritiere de Montpellier, ne pût comme il souhaitoit ménager un Traité entre les Croisez & ses Diocesains. Les Croisez vouloient qu'on leur livrât les Albigeois de Beziers, & les habitans de cette Ville ne pouvoient s'y resoudre. Ce n'est pas qu'il n'y en eût beaucoup qui n'étoient pas Albigeois, mais il n'y en avoit point qui ne fût & parent & ami des heretiques. Outre cela Beziers avoit à soûtenir la réputation d'une Ville imprenable, & tous ses habitans, sans exception, regardoient l'Armée de la Ligue comme un amas confus de petit peuple, qui ne songeoit qu'à gagner des Indulgences & à piller le Languedoc. Les Catholiques de leur côté ne manquoient pas de puissantes raisons pour

agir avec vigueur. Ils étoient en presence d'une Place où l'on reconnoissoit publiquement deux Dieux ; où le Mystere de la Trinité passoit pour une chimere, & la Divinité de JESUS-CHRIST pour une fable ; les Sacremens pour une vaine superstition ; le Paradis & l'Enfer pour des inventions humaines ; le Vol, l'Adultere & l'Inceste pour des choses permises.

P. de V. Un évenement que je vai raconter ne contribua pas moins à réveiller leur courage : Pendant que les Bourgeois de Beziers travailloient à mettre leur Ville en état de défense, un Vieillard vénérable leur ayant demandé ce qu'ils pretendoient ? Faire échoüer l'entreprise des François, répondirent-ils : *Elevez donc aussi des remparts du côté du Ciel, qui va combattre ponr eux*, interrompit le Vieillard, & en mesme tems il disparut.

De quelque maniere que la chose fût a rivée, les Albigeois qui ne pensoient pas qu'il se fît jamais de Miracles dans le monde, traiterent malheureusement pour eux de conte & de fable tout ce qu'en disoient les Catholiques ; ils n'attendirent pas mes-

me qu'on battît leur Ville : quelques-uns des plus temeraires sortirent sans Chefs pour braver des ennemis qui ne venoient pas assez tôt à leur gré. Une telle insolence fit perdre patience aux Croisez. Ils furent encore plus outrez de l'impieté d'un Albigeois, qui venoit de profaner un Livre des Evangiles d'une maniere qu'on n'ose exprimer. Ils chargerent les heretiques, ils les rompirent, & les suivirent de si prés, qu'ils entrerent pêle-mêle avec eux dans la Ville avant que les Chefs des deux Partis sçûssent que Beziers étoit assiegée. On accourut de part & d'autre ; les Croisez pour se fortifier autour de la porte qu'ils venoient de gagner, les Albigeois pour chasser les Croisez. Le feu de ceux-ci l'emporta sur la resistance des autres ; en peu de tems ils devinrent maîtres de la Place, & ne pouvant distinguer l'heretique du Catholique, emportez d'ailleurs par un succés si peu attendu, ils firent main-basse sur tout ce qu'ils rençontrerent. Soixante mille personnes y perdirent la vie, & les maisons furent réduites en cendre. La seule circonstance du jour de la Madeleine, auquel arriva cette bou- 1209.

Cæsaire.

cherie sanglante, excuse la fureur des Croisez : Ils étoient convaincus que JESUS-CHRIST est le Saint des Saints, & le jour de la Madeleine ils prenoient une Ville où l'on blasphémoit horriblement contre JESUS-CHRIST à l'occasion de cette Sainte. Je ne voudrois pas néanmoins me rendre l'Apologiste du Legat l'Abbé de Cisteaux sur le fait raporté par Cœsaire Religieux de son Ordre : à sçavoir, que consulté sur ce qu'il y avoit à faire dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer ceux qui étoient veritablement heretiques de ceux qui ne l'étoient pas, il avoit dit qu'on taillât tout en pieces, & qu'on laissât à Dieu le soin de separer le bon grain du mauvais.

Il vaut mieux croire que Cœsaire, qui remplit son Histoire de mille contes fabuleux, s'est trompé, que de se persuader, sans le témoignage d'aucun Historien de consideration, qu'un homme aussi saint & aussi sage qu'Arnauld ait donné de tels ordres. Dans ces sortes d'ocasions les Soldats commencent le carnage avant que le General ordonne, & ils ne l'écoutent pas quand il veut ensuite les arrêter.

Du reste une execution si terrible eut presque tout l'effet qu'on pouvoit desirer. Le Comte de Toulouse dissimula plus que jamais : la Noblesse du Languedoc prête à se déclarer contre l'Armée de la sainte Ligue, demeura interdite, & les Villes des environs abandonnerent leurs habitans Albigeois à la discretion du Vainqueur.

La bravoure des heretiques ne parut plus que dans le jeune Vicomte de Beziers. Aussi resolu de donner des marques de son courage, qu'il étoit confus d'avoir manqué de fermeté à attendre les François dans Beziers, il se jetta dans Carcassonne pour y réparer son honneur, ou pour y périr avec gloire. *P. de V. Chassan*

Carcassonne, autrefois nommée *Atax*, comme la Riviere de l'Aude, auprés de laquelle elle est bâtie, étoit située sur la cime d'une Montagne, elle avoit deux Faux-bourgs, dont chacun étoit enfermé de murailles & de fossez. Alaric trouvant cette situation admirable pour une Place de Guerre, y fit construire une forte Citadelle, & y enferma une partie des tresors qui avoient été enlevez de *Procop. de bello Gothico. l. 1.*

Rome : ce fut aussi là que les A
geois, aux premieres nouvelles c
eurent de la Croisade, aport
leurs richesses, comme dans le
ferme Boulevard du parti, ce qu
nimoit pas moins les François à
ser le Siege, que leurs ennemis
soûtenir.

Dès que les Croisez furent ar
à Carcassonne ils reconnurent la
raille du premier Faux-bourg
étoit fort foible, & ils allerent à
saut, où le chant des Evesques &
Ecclesiastiques joint au bruit des
bours & des trompettes, les ap
Le Comte de Monfort se jetta le
mier dans le fossé, & son exe
entraînant ceux qui le suivoien
tomberent sur la muraille comm
torrent sur une foible digue,
renverserent.

Ce début persuada qu'il n'y
plus rien de difficile pour les T
pes : le lendemain, aussi-tôt q
jour parut, l'élite des François
avec cette impetuosité si naturell
Nation au milieu du succés. Ils
ptoient, ce semble, qu'il n'y
plus dans la Ville ni traits, ni da
ni machines, ni ennemis ; c'éto

assiegeans qui avoient vaincu la veille, mais ce n'étoit plus les mesmes assiegez qui resistoient. Le Vicomte de Beziers parut sur les murailles en bon ordre, & il fit lancer à propos une si grande quantité de pierres, de tisons ardens, de chaudieres d'huile & d'eau boüillante, de dards & de fléches, qu'en tres-peu de tems le fossé fut rempli de morts. Le courage des François, que le péril avoit d'abord augmenté, se ralentit peu à peu, & enfin s'éteignit tout-à-fait. Ils se retirerent en desordre.

Il n'y eut que le Comte de Monfort qui signala sa valeur dans une journée si desavantageuse à la Ligue. Ce Seigneur, qui étoit aussi genereux ami, qu'il étoit brave guerrier, aprit qu'un homme de qualité qui lui étoit fort cher avoit eu la jambe cassée dans l'assaut, & étoit demeuré dans le fossé, sans que personne voulût s'exposer pour lui sauver la vie. A cette nouvelle il retourne sur ses pas, suivi de son Ecuyer, entre dans le fossé, embrasse son ami, & l'enleve, triomphant seul du danger qui avoit fait lâcher prise à toutes les Troupes.

Cependant l'échec qu'on venoit de

recevoir fit prendre à toute l'
le dessein de bâtir des machi
guerre ; & en attendant qu'ell
sent en état, on mit le feu au
bourg dont on étoit le maître.
Roy d'Arragon jugea ce tem
rable pour servir son ami le V
de Beziers. Il se rendit à la te
Comte de Toulouse, & il se p
de l'incendie du Faux-bourg,
sentant que le prétexte qu'on a
prendre Carcassonne ne mett
en droit de la brûler ; que s'
juste de punir les Albigeois,
une injustice criante de démol
son consentement une Ville qu
voit des Rois d'Arragon ; que
gneur de Beziers n'étoit nul
Albigeois, quoi que ses Sujets
sent ; que les conditions aus
on avoit voulu lui acorder l
étoient l'excuse & la justificat
refus qu'il avoit fait de les acc
que supofé qu'il fût coupable
extréme jeunesse demandoit qu
égards ; qu'enfin la destruction
re de Beziers & celle d'un des
bourgs de Carcassonne suffisoi
expier les plus grands crime
qu'on devoit au moins en der
là.

Les François répondirent au Roy d'une maniere extrémement fiere. Ils dirent qu'à sa consideration l'on permettoit à Roger de sortir lui deuxiéme de Carcassonne, & de se retirer où il lui plairoit, pourvû qu'il livrât sur le champ la Ville où l'on étoit resolu de ne faire nul quartier aux heretiques. Une réponse si dure portée jusques dans Carcassonne irrita le Vicomte sans l'épouventer ; il fit dire au Roy qu'il étoit en état de rendre ses ennemis plus traitables ; & le Monarque voyant sa médiation inutile, se retira le cœur plein d'un mécontentement qu'il dissimula de tems en tems, mais qu'il n'oublia jamais entierement, comme on en sera convaincu lors qu'on le verra venir à la tête de cent mille hommes combattre les Croisez.

Aussi-tôt qu'il fut parti les Mangoneaux & les Perrieres avancerent vers les murailles du second Faux-bourg, & lancerent une infinité de pierres & de traits ; la plus terrible des machines, étoit celle qu'on nommoit *Cat*, c'est à dire rusé, rien n'étoit plus simple, & rien n'étoit plus efficace. C'étoit une espece de chariot, couvert

& revêtu de peaux toutes fraîches, pour amortir le feu que jettoient les Albigeois. On poussoit ce chariot jusqu'à leur contrescarpe; & quand on avoit rempli les fossez de fascines, on le faisoit rouler vers la muraille, à laquelle il attachoit le mineur. Lors que les Croisez firent avancer cette machine à travers le fossé, les assiegez firent mille efforts pour y mettre le feu, & ils en vinrent à bout: il sembla que le Ciel s'entr'ouvroit pour vomir la foudre; le chariot fut consumé, mais cependant les Croisez qu'il avoit conduit au pied de la muraille avoient abattu assez de pierre pour se loger dans l'épaisseur du mur, & ils le sapoient impunément. Au point du jour on entendit tomber la muraille avec un fracas épouventable, que les cris des assiegez & des assiegeans rendirent encore plus affreux. Le François monta à l'assaut; & au lieu des ennemis, qui ne l'avoient pas attendu, il ne trouva que de l'or, de l'argent, des meubles, de la vaisselle & des chevaux: le Soldat fit un butin inestimable; le camp, les tentes & les habits des Vainqueurs commencerent à briller, & ceux qui n'a-

n'avoient point encore eu part au pillage, accoururent de tous côtez. Le Vicomte de Beziers ne leur donna que le tems necessaire pour croire qu'il n'y avoit rien à craindre; car plus resolu que jamais, lors qu'on le croyoit consterné, il vint se jetter sur les François, & les rompit entierement: on douta lequel des deux partis avoit fait une perte plus considerable, ou celui qui avoit perdu tant de richesses, ou celui qui avoit perdu tant d'hommes. Roger en se retirant mit le feu au Faux-bourg, qu'il ne pouvoit plus défendre, & tâcha d'animer de plus en plus sa garnison par le souvenir de son dernier avantage.

La Ville étoit encore dans l'état où Alaric Roy des Goths l'avoit mise; à cela prés, que les murailles s'étoient endurcies en vieillissant. On se souvenoit que Charlemagne, du tems des Sarrazins, l'avoit tenuë assiegée pendant plusieurs années, sans pouvoir la forcer; & ce que les gens du païs racontoient de ce Siege, étoit surprenant. Ils disoient qu'une Amazone Sarrazine, nommée *Carcas*, vid périr tous ses Soldats; qu'elle se trouva seule à défendre sa Citadelle, & *Hist. de Carcass. par de Besse.*

qu'elle fit paroître sur les Tours des hommes de paille chacun avec son arbalestre, dont elle décochoit des traits tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : qu'ayant ramassé les bonnets des morts, elle en mettoit successivement de differentes couleurs sur sa tête, pour montrer que la Place avoit une nombreuse Garnison, & que n'ayant plus qu'une tres-petite mesure de bled, elle la fit manger à un cochon qui lui restoit, & le jetta par dessus les murailles, afin que les François venant à l'ouvrir, ils jugeassent de l'abondance où étoient les assiegez, puis qu'ils prodiguoient le bled & les animaux ; que Charlemagne ennuyé de la longueur d'un Siege si malheureux, le leva, & que Carcas alors contente de la gloire qu'elle avoit aquise, porta à cet Empereur les clefs de sa Place, se fit Phrétienne, & épousa un des Seigneurs François dont sont descendus les Comtes de Carcassonne : Cette fable amusoit le simple Soldat, & la persuasion où on étoit que les Villes des environs tenoient pour les Albigeois, & que leurs Garnisons coupoient sans cesse les vivres aux Croisez, inspiroit à

Roger & à ses amis une pleine securité.

Ce Vicomte ne sçavoit pas que la lâcheté dont il avoit donné des marques à Beziers trouvoit plus d'imitateurs, que le courage avec lequel il agissoit à Carcassonne. Prés de cent petites Places qu'il croyoit être dans ses interests avoient ouvert leurs portes à l'Armée Catholique, & l'Abbé de Cisteaux sans employer les enchantemens dont les Assiegez l'accusoient, entretenoit l'abondance & le bon ordre dans le camp des Assiegeans.

Outre cela, les chaleurs excessives de cette année, ausquelles Roger ne s'étoit pas attendu, vinrent à dessecher de telle sorte les puits & les cîternes de la Ville, que les Albigeois se virent en peu de semaines dans le triste état & dans l'accablement dont Beranger leur Evêque les avoit menacez quelque tems auparavant, lors qu'ils le chasserent de leur Ville.

Les Croisez ne sçavoient pas qu'ils étoient à la veille de prendre Carcassonne; & une démarche qui n'étoit que l'effet de leur crainte les en rendit maîtres encore plûtôt que les Albigeois n'avoient compté. Un Seigneur

Croisé qui aprehendoit que l'Armée n'échoüât dans son entreprise, aprocha de la Ville, suivi d'environ trente Cavaliers ; & dans une Conference qu'il eut avec le Vicomte, il lui representa vivement le danger où il s'exposoit en resistant plus long-tems, & la grandeur des avantages qu'il pouvoit esperer en recherchant l'amitié des François. Il étoit facile de faire avoüer à Roger une verité dont il étoit persuadé lui-même. Peu à peu il se rendit aux conseils de son ami, & sans donner lieu de soupçonner l'état où étoit Carcassonne, il se plaignoit de ce qu'on le forçoit à combattre pour les Albigeois. Il assura plusieurs fois qu'il étoit Catholique, & que si les Chefs de la sainte Ligue n'avoient pas voulu à quelque prix que ce fût trouver un prétexte pour le dépoüiller de ses Etats, ils n'en auroient jamais douté. Jusques-là Roger avoit agi en homme de tête, mais sa bonne conduite n'alla pas plus loin ; car sur la simple parole du Seigneur François qui lui parloit, & qui n'étoit point avoüé des Chefs de l'Armée, il passa dans le camp de ses ennemis pour traiter avec eux. Les Catholiques surpris

de voir le Vicomte au milieu de leurs Bataillons, en tirerent l'avantage qu'ils devoient, c'est à dire, que suivant les loix de la Guerre, où l'on ne doit rien à un Ennemi, à qui l'on n'a rien promis, ils l'arrêterent. Et c'est à tort qu'un Auteur Calviniste accuse à cette occasion le Legat de mauvaise foy, & conclud que sa perfidie a servi de fondement au Concile de Constance, pour croire qu'on n'est pas obligé de garder parole aux heretiques. Arnauld n'avoit rien promis, & la qualité de Legat, quelque sainte qu'elle fût, ne défendoit pas à ce grand homme de profiter des fautes du Vicomte, car la sainteté perfectionne la sagesse humaine, mais elle ne la détruit pas. *Chassanion.*

Carcassonne en perdant son Maître perdit ce qui lui restoit de courage, & fut incontinent prise, sans qu'on en sçache précisément la maniere. Un Auteur Albigeois raporte qu'il y avoit de la Ville jusqu'aux Tours de Cabardez un chemin soûterrain, par où la Garnison échapa, sans que les Catholiques, qui connoissoient peu le païs, s'en aperçûssent. Pierre de Vaucernay dit au contraire, que les *Manuscrit cité par Chassanion.*

Croisez permirent aux Assiegez de sortir de la Ville. Quoi qu'il en soit, tous les Auteurs conviennent que le Vicomte demeura prisonnier de Guerre; que les Albigeois sortirent de la Place sans rien emporter des tresors qui y étoient, & que les Chefs des François empêcherent le pillage, dans le dessein d'enrichir des dépoüilles de l'heresie celui des Croisez qu'on choisiroit pour General de la Croisade, & pour Protecteur des nouvelles Conquêtes, suposé qu'on en choisît un.

Ce qui se passoit à Toulouse étoit un surcroît de satisfaction pour les Catholiques. Foulques Evesque de cette Ville, profitant du dessein que Raymond avoit de vivre en bonne intelligence avec Rome, fit des choses qui suffiroient seules pour rendre la memoire de son nom précieuse. Il prêcha la Croisade avec tant de succés, que plusieurs des habitans prirent la Croix contre les heretiques, & le reste de la Ville donna mille marques de son zéle pour l'ancienne Religion. Le saint Evesque porta plus loin ses vûës : Car pour entretenir dans le cœur de ses Diocesains le

G. de P.

feu qu'il venoit d'y allumer, il s'attacha à force de bien-faits le fameux Chanoine d'Osme Dominique de Guzmanse, & quelques autres fervents Ecclesiastiques, dont la science & la vertu étoient propres à soûtenir les interests de l'Eglise. Il eut part au projet qu'ils firent, de travailler à la conversion des Albigeois, & quelques années aprés il agit plus que personne auprés des Papes pour obtenir l'établissement de leur Institut, lequel croissant de plus en plus les années suivantes, & s'étendant du Languedoc dans le reste du monde, est devenu celebre sous le nom de l'Ordre des freres Prêcheurs, si considerable par les services importans qu'il a rendus aux Fidelles. Guillaume de Puylaurens témoin oculaire des premiers travaux des enfans de Dominique, en a laissé un bel éloge dans son Histoire; il pretend que l'établissement de leur Institut au sujet de l'erreur des Albigeois, est une preuve manifeste de ce qu'a dit l'Apôtre, qu'il faut qu'il y ait des heresies. En effet, sans l'erreur dont j'écris l'Histoire, que de Saints, que de Martyrs, que de Docteurs, que de Lu-

Monum. Domini.

mieres de l'Ordre de S. Dominique n'auroient peut-être jamais éclairé l'Eglise !

Cependant l'Armée entiere des Croisez qui avoit eu part aux travaux de la Campagne venoit enfin de se déterminer à ceder toutes les Conquêtes à un seul Chevalier qui meritât de les posseder, & qui pût achever glorieusement la destruction de l'heresie. On ne chercha pas longtems. Tous les suffrages furent pour Hervé de Donzy Comte de Nevers. Ce Seigneur, qu'il est à propos de faire connoître, avoit eu des saillies de jeunesse qui lui furent d'abord un grand sujet de chagrin, & ensuite une occasion de faire éclater son merite. Geoffroy son pere, Comte de Gien, de Cosne, de Donzy & de Sancerre, au lieu de regarder les vivacitez du naturel d'Hervé comme des defauts qu'un âge plus avancé corrige, porta les choses à une extrémité que la nature & la raison n'excusent pas. Il desherita son fils; & aprés avoir donné Sancerre en mariage à une des sœurs d'Hervé, il vendit le reste de ses biens à Pierre de Courtenay Comte de Nevers. Hervé que

P. de V.

Guy Coquille, Hist. de Niver.

les plaisirs avoient séduit sans lui faire perdre ses belles qualitez, n'étoit pas d'humeur à se laisser maltraiter impunément. Il avoit des amis, il ramassa des troupes, & prétendant que la vente des biens de son pere étoit simulée, il déclara la Guerre à Pierre de Courtenay. Celui-ci de son côté se mit en campagne, & les deux Armées se battirent auprés de Cosne: Hervé demeura maître du champ de bataille & de la personne du Comte de Nevers, qu'il fit prisonnier. La Victoire fut si complette, que Pierre ne put recouvrer la liberté, qu'en restituant à Hervé toute la Comté de Gien, & en lui donnant en mariage sa fille unique Mahaut, avec le Nivernois, dont elle étoit heritiere: Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'Hervé en dépoüillant son ennemi, sçût toutefois meriter son estime & son affection; Pierre qui devint quelques années aprés Empereur de Constantinople, le cherissoit uniquement, comme s'il eût été son propre fils. *Coquille, Hist. de Niv.*

J'ai dit que l'Armée des Croisez avoit fait à Hervé l'honneur de le choisir pour General, & cette distinction le flâtoit agreablement; car plus *P. de V.*

on se sent de merite pour un gr
emploi, plus on a de satisfactio
voir que le suffrage du public en
ge de la mesme maniere. Mais
qu'Hervé apprehendât encore
Pierre de Courtenay pendant son
sence ne voulût rétablir son auto
dans le Nivernois & dans la Co
de Gien ; soit (comme il y a be
coup d'aparence) qu'un Etat pais
de trente à quarante lieuës, dan
plus beau païs du monde, le long
bords de la Loire, lui parût pref
ble à la qualité de General de la C
sade ; soit enfin qu'il eût déja fo
la resolution, qu'il executa depu
d'aller avec la Comtesse Mahau
femme aux Croisades de la Palesti
il refusa le tiltre de General.

Ce ne fut pas le seul chagrin qu'
rent les Catholiques. Odon Duc
Bourgogne, Prince d'un Sang
ne lui permettoit pas d'être insensi
à la gloire, trouva fort mauvais qu
lui eût preferé le Comté de Neve
& il fut encore plus choqué lors qu
prés le refus de ce Seigneur, on vin
prier de continuer la Guerre, il ref
cet emploi avec hauteur, il voul
qu'on choisît un General ennemi

son concurrent. Le Comte de son côté, persuadé que le cœur & l'inclination des Troupes étoient dans ses interests contre le Duc, traversoit les brigues des Bourguignons; & ne proposoit que des personnes qu'il jugeoit devoir être desagréables au Duc.

Heureusement l'Abbé de Cisteaux avoit sur les deux Princes le mesme empire qu'il avoit sur le reste de l'Armée; & dés qu'il leur proposa de remettre la décision de ce grand démêlé à sept Arbitres, qui seroient agréables à l'un & à l'autre, ils y donnerent les mains. Ces Arbitres, qui furent l'Abbé lui-mesme, deux Evesques, & quatre Seigneurs, dont l'Histoire ne marque point les noms, firent paroître leur sagesse en choisissant le Comte de Montfort.

Il n'étoit pas le plus puissant des Seigneurs Croisez : mais c'étoit, sans contredit, la meilleure tête qu'il y eût dans l'Armée. Incontinent aprés ce choix l'Abbé de Cisteaux, Odon Duc de Bourgogne, & Hervé Comte de Nevers, qui ne pouvoient avoir de sentimens differents sur le merite de Montfort, allerent avec empresse-

ment lui en porter la nouvelle. On lui dit que c'étoit à sa bonne conduite que l'Armée laissoit le soin de conserver les Conquêtes qu'on avoit faites, & d'abattre le reste des heretiques; que de protecteur de deux belles Comtez il meritoit d'en devenir le maître, & qu'on alloit agir auprés des Puissances pour lui en obtenir l'investiture; que pour réparer le mal qu'avoit causé le Vicomte de Beziers par son attachement à l'erreur, il falloit un Chevalier aussi sage, aussi zélé, aussi heureux qu'il l'étoit. Simon de Montfort ne se laissa point éblouïr par l'éclat de la Grandeur qui venoit se presenter; il répondit ainsi qu'il le pensoit, que si l'honneur qu'on lui faisoit l'obligeoit à une éternelle reconnoissance, l'importance de la Charge étoit au dessus de ses forces; qu'il ne convenoit pas au Comte de Montfort l'Amaury de se charger d'un fardeau que le Duc de Bourgogne & le Comte de Nevers n'avoient pas voulu porter.

On vid alors qu'un homme d'un merite extraordinaire peut quelquesfois refuser de grands Emplois, sans se mettre en danger de les perdre.

Loin d'écouter les excuses de Montfort, on lui fit les plus agreables & les plus flâteuses instances ; on lui dit que son experience pouvoit supléer à tout ; le Legat & le Duc de Bourgogne se jetterent à ses pieds, & le conjurerent d'être le Machabée de son siecle ; que pour le devenir il lui suffisoit de vouloir l'être. Montfort continuoit à se défendre sur ce qu'il n'avoit point les fonds necessaires pour soûtenir la Guerre, & sur ce que les Croisez contens d'avoir servi les quarante jours necessaires pour gagner les Indulgences, alloient se retirer : Mais le Legat qui penetroit naturellement jusqu'au fond des cœurs, s'avisa d'un moyen qui ne pouvoit manquer d'avoir son effet. Il commanda au nom de Jesus-Christ à Montfort de sacrifier sa vie, & mesme son honneur, s'il étoit necessaire, pour le service de la Religion. Montfort étonné de cette proposition, craignit d'offenser Dieu, s'il s'oposoit aux volontez du Legat ; & comme ce Heros craignoit plus un peché qu'il ne craignoit tous les heretiques du monde, il se chargea en brave Chevalier de la cause de Jesus-Christ.

Simon Comte de Montfort étoit un des plus grands Capitaines de son siecle. La force de son temperament le rendoit propre à soûtenir les plus violens exercices de la Guerre. Sa haute stature le faisoit distinguer au milieu des Batailles ; & le mouvement de son sabre suffisoit pour épouventer les plus fiers ennemis. Il avoit un sens froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout & pourvoir à tout pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête pour l'abattre. Il étoit hors du combat d'un commerce tres-aimable. On le respectoit, & on ne pouvoit craindre de l'aprocher ; on trouvoit dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens superieur, qui va droit & avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matiere de politique, comme en matiere de guerre, il découvroit précisément ce que peut voir un homme sage. Il avoit naturellement de l'horreur pour le vice ; rien ne faisoit impression sur lui, que ce qui étoit raisonnable. Il étoit éloquent, heu-

P. de V.
G. de P.
Guill. le Bret. contin. Guill. Tyr.

reux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha jamais qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu S. Loüis, si bon connoisseur en cette matiere. Son zéle, sans lui faire oublier ce qu'il étoit, l'égaloit aux hommes Apostoliques; & si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose, ce seroit de l'avoir quelquefois poussé trop loin; les Sieges & les Batailles ne l'empêchoient point d'entendre chaque jour la Messe, de donner un tems considerable à la Priere, de reciter l'Office Divin tout entier, & d'observer inviolablement les Jeûnes de l'Eglise. *Joinville.*

Il y avoit déja long-tems qu'il avoit rendu son nom recommandable. Dès l'année 1199. les Rois de France & d'Angleterre avoient concouru pour lui donner le commandement de la Flotte & des Troupes qui alloient au secours de la Palestine. Il réussit au delà de ce qu'on attendoit de lui, car quoi que les pluyes & le froid, qui suivirent son débarquement, ne lui permissent pas de join-

dre les Sarrazins, il profita si bien des divisions qui partageoient ces Infidelles, qu'il les fit consentir à acorder aux Chrétiens le mesme Traité que Richard, cœur de Lion, Roy d'Angleterre, les avoit obligé de signer aprés ses victorieuses & triomphantes Campagnes, où il avoit si souvent ruiné les forces des Sarrazins. Je n'ose assûrer, contre le sentiment de quelques Auteurs considerables, que les Ancestres de Montfort descendoient du Mariage que le Roy Robert contracta avec Agnez Comtesse de Noyon, & qu'il fit rompre ensuite, parce qu'il avoit épousé la Comtesse sans dispense : je ne veux pas non plus donner atteinte à cette Genealogie, ne trouvant point de preuves assez convaincantes du contraire pour ôter Montfort à l'auguste Maison de nos Rois.

Aussi-tôt qu'il eut été installé General contre les Albigeois, on vid arriver ce qu'il avoit prévû.

P. de V. Les Croisez contens d'avoir servi les quarante jours necessaires pour gagner les Pardons, se vantoient que l'heresie étoit ensevelie sous les ruines de Beziers & des Faux-bourgs de

Carcassonne. Il en partoit tous les jours un grand nombre pour retourner en France ; & Montfort eût d'abord été abandonné, si l'animosité de deux Princes n'eût produit l'effet que le seul interest du Public & de la Religion eût dû produire. Le Duc de Bourgogne & le Comte de Nevers avoient l'un pour l'autre une antipathie, que leurs derniers differens, dont je viens de parler, augmentoient beaucoup. Le Comte crut chagriner le Duc en quittant Montfort, & il partit pour le Nivernois sans garder beaucoup de mesures. Le Duc au contraire cherchant à obliger le General, retint les Bourguignons à son service, jusqu'à ce que la reduction de Fonjaux, de Lombez & de Castres sembla enfin le mettre en état de pouvoir attendre que le retour du Printems couvrît les bords du Rhône & de la Garonne des nouveaux Croisez qui viendroient l'aider à finir la Guerre. Ce qui justifioit encore plus le départ de ce Prince, c'est que Raymond Comte de Toulouse montroit une ardeur incomparable pour ruiner les Châteaux des Seigneurs Albigeois. On l'eût crû zélé Catho-

lique, si l'on ne se fût aperçû dans la suite que l'adroit Toulousain ne ruinoit point d'autres Places que celles qui lui fermoient les avenuës de la Comté de Carcassonne, & qui l'empeschoient d'y agir en maître.

La conduite des peuples avoit quelque chose de plus sincere que celle de ce Comte. Ils poussoient vivement les heretiques, sur tout à Castres, où il arriva une chose qui merite d'être racontée. Les Bourgeois avoient obtenu du Comte de Montfort la permission de brûler deux Albigeois, dont l'un étoit *parfait*, c'est à dire, Albigeois du premier ordre, & l'autre *croyant*, c'est à dire, du second ordre; ils précipitoient mesme avec une espece de plaisir l'execution du suplice, lors que le plus jeune des deux coupables jetta un profond soûpir, & témoigna vouloir rentrer dans la communion de l'Eglise. Ce changement étoit suspect: on assemble le Conseil, on delibere; & ce qui va surprendre, on decide à la pluralité des voix, que dans le doute où on étoit de la bonne foi du jeune Albigeois, il falloit par provision le faire brûler; que si sa penitence étoit veri-

table, le feu qui l'alloit consumer lui tiendroit lieu de Purgatoire, & qu'il iroit droit au Ciel. La flâme conduite par une main invisible fut plus sage que n'avoient été les hommes ; elle devora l'heretique obstiné dans sa Secte, & elle épargna le jeune homme qui avoit voulu se convertir. Ces prodiges faisoient autant d'effet que les Armes des Croisez. On en concluoit que le Ciel destinoit aux flâmes ceux qui étoient veritablement Albigeois. Montfort sans employer la force voyoit refleurir la Religion. Les Evesques du Languedoc & les Ecclesiastiques charmez de trouver dans lui un protecteur de la Foy, se servoient de toute leur autorité pour augmenter sa puissance. L'Abbé de S. Antonin Comte de Pamiers, vint jusques à Fonjaux lui offrir la Vicomté de Pamiers, à l'exclusion des Comtes de Foix qui en avoient joüi jusqu'alors. Il sembloit que Montfort n'alloit à Pamiers que pour en recevoir l'investiture ; & dans sa marche, acompagné seulement de ses Gardes, il prit Mirepoix, qu'il donna ensuite à son Maréchal Guy de Levi, dont la famille a tenu depuis

ce tems-là un rang distingué dans le Royaume. Le Comte en revenant sur ses pas prit Saverdun ; & comme il alloit à Lombez pour recevoir l'hommage des Habitans, l'Evesque d'Alby & les principaux Gentilshommes du Diocese lui livrerent toutes les Villes qui pouvoient être de quelque consideration. A leur exemple mille autres Seigneurs des Païs voisins se soûmirent : le Comte de Foix donna son fils pour gage de sa parole. On ne delibera plus si on devoit prendre le parti de Montfort, on aprehendoit seulement d'être des derniers à le prendre. Il y avoit néanmoins cette difference entre les Ecclesiastiques & la Noblesse ; que les Ecclesiastiques donnoient leur affection au Comte en lui presentant leurs respects, & la Noblesse en lui faisant hommage soûpiroit pour le rétablissement du Comte de Beziers. Elle envioit le sort des Seigneurs de Cabaret, de la Menerbe, de Termes, & de quelques autres chez qui les Albigeois s'étoient fortifiez de maniere à pouvoir soûtenir les efforts de la Ligue ; elle attendoit avec impatience pour qui se déclareroit le Roy d'Arragon : S'il laiss

Catel.

P. de V. Chass.

ſoit Montfort paiſible poſſeſſeur du Comté de Carcaſſonne, le Languedoc étoit indiſpenſablement obligé de demeurer dans l'obéïſſance de l'Egliſe; & s'il tenoit pour l'hereſie, il alloit lui ſeul balancer le pouvoir des Croiſez.

Pierre Roy d'Arragon, alors dans la fleur de l'âge, étoit éclairé, ſage, adroit & capable de prendre toutes les précautions qui pouvoient lui attacher la fortune, il ne s'embarraſſoit pas beaucoup des intereſts de Rome; mais il n'avoit pas non plus d'attachement pour les nouveautez. Ses vuës tendoient à établir ſa puiſſance dans le Languedoc, & l'occaſion du monde la plus belle s'en preſentoit. En effet, étant heritier des Comtes de Barcelonne qui avoient reçu la Comté de Carcaſſonne des Rois de France, & qui l'avoient donnée à hommage au Vicomte de Beziers, il pretendoit que les Vicomtes de Beziers ne pouvant plus la poſſeder, c'étoit à lui de rentrer dans ce bel état, en qualité de Seigneur, qui rentre en poſſeſſion d'une Terre quand il n'y a plus de Vaſſal; il étoit néanmoins trop artificieux pour éclater avant que le

succez lui parut immanquable. Il parloit encore avec estime des Croisez, pendant que des Emissaires secrets, qu'il étoit facile de desavoüer, si leurs intrigues ne leur réussissoient pas, se répandoient imperceptiblement dans les Etats de la Maison de Beziers, & tâchoient de soulever les Péuples. On ne disoit pas que le Roy vouloit profiter de la disgrace du Vicomte de Beziers qui vivoit encore. On publioit qu'il vouloit armer ses Sujets, pour venger le Vicomte de l'injustice sous laquelle il succomboit : Quelqu'un parmi vous, disoit-on à la Noblesse, manquera-t'il de zéle pour son Maître ? Quoi ! vous avez des Armes, & vous souffrez qu'il languisse dans une honteuse prison. Si vous aviez à changer de Souverain, la domination d'un Roy aussi noble & aussi puissant que celui d'Arragon ne seroit-elle pas plus avantageuse que celle d'un Etranger, dont les richesses ne peuvent être que les biens qu'il va vous ravir ? A qui tient-il que vous ne recouvriez la liberté ? Le nom seul de Montfort vous épouvente : Il n'a ni argent, ni munition, ni Troupes ; osez seule-

ment l'attaquer, & vous allez briser vos chaînes.

Sur ces entrefaites Raymond Roger Vicomte de Beziers mourut de Dissenterie dans le Château de Carcassonne, qu'il avoit pour prison, & sa mort fut un motif à ses anciens Sujets pour s'unir plus étroitement au Roy d'Arragon; car quoi qu'on eut pris les précautions necessaires pour les convaincre que la mort de Roger étoit naturelle, cependant comme ils vouloient avoir des raisons pour haïr Montfort, rien ne put leur rendre la verité sensible. La Noblesse examina ses propres forces, & revint tout à coup du respect qu'elle avoit eu pour le General de la Ligue; il n'avoit pas plus de trois ou quatre mille hommes, soit dans ses Places, soit en Campagne, & une si petite Armée ne le rendoit plus redoutable.

Guillaume & Aymery de Pissy, deux des plus braves Chevaliers de la Ligue, furent d'abord forcez dans une méchante bicoque où ils avoient été surpris, & leur malheur entraîna le reste. Bouchard de Marly, que son courage avoit rendu le confident de Montfort, étant sorti de Faissag

avec Dessigni, pour tomber s
Ennemis, qu'il croyoit n'être p
leurs gardes, tomba lui-mesme
une embuscade. Dessigni de
mort sur la place, & Bouchard
été fait prisonnier, fut condui
Cabarade. Giraud de Pepios
les Croisez avoient comblé de g
jusqu'à le mettre en état de don
la jalousie aux plus grands Seig
du Languedoc, livra aux Alb
toutes les Villes dont on lui
confié le gouvernement; & po
facer entierement la défiance q
compatriotes eussent pu prenc
lui à cause du rang qu'il avoi
dans l'Armée des François, il s
Pinsoquier, où ceux-ci avoient
nison. Montfort oublia, pour
dire, le reste; il vint envelo
perfide dans le Château qu'il
pris, & il alloit en faire une j
exemplaire, quand pour comb
malheur les Narbonnois refu
d'aller à l'assaut, & se débande
cela mit le General hors d'é
presser le siege, & cela ne put
moins rassurer Pepios: Ce mé
homme, aussi peu brave que fid
profita de l'occasion pour s'en

& l'on n'aprit qu'il s'étoit retiré à la Menerbe que par deux Chevaliers François qu'il en chassa, aprés leur avoir fait crever les yeux, couper le nez, les lévres & les oreilles, ne leur laissant que la langue pour aprendre à Montfort qui les avoit ainsi traitez.

La trahison de Pepios étoit comme le signal de la revolte generale. Les Bourgeois de Castres, dont on avoit cru la foi inébranlable, ressemblerent au fameux rocher qu'on voit, dit-on, assez proche de leur Ville, & qui est tellement suspendu, que le moindre effort le fait changer de situation. Ils passerent tout à coup d'une extrémité à l'autre, & ils arrêterent les François qui se trouverent dans leur Ville. Ceux de Lombez les imiterent: Le Comte de Foix assiegea un Château qu'il avoit livré à Montfort; & il fit escalader Fanjaux, où étoient les magazins des François. Si ses gens avoient eu autant d'ardeur pour se battre, qu'ils eurent d'agilité pour se lancer sur les murailles, la reduction de cette seule Ville auroit été assurément suivie de la prise des autres Places conquises. Aymery de Realmont fut encore plus heureux dans sa re-

Histoire de Castres, par Borel.

volte ; car sans employer les Armes, il corrompit la fidelité d'un Ecclesiastique François qui commandoit dans Realmont, & il en redevint le maître.

Les Villes de Carcassonne, de Pamiers, d'Alby, de Faissac, de Fanjaux, de Limours & d'Embialet resterent seules dans les interests de la Croisade. Montfort n'avoit que quelques Compagnies de reste, parce que dans les premiers mouvemens de la revolution on avoit assommé & estropié la plûpart des François, qui n'étoient pas sur leurs gardes, ou du moins qui n'étoient pas les plus forts ; cependant il fortifia les Garnisons de ses Places, & avec une poignée de braves il tint la campagne pendant l'hyver, nul parti des ennemis n'osa jamais l'attendre de pied ferme. On demandoit s'il venoit, & non pas s'il avoit des Troupes. Le Roy d'Arragon lui-mesme, dont les intrigues avoient débauché tant de Sujets à ce General, n'osa rompre ouvertement avec lui.

Guy Abbé de Vaucernay, qui revint en ce tems-là de France pour partager les soins du Comte, dont il

i intime, ne fut point surpris
reputation seule soûtint la
: ce Comte & l'Abbé s'esti-
infiniment l'un l'autre, &
âter ils se croyoient mutuel-
apables de ce que deux grands
s pouvoient faire chacun dans
t ; cette union a trop contri-
succez de cette sainte Guerre
anquer d'en faire connoître
on. Le Comte & l'Abbé P. de V.
vécu long-tems sans avoir
sentimens l'un pour l'autre,
x qu'on a pour des personnes
entend souvent faire l'éloge:
rise des Venitiens & des Fran-
: Zara fut ce qui forma les
leur étroite amitié. Les Veni-
dont la politique est si fine,
ient en 1202 les Seigneurs
is qui s'embarquoient sur leurs
ux de servir la Republique
Siege de Zara avant que de
lans la Palestine, où ils pre-
nt aller. Le Maréchal de Vil-
iin dit que la Guerre que la
ique déclaroit au Roy de
ie, à qui Zara apartenoit,
iste. Selon les autres Histo-
c'étoit une injustice manifeste,

& Rome envoya ordre à l'Abbé de Vaucernay d'excommunier & les Venitiens & les Croisez, s'ils ne levoient incessamment le Siege. L'Abbé se disposoit à executer les ordres du Pape, quand les Venitiens qui avoient tout esperé de la generosité des François, & qui commençoient à tout craindre de la délicatesse de leur conscience, en furent tellement indignez, que sans avoir égard ni à l'illustre naissance de l'Abbé, ni au rang que lui donnoit la commission du Pape, ils voulurent le poignarder. Simon de Montfort qui étoit present, Guy son frere, Simon de Neaufle, Robert de Mauvoisin, Robert de Concressant, & quelques autres amis du Comte firent tête aux Venitiens, & arracherent l'Abbé de leurs mains encore en vie; aprés quoi ces intrepides défenseurs de l'honneur du Saint Siege se rembarquerent, sans que les Venitiens osassent se commettre avec eux. L'Abbé qui avoit l'ame admirablement bien faite, n'oublia pas son liberateur; il chercha toûjours l'occasion de lui témoigner sa gratitude, jusqu'à ce que l'ayant trouvé sept ans aprés au tems du choix qu'il fallut

faire d'un General de la Croisade contre les Albigeois, il fit si bien connoître les grandes qualitez de Montfort aux Princes Croisez, il agit si vivement auprés du Legat Arnauld, & le convainquit de telle sorte que le Comte étoit le Chef dont les Catholiques avoient besoin, que ce Comte eut enfin la preference : Ce service important rendu à Montfort ne fit que rendre plus vive la reconnoissance de l'Abbé ; car aussi-tôt qu'il vid son ami à la tête des Troupes, il parcourut la plûpart des Provinces du Royaume, en preschant infatigablement la Croisade contre les Heretiques du Languedoc ; & dès qu'il aprit le danger où la nouvelle revolution mettoit son bien-faiteur, il revint avec une vîtesse incroyable lui aprendre l'état heureux où ses Prédications avoient mis les esprits ; qu'une multitude innombrable de pelerins étoient déja en marche pour venir à son secours, & que pourvû qu'il pût tenir quelques semaines, tout plieroit ensuite devant lui. Ces deux illustres amis continuerent à se prévenir l'un l'autre dans toutes les occasions. Montfort fit élever l'Abbé sur le

Siege Episcopal de Carcassonne, comme nous le verrons dans peu de tems ; & l'Abbé, aprés avoir vû le Comte étendre ses Conquêtes dans plusieurs Provinces, fit écrire son Histoire de la maniere qu'il crut la plus propre pour immortaliser son nom.

Cependant la terreur que Montfort, comme je l'ai dit, inspiroit à la plûpart de ses ennemis ne l'empeschoit pas de voir le danger où il étoit lui & ses Troupes : il écrivit aux Magistrats de Toulouse que jamais les Bourgeois de leur Ville n'auroient une conjoncture plus heureuse pour executer le serment qu'ils avoient fait de servir contre les heretiques ; qu'ils pouvoient seuls, & avant la venuë des François, achever la Guerre.

De telles remontrances n'étoient plus de saison ; c'étoit avec l'Armée florissante qui avoit inondé quelques mois auparavant le Languedoc, que Toulouse avoit traité, & non pas avec Montfort. On cessoit de le craindre depuis qu'il cessoit d'être en état de nuire. En vain les Legats Milon & Hugues Evesque de Riez, dans un Concile qu'ils tinrent à Avignon

le *6.* Septembre, recommanderent qu'on poussât les Albigeois, & d'un consentement unanime avec les Archevesques de Vienne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix, & vingt Evesques, menacerent les Toulousains des foudres de l'Eglise. En vain Montfort alloit jusqu'aux portes de leur Ville punir dans le sang des Albigeois & dans le pillage de leurs terres l'impieté des heretiques. Toulouse persista dans le dessein de demeurer neutre, si Montfort ne venoit pas l'attaquer, & de se déclarer pour les Novateurs, si on osoit la bloquer ou l'assieger. Le Comte de Toulouse n'étoit plus dans le Languedoc, il étoit allé à Rome en aparence dans le dessein de conclure entierement sa paix avec l'Eglise : mais au fond pour tâcher de surprendre les esprits, & de les aigrir contre les Croisez.

Saint Pere, disoit-il au Pape, *celui que vous voyez à vos pieds a pû lever cent mille hommes pour se venger des calomnies dont l'Abbé de Cisteaux le flètrit, en le faisant passer dans toute l'Europe pour un heretique, pour un homicide, pour un tyran. Loin de prendre les Armes, je me suis anéanti*

devant vos Legats jusqu'à paroître à leurs yeux dans un état où je ne croyois pas qu'ils voulussent réduire un Prince, jusqu'à leur livrer mes plus fortes Places pour les convaincre de la sincerité de ma penitence. La derniere Campagne j'ai réuni mes forces à celles des Croisez, pour accabler mon neveu le Comte de Beziers ; j'ai vû excommunier les Toulousains sans me plaindre ; j'ai souffert que le Comte de Montfort General de vos Croisez vint jusqu'aux portes de Toulouse égorger ou arrêter plusieurs de mes Sujets ; & malgré tant de démarches, dont chacune est une preuve de ma Religion, je ne puis esperer de paix avec vos Ministres ; ils ne peuvent me condamner, & ils ne veulent pas reconnoître mon innocence : Faites-moi connoître, tres-saint Pere, quelle nouvelle marque vous souhaitez de mon zéle, ou obligez vos Legats à terminer mon Affaire, ou à me restituer les Places que j'avois livrées pour vous assurer de ma parole.

Quoi que le Pape sçût parfaitement que Raymond, uni aussi étroitement que jamais avec les heretiques, étoit le plus mortel ennemi de l'Eglise Romaine, & qu'il l'avoit recemment

sée jusqu'à n'executer aucun
rticles qu'il avoit signez à Saint
; néanmoins comme rien ne
nieux au premier Siege du
e, que de porter la douceur
moderation aussi loin qu'elle
aller, sur tout avant que de
mner un aussi illustre coupa-
ie l'étoit celui dont je parle,
toutes sortes de considerations
e Prince, il entendit sa confes-
omme il le souhaitoit, il lui
publiquement l'absolution en
Consistoire, il lui fit des pre-
nagnifiques, il lui acorda de
aux Commissaires pour termi-
plûtôt ses Affaires dans le Lan-
c; enfin il prit toutes les voyes
nables pour gagner par ses bon-
1 Prince qu'il pouvoit aisément
ler par les Armes.

cœur capable de se reconcilier
l'Eglise eut pris cette occasion
rompre avec les Albigeois, &
ond ne s'en servit que pour
onner que Rome avoit juré sa
, puis qu'on renvoyoit son Af-
à la decision des Legats; d'ail-
ne pouvant rien obtenir de l'Em-
r Othon, qui étoit moins dis-

posé que jamais à lui envoyer
Armée d'Allemans ; ne devant
pter ni sur Jean Roy d'Anglet
que la France tenoit dans une c
continuelle, ni sur le Roy d'
gon, qui n'étoit pas assez pu
pour s'oposer seul aux entrepris
Croisez, ni sur Philipe-Aug
auprés de qui toutes les tent
étoient inutiles, il fit agir sec
ment auprés des Princes Mahom
d'Espagne & d'Afrique, pour l
gager à renouveller la Guerre c
les Chrétiens ; ce qu'ils firent à l
licitation, comme on le verra,
non pas avec le succez qu'il s
promis, & qu'il avoit regardé
me un moyen infaillible de faire
ser tous les Croisez du Langu
jusqu'au fond de l'Espagne.

1210. Cependant une Heroïne sort
P. de V. l'illustre Maison de Montmore
qui est en possession depuis tant d
cles de donner des Heros, paro
à la tête des Croisez aux enviro
Paris. C'étoit Beatrix fille de
chard V. & Comtesse de Mont
qui étant également touchée du
ger que couroit son Epoux, & d
lui où étoit la Religion, enga

ſes parens, ſes amis, ſes vaſſaux à la ſuivre malgré les rigueurs de l'hiver, & à traverſer avec elle cette grande étenduë de païs qui ſepare Montfort l'Amaury de Carcaſſonne : Un Hiſtorien de ce tems-là dit qu'elle avoit l'ame auſſi grande que le Comte ; qu'on remarquoit dans ſa conduite une pieté noble, beaucoup de génie, & une aplication continuelle pour les Affaires : que ſa vertu donnoit de l'éclat à ce qu'elle entreprenoit, & que ſes entrepriſes étoient propres à faire reſpecter ſa vertu ; que Montfort ne ſouffrit jamais que la Comteſſe chargeât les Ennemis, mais que tout l'empire qu'il avoit ſur elle ne put l'empeſcher de marcher à pied dans des occaſions dangereuſes, pour donner ſon équipage à des Croiſez bleſſez ou malades, qui ne pouvoient faire aſſez de diligence pour ſuivre le reſte des Troupes.

On s'aperçût bien-tôt qu'il n'avoit manqué juſqu'alors au General qu'un Corps de François aſſez conſiderable pour executer ſes projets : les habitans de Montlaur éprouverent les premiers le poids de ſa vengeance, Montfort les ſurprit pendant qu'ils

assiegeoient leur propre Garnison, pour secoüer le joug de la Ligue; & il fit pendre tous ceux qu'il put prendre. Les Bourgeois d'Alzone abandonnerent leur Ville aussi-tôt qu'ils sçûrent qu'on venoit les attaquer; on emporta de force la Ville de Brom, qui osa resister; & l'on fit crever les yeux & couper le nez & les oreilles à plus de cent hommes de la Garnison, & celà par represailles de la maniere dont les Albigeois avoient traité la plûpart des Croisez qu'ils avoient pu prendre. Les prodiges dont on croyoit en mesme tems que Dieu favorisoit l'Eglise, augmentoient la terreur de ses Armes: Une fléche ayant donné avec impetuosité sur la poitrine d'un Soldat à l'endroit où il portoit la Croix, elle en rejaillit comme si elle eût tombé sur du marbre, & cet évenement joint à la severité avec laquelle on avoit traité la Garnison de Brom, fit perdre cœur à plusieurs des Ennemis; ceux d'Alairac oublierent qu'ils pouvoient tenir plusieurs mois au milieu de leurs Montagnes, & dès le douziéme jour du Siege ils fuirent lâchement par des détours écartez où les Croisez, qui

n'étoient pas accoûtumez à marcher dans des lieux si difficiles, ne purent les suivre.

Les Protecteurs des Albigeois, attentifs aux interests du Parti, voulurent arrêter par la lenteur des Négociations une suite de Victoires, à laquelle ils ne pouvoient oposer la force. Le Roy d'Arragon & le Comte de Toulouse proposérent à Montfort, que s'il vouloit agir de concert avec eux, ils lui alloient assujettir par les voyes de la douceur & de la médiation toute la Noblesse du Languedoc, qui étoit sur le point de prendre les Armes. C'étoit là, sans doute, le parti le plus sage pour les Albigeois, dont le Roy & le Comte connoissoient à fond les interests; & ce fut le seul dont ils ne voulurent point. Le Comte de Foix trouva le Roy d'Arragon trop timide, & il aima mieux une Guerre dont le succez lui paroissoit encore douteux pour les François, qu'une Paix qui lui auroit été infailliblement honteuse. Sa conduite attira les Armes des Croisez sur ses Terres; on ravagea impitoyablement sa Comté, & ce fut là que Montfort emporté par une de ces saillies de cou-

rage qu'on admiroit alors ; & qu
seroit pas du goust de nôtre si
alla, suivi d'un seul Gentilhom
charger un gros d'Albigeois qui
dans les dehors de la Ville de I
A une démarche si hardie les he
ques reconnurent le bras du Co
& pour éviter ses coups, ils entr
en desordre dans la Ville.

Pierre Roger de Cabarade, (
laume de Menerbe, Raymon
Termes, Aymery de Realmont
plusieurs autres des plus consi
bles parmi les Novateurs, n'éto
pas épouventez de l'incendie
avoit desolé le Païs de Foix. I
fortifierent de plus en plus ch
chez soi, & ils employerent la p
que la plus rafinée pour engag
Roy d'Arragon à se mettre à
tête : le piége qu'on lui dressoit e
faisant esperer qu'on alloit lui
hommage étoit si caché, & le pre
tellement par son foible ; il éto
évident que les Places de Cabar
de la Menerbe, de Termes &
Realmont, qu'on offroit de lu
vrer, alloient le rendre maître d
Comté de Carcassonne, qu'il ne
resister. Il vint secrettement p

donner des marques de sa bien-veillance à ses pretendus Vassaux ; & pourvû qu'on lui donnât sur le champ les clefs de la Menerbe, & qu'on l'assurât qu'il disposeroit à son gré des autres Villes pendant la Guerre, il étoit prest d'exposer sa vie & sa Couronne pour le service de la Noblesse du Languedoc. Il ne fut pas long-tems sans connoître que, tout accoûtumé qu'il étoit à surprendre les autres, il s'étoit laissé surprendre. Les Albigeois cherchoient un Protecteur, & non un Maître. Ils avoient preparé dans Realmont la fête la plus delicieuse du monde pour réjoüir le Roy, le gagner, l'engager, & pour lui donner de belles paroles ; mais c'étoit tout.

Pierre en fut si indigné, qu'il refusa d'entrer dans Realmont ; & pour mieux se venger, il lia étroitement, au moins en aparence, avec Montfort, lui demandant pour toute grace qu'on ménageât le Comte de Foix, qu'il promettoit de faire revenir dans les interests de l'Eglise.

Cette démarche du Roy valoit pour lesCroisez le gain d'une Bataille. Aussi Montfort l'ayant aprise, alla mettre

le Siege devant la Menerbe, qui étoit située au milieu des Rochers & des Montagnes, où elle avoit cela de particulier, que les differents quartiers des Assiegeans qui vouloient l'attaquer, ne pouvoient avoir de communication les uns avec les autres que fort difficilement : la Ville étoit un Fort, d'où une troupe de lions affamez, & non pas d'hommes, sortoient sans cesse pour devorer tout ce qui paroissoit plusieurs lieuës à la ronde.

Aymery Vicomte de Narbonne, auprés de laquelle est située cette Place, eut fait tête au Seigneur de la Menerbe dans une action reglée : mais il n'avoit pu encore trouver de moyens pour arrêter les sorties du redoutable Albigeois, qu'il étoit impossible d'attendre toûjours les Armes à la main, & qui venoit de tems en tems surprendre le plat païs.

Aprés sept semaines de Siege, les Croisez se virent presque aussi peu avancez que le premier jour : ce n'étoit ni l'activité des Gascons qui formoient le gros de l'Armée, ni l'animosité des Narbonnois, ni les batteries de Montfort qui pouvoient for-

ter la Menerbe. Un seul ennemi, contre lequel le courage ne donne point d'armes, ni les fortifications de défenses, je veux dire la famine, pouvoit la reduire ; & elle la reduisit effectivement aprés un long Siege. Guillaume Seigneur de la Place se fit Catholique : mais les Bourgeois n'imiterent pas son exemple. Au contraire, l'Abbé de Vaucernay leur ayant declaré qu'on oublioit la profession qu'ils avoient faite jusques-là de l'erreur, mais qu'il falloit enfin qu'ils y renonçassent, ou qu'ils se disposassent à perdre la vie ; ces Novateurs ne souffrirent pas qu'il en dît davantage, ils protesterent que la mort la plus terrible ne les épouventeroit pas : Les plus habiles soûtinrent à l'Abbé, que de riches revenus, beaucoup de crédit & de flâteuses esperances, étoient l'unique obstacle qui l'empeschoient de reconnoître deux principes de toutes choses, & de dire que comme les biens dont nous joüissons prouvent l'existence d'un Dieu bien-faisant, les maux que nous ressentons prouvent l'existence d'un Dieu mauvais : que la Religion des Albigeois devoit être

la Religion de toute la terre, puisqu'elle avoit été celle de tous les tems; que Zoroastre qui vivoit 500 ans avant le Siege de Troye; que les Perses, les Caldéens & les Grecs avoient distingué deux Dieux, celui qui fait le bien, & celui qui fait le mal; que l'amour & la haine dont parle Empedocle; que le lumineux & le tenebreux des Pytagoriciens; que le *mesme* & l'*autre* de Platon; que la forme & la privation d'Aristote, étoient les êtres oposez dont il s'agissoit; que Scythien, Therebintus, Manés, Marcion, Valentin, les Gnostiques, les Pauliciens, les Bulgares, & mille autres avoient suivi le mesme sentiment, & qu'il faudroit éteindre à plaisir les lumieres de la raison pour ne pas dire avec Plutarque, le plus sçavant des Manichéens, que la nature apuye elle-mesme un dogme qui passe sans interruption de siecle en siecle.

Plutarque, dans le Traité sur Isis *&* Osiris.

L'Abbé ne crut pas devoir acorder à l'heresie d'avoir eu mesme des Philosophes qui lui fussent favorables. Il montra que Plutarque, l'homme du monde le plus entêté du systéme des deux principes, citant à faux les

Philosophes dont nous avons encore les Ouvrages, ne meritoit pas qu'on le crût sur le sentiment de ceux dont nous n'avons plus les Livres : que dans l'opinion des Grecs, le seul Jupiter, maître des Dieux, avoit à sa porte, comme dit Homere, les Tonnes du bien & du mal, & les partageoit comme il le jugeoit à propos : qu'il étoit ridicule de citer la forme & la privation d'Aristote, pour apuyer le dogme des deux principes : qu'une privation n'étoit rien de réel, & que par conséquent si l'on s'en tenoit à l'opinion qui admet ce principe, il falloit avoüer que des deux principes necessaires pour comprendre la production des choses, Il y en avoit un qui n'étoit rien. L'Abbé, pour déveloper sa pensée, disoit que les Philosophes, à l'ocasion de l'être, avoient consideré ce que c'étoit que la privation de l'être; que cette reflexion avoit ouvert une grande carriere à leur subtilité : qu'à tout être ils avoient oposé une privation ou un néant : qu'ils avoient dit que les choses passoient sans cesse du néant à l'être, & de l'être au néant : que l'être est lumineux, qu'il est l'amour, qu'il

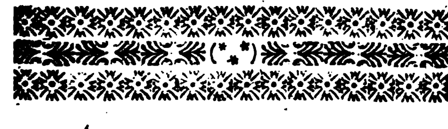
est la forme : que le néant est le tenebreux, la haine, la privation : que Dieu étant la plenitude de l'être, n'a dans soi nulle privation ; & que la privation étant le néant, ne renferme en soi nul être : que les créatures ayans seulement quelques perfections & manquans des autres, elles sont mélangées de l'être & du néant ; qu'elles apartiennent à Dieu par leurs perfections, & qu'elles apartiennent au néant par leurs privations : que Dieu, tout puissant qu'il est, ne peut produire le néant, & que la privation ne peut non plus produire la réalité : qu'en parlant de la sorte les anciens Sages avoient seulement pretendu faire voir que l'être est quelque chose, & que le néant n'est rien ; mais que des esprits moins justes s'étoient fait un poison de la subtilité de ces Sages, & qu'au lieu de regarder l'être comme quelque chose de positif & de réel, & le néant ou la privation comme un rien, ils en avoient fait deux êtres positifs, deux principes réels, deux Dieux : que c'étoit l'écueil contre lequel Scythien, Therebintus & Manés avoient brisé ; & que les Marcionistes, les Gnostiques, & les autres

ıns des deux principes avoient
dans le mesme précipice, &
nt embarassez de plus en plus
lant expliquer un sistéme si dé-
ıable.
reflexions étoient trop abstrai-
ır faire impression sur les Al-
; ignorans, & embarrassoient
ːurs Pasteurs pour leur laisser
ːté d'esprit necessaire pour goû-
'erité. L'Abbé ne gagnant rien
de ces malheureux, voulut
si son zéle auroit plus de succez
des Dames Albigeoises: mais
ʋiniâtreté étoit encore plus ou-
e celle des hommes. Montfort
: de compassion pour elles,
ːil étoit digne de lui de les dé-
ːr. Il leur dit que le secret in-
le que les Pasteurs Albigeois
doient sur les dogmes de la
le Secte, étoit une preuve in-
le qu'ils en reconnoissoient
dité; qu'il n'y avoit que le
nge qui redoutoit la lumiere;
ns tout le Languedoc, que
monde entier il n'y avoit pas
nme de qualité qui avoüât pu-
ment qu'il fût Albigeois; que
Romaine qui aprenoit à esti-

mer la pudeur & la sageſſe, convenoit plus à des perſonnes qui avoient tant d'honneur, qu'une hereſie qui autoriſoit le dereglement. Il fit valoir l'exemple qu'avoit donné recemment le Seigneur de la Menerbe; il montra Dominique, cet homme Apoſtolique, dont les Miracles étoient la preuve vivante de nôtre Foy; il promit ſa protection à celles qui voudroient ſe convertir.

Tout fut inutile : les bontez du Comte de Montfort paſſerent pour des outrages. Hommes & femmes ſe boucherent les oreilles; & nouveaux martyrs de l'entêtement, qui n'a pas moins de force que les autres paſſions qui font ſi ſouvent braver la mort, au nombre d'environ cent cinquante, ils ſe jetterent au milieu des flâmes, où ils périrent, à trois femmes prés, qui en ſortirent pour faire profeſſion de la Religion Catholique.

Fin du troiſiéme Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE QUATRIE'ME.

SOIT que les flâmes qui avoient consumé les Albigeois de la Menerbe épouventassent leurs Alliez, ou que le parti avantageux qu'on avoit fait au Seigneur de la Menerbe fût un pressant motif pour les faire rentrer dans leur devoir ; on apprit en peu de jours plusieurs nouvelles agréables. Le Seigneur de Ventilon recherchoit l'amitié de Montfort. Aymery de Realmont suivoit 1210. *P. de V.*

son exemple, quoi que malheureusement pour lui, comme on le verra dans la suite, il n'imita pas sa constance. Les Toulousains déclarerent à leur Comte qu'ils ne vouloient plus vivre hors de la communion de l'Eglise; & qu'ils alloient donner des ôtages pour assurer le Legat de leur soûmission. Raymond lui-mesme sembla se laisser entraîner au torrent: Il pressoit l'Evesque de Riez & Theodose de terminer ses differents, conformément aux ordres du Pape contenus dans un Bref qu'il avoit aporté de Rome. Ce Comte n'avoit consideré dans le Bref que les paroles par lesquelles Innocent ordonnoit de juger incessamment le Procès: Mais les Legats disoient qu'à s'en tenir mesme au Bref, il falloit consommer l'Affaire, selon les intentions du Pape; & que les souhaits du S. Pere ayant toûjours été qu'on tirât de Raymond quelques preuves incontestables de sa foy avant que de lui rendre les Châteaux de Provence, dont on étoit saisi, il ne falloit pas l'absoudre sans reserve, qu'il n'eût rompu avec les Albigeois de maniere à ne se jamais reconcilier.

Quand

Quand Raymond sçût le dessein
Legats, il se persuada que le Pape
ses Ministres étoient d'acord pour
chagriner. Le souvenir de tant
rtifices qu'il avoit employez inu-
ment pour regagner la confiance
Catholiques; la disposition pre-
te de ses Sujets; la crainte de l'a-
iir; son honneur en danger, quel-
: resolution qu'il prît; l'impossibi-
: où il croyoit être de porter les
its qu'on demandoit contre les
bigeois, & le desir qu'il avoit d'é-
gner la Guerre qui alloit desoler la
mté de Toulouse; mille autres
isées l'agitoient violemment. Etant *P. de V.*
ıc indéterminé sur le parti qu'il
'oit prendre, il se retira brusque-
nt sans rien promettre aux Legats,
qui les convainquit tellement que
Comte ne se rendroit jamais à son
'oir, qu'ils fulminerent de nou-
.u contre lui & contre ses compli-
une nouvelle excommunication,
. le rejettoit dans le mauvais pas
ıt il avoit eu tant de peine à sortir
premiere fois, & dont il ne put ja-
is se retirer une seconde.
En ce tems-là Montfort commen-
:t le Siege de Termes. Cette Ville

si fameuse au commencement du treiziéme Siecle, étoit située dans le Narbonnois, à cinq lieuës de Carcassonne. Elle étoit bâtie sur le roc, à la cime d'une haute montagne, d'où mille rochers sembloient presque se détacher, & menacer ceux qui vouloient aprocher. Descendre du Château, c'étoit, pour ainsi dire, braver l'horreur de plusieurs précipices, au milieu desquels il falloit marcher; & l'on demandoit à ceux qui y vouloient monter, s'ils pretendoient, comme les Géans escalader le Ciel. Du fond des abîmes qui s'ouvroient autour de la place, il sortoit une grande quantité d'eau qui étonnoit ceux qui en sondoient la profondeur: il n'y avoit qu'un seul côté par où l'on pût esperer d'aprocher des murailles; encore dans cet endroit il y avoit un rocher plus large que les autres, & où les Albigeois avoient élevé une forte Tour, de laquelle ils pouvoient aisément accabler leurs Ennemis.

P. de V. Chass.

Les Peuples voisins craignoient le Vicomte de Beziers, le Comte de Toulouse & le Roy d'Arragon: mais le Roy d'Arragon, le Comte de

ouse & le Vicomte de Beziers
noient le Seigneur de Termes.
it Raymond, dont l'extrême
esse ne paroissoit qu'à la blan-
de ses cheveux, qui le ren-
t venerable. Sans Comté, sans
ié, sans Royaume, il agissoit
mte, en Duc & en Roy. Il y
trente ans qu'il avoit aboli
cice de la Religion Catholi-
lans Termes. Les Bourgeois y
it Albigeois; & pour lui il n'é-
en, il ne songeoit qu'à se main-
lans l'indépendance.
commencement du Siege on
t que les François n'étoient ve-
ue pour servir de joüet aux As-
. Montfort fut contraint de se
cher, en attendant une Armée
e de Bretons, dont Guillaume
jeux lui annonçoit la marche.
retons avoient été informez du
e qu'on pouvoit rendre à la Foy
le Languedoc : & comme ils
it sensibles à l'honneur, & zé-
ur leur Religion; aimant d'ail-
es Pelerinages, ils avoient tra-
le Poitou, & parcouru avec
le beau territoire de Gascogne,
s delices qu'ils trouvoient en

abondance, & qu'ils n'étoient point accoûtumez à goûter chez eux, leur adoucissoient les fatigues d'un si long voyage; ils furent surpris en passant par Castelnaudari, que les Officiers du Comte de Toulouse, effrayez de leur nombre, refusâssent de les laisser loger dans la Ville, ne connoissant pas assez la bonne foy des Bretons, pour compter que leur droiture, mesme sans promesse, vaut toutes les sûretez imaginables. Il n'y a rien qui choque davantage des gens de cœur, que de voir qu'on se défie d'eux sans raison. Les Bretons, pour se venger, allerent à Carcassonne se charger des grandes machines de Guerre que Montfort y avoit fait faire, & sans qu'on le leur eût demandé, ils les porterent jusqu'à Termes, avec une vigueur & des efforts dont les Languedociens ne pouvoient qu'à peine croire capable une Nation chez qui la grandeur du corps répond assez rarement à la grandeur du courage.

Les Bretons furent les premiers, mais ils ne furent pas les seuls dont on vid les Drapeaux autour de Termes: La presence de deux Princes du Sang, Robert de Dreux & Philipe Evesque

Contin. Guill. Tyrii.

de Beauvais son frere, donnoit un grand éclat aux forces de la Ligue. Philipe, sur tout, avoit l'ame martiale, & il sçavoit admirablement se servir du sabre & de l'arbalestre, qu'il aimoit du moins autant que sa Mitre & sa Crosse. Il avoit apris le métier des Armes dans les Guerres de la Terre-Sainte, & dans la Bataille qu'il livra lui-mesme aux Anglois proche Milly. Les prisons des Sarrazins & des Anglois, où il avoit été long-tems détenu, l'avoient rendu plus avisé, sans lui rien ôter de son humeur guerriere. Comme on le vid à ce Siege, & comme il parut encore davantage quelques années aprés à la journée de Boüines; où ce Prélat marchant devant Philipe-Auguste, ouvrit les bataillons Ennemis, & tua de sa main Etienne longue épée, Comte de Salisbery, frere naturel du Roy d'Angleterre. L'Evesque de Chartres, Raynauld de Monçon, étoit un esprit plus doux que l'Evesque de Beauvais, & plus propre pour l'état Ecclesiastique. Aussi se contenta-t'il de munir ses Diocesains de bonnes Armes, & de les amener au Siege. Guillaume Comte de Pontieu,

Rigord. Guill. de Neubr.

Gall. sacr. Sainte-Marthe.

sans sortir des bornes de la protec
fut celui de tous les nouveaux
rins qui seconda le mieux les de
de Monfort. Il étoit aussi ag
qu'il étoit industrieux ; aussi de
ressé, qu'il étoit sage ; aussi dur
lui-mesme, qu'il étoit attentif a
soin des autres. On demandoit
toit un homme ; & on le dema
parce qu'on ne sçavoit ni qua
mangeoit, ni quand il dormoit
le trouvoit dans tous les lieux
lesquels sa presence pouvoit étr
le. Il consoloit les Croisez,
ramassoit les aumônes neces
pour faire avancer les ouvrages
inventoit de nouvelles machin
Guerre ; là il perfectionnoit le
ciennes, mettant lui-mesme la

rests pour y faire couper les arbres necessaires ; & quoi-qu'on n'y allât jamais sans avoir à combattre des partis qui sortoient de la Cabarade, on ne pouvoit se deffendre d'y retourner quand il vouloit y remener les Troupes ; ce fut lui qui voyant l'inutilité des batteries qu'on élevoit contre Termes, parce qu'elles n'étoient pas à portée, proposa de combler les précipices qui rendoient les avenuës de la Ville impraticables. La plûpart des Croisez crûrent la chose impossible. Guillaume néanmoins conduisit l'ouvrage avec tant d'ordre & de bonheur, qu'il aprit au Languedoc que Termes pouvoit être prise. On poussa les machines au pied des murailles ; on battit la place avec fureur, & la premiere enceinte fut bien-tôt renversée. Raymond donna à ses Ennemis tout le tems qu'ils voulurent pour entrer dans le Faux-bourg, où ils avoient fait bréche : mais on eut dit un moment aprés que leur nombre augmentoit la force & le courage du redoutable Vieillard. Il vint charger, pousser, renverser les Assiegeans avec tant de valeur, qu'il en fit une bou-

cherie effroyable, & ce carnage égala celui d'une Bataille.

Nous avons parlé d'une Tour située assez proche d'un Château pour en couvrir le côté qui étoit moins défendu; Montfort la fit battre, & la nouvelle attaque fut heureuse. Ceux qui devoient défendre la Tour, saisis d'une terreur panique, profiterent de l'obscurité de la nuit pour l'abandonner; & les Croisez de Chartres occuperent leur poste. Cet avantage, quoi que peu considerable en soi, parut grand, à cause de l'idée qu'on avoit de la bravoure des heretiques; on fit de nouveaux efforts contre Termes, on abbatit des murailles, & l'on desespera de réussir; la chûte d'un mur ne faisoit que découvrir un autre mur que les Assiegez avoient construit de pierres & de poutres, pendant qu'on avoit battu celui qui étoit devant; ce qui fit dire cent fois que le Seigneur de Termes eût été l'homme du monde le plus glorieux, si la Guerre qu'il soûtenoit eût été juste: les Croisez ne pouvoient rien se reprocher, & ils ne pouvoient non plus être contens d'eux-mesmes, quand ils voyoient une poignée d'Al-

bigeois faire des efforts si prodigieux. Montfort étoit obligé de s'exposer à toute occasion pour empescher que ses gens ne se débandassent. Ne pouvant s'éloigner, & ne voulant pas manquer d'entendre chaque jour la Messe, il se la faisoit dire si proche des batteries, qu'un Croisé qui l'entendoit un jour avec lui, fut percé d'un trait des Ennemis : une autre fois une pierre lancée de la Ville emporta la tête d'un Gentilhomme, sur lequel il s'apuyoit, la fatigue ne lui permettant plus de se soûtenir. Il mettoit en usage tous les moyens, il faisoit aprehender aux Bretons que les François ne les prévinssent pour monter à l'assaut, & il disoit aux François que c'étoit à eux d'achever la conquête. Il demandoit quelle resistance pouvoient faire des murailles élevées à la hâte, il promettoit un bel établissement à celui qui auroit l'honneur de franchir le premier le foible retranchement qui restoit encore entre les Croisez & la Victoire.

Quelques François piquez par ces promesses, vinrent à bout d'un dessein dont l'execution seule persuada qu'il étoit possible. Ils éleverent sur

la pointe d'un rocher fort escarpé une machine qui incommodoit extrêmement la Ville, & parce qu'on n'y pouvoit monter qu'avec de si grandes difficultez, qu'il étoit impossible d'en changer souvent la garde, Montfort logea d'abord jusqu'à trois cent hommes au dedans & aux environs de l'ouvrage. Incontinent les Albigeois qui soûpiroient aprés les occasions de joindre les Croisez, accoururent au nombre de quatre-vingt, pour fondre vers l'endroit où l'Ennemi venoit de se fortifier. Ils étoient ou armez de lances pour renverser les François dans les précipices, ou chargez de matiere combustible pour embraser la machine. Les trois cent Croisez ne les attendirent pas. Epouventez du seul aspect des Assiegez, ils se laisserent confusément glisser du haut des rochers en bas avec beaucoup de desordre. Un Gentilhomme nommé Guillaume Descuret, fut le seul qui demeura ferme, & cela donna un spectacle dont l'Histoire doit conserver le souvenir. Le genereux Chevalier, à qui la Providence avoit marqué ce jour pour faire connoître la grandeur & la fermeté de son cou-

tage, venant à faire réflexion que les Albigeois ne pouvoient aprocher de son Mangoneau qu'en passant un à un sur des pointes de rochers glissantes, étroites, & éloignées les unes des autres, resolut de le deffendre. Oser dans certaines occasions, c'est avoir à demi vaincu. Il n'attendit pas qu'on vint à lui, il marcha droit aux heretiques, & il alloit de sa lance en jetter un dans les précipices, quand il fut lui-mesme renversé vers sa machine. La gloire de Descuret eut été moins complette, si les Ennemis n'eussent pas renversé & n'eussent pas fait pleuvoir un deluge de feu sur son Mangoneau. Le brave François se releve, il se sert du bouclier & de l'épée pour éloigner de la machine le feu dont on l'a couvert, & il remonte pour joindre celui qui marche à la tête des Ennemis. La situation du lieu ne lui permettant pas d'en aprocher, du moins du bout de la lance, il le pousse, il l'embarasse. Quatre fois Descuret fut renversé, comme il avoit été la premiere, & quatre fois il revint à la charge, son intrepidité couvrit de honte ceux qui l'avoient abandonné; le reste des Croisez jugeant comme il

devoit du merite d'un si vaillant homme, & ne pouvant monter vers la machine, livra un assaut general à la Ville pour obliger ceux qui la pressoient de plus en plus à revenir sur leurs pas. Cet assaut tira Descuret des mains des Ennemis, mais ce fut l'unique avantage qu'il fit remporter, & cette journée causa une consternation universelle dans le Camp. On disoit qu'il falloit être Descuret pour vaincre, & les uns avoüoient ouvertement qu'ils n'avoient pas assez de courage pour l'imiter, les autres le pensoient sans le dire. Il n'y avoit plus que le respect qu'on avoit pour le Comte de Montfort qui empeschât de lever le Siege, & on attendoit avec impatience qu'il y donnât son consentement. Quelques-uns des moins religieux s'imaginoient à toute heure voir le Dieu méchant des Ennemis étendre un bras terrible sur l'Armée, & la fraper des plus épouventables fleaux. Les vivres manquoient jusques chez le General, de sorte qu'au tems des repas il n'osoit rentrer dans sa tente.

1210. Les choses étant à cette extrémité, on aprit une nouvelle qui surprit

étrangement toute l'Armée. Raymond, lors qu'on s'y attendoit le moins, fit sçavoir aux Chefs de la Ligue, qu'il se contentoit de la gloire qu'il avoit aquise depuis le commencement du Siege; qu'il honoroit trop les Princes pour vouloir les arrêter plus long-tems, & que si l'on vouloit lui faire des propositions capables de le détacher des Albigeois, il sortiroit sur l'heure du Château, à condition cependant qu'on le lui rendroit à Pâques. Le Comte de Dreux, l'Evesque de Beauvais, le Comte de Pontieu, l'Evesque de Chartres, qui cherchoient un prétexte pour retourner en France, étoient d'avis qu'on acordât au plûtôt à Raymond ce qu'il souhaitoit; aportant pour raison, que le Siege de Termes ne pouvant plus finir d'une maniere utile: qu'on ne demanderoit pas en France comment Termes avoit été pris, mais s'il avoit été pris: que si la conduite du General avoit pû être plus heureuse, du moins elle n'avoit pas dû être plus sage: que les Albigeois ne se fieroient plus au Seigneur de Termes, & que ce Gentilhomme aimant aussi passionnément qu'il faisoit

à aquerir de la gloire, prefereroit constamment le parti Victorieux de la Croisade au parti chancelant & ruineux de l'heresie : qu'il falloit acoûtumer, de quelque maniere que ce fût, la Noblesse du Languedoc à rentrer dans l'obéïssance de l'Eglise ; & que les voyes de la douceur, qui sauvoient l'honneur des Gentilshommes, seroient les plus efficaces.

Montfort avoit des vûës oposées. Il disoit que Raymond ne parloit d'acommodement, que parce qu'il lui étoit impossible de resister : qu'il n'y avoit nulle aparence que le plus fier des Ennemis voulût dans une extrême vieillesse renoncer aux interests d'une Secte qu'il avoit apuyée toute sa vie, & qu'il n'auroit nulle raison nouvelle d'abandonner : qu'il étoit indifferent à l'Eglise par quelles voyes l'on rédu sît Termes ; qu'il ne l'étoit pas aux Princes de qui la France auroit sujet de se plaindre, s'ils se laissoient surprendre par Raymond : que s'engager, comme on le vouloit faire, à rendre dans quelques mois Termes à ce Seigneur, c'étoit vouloir le mettre en état d'y soûtenir bien-tôt un second Siege.

On ne vouloit pas que le General eût raison, & tout ce qu'il pouvoit dire étoit sans consequence ; les larmes de la Comtesse son Epouse, qui embrassa plusieurs fois les genoux des Princes pour les faire changer de sentimens, ne furent pas plus efficaces. Le lendemain dès la pointe du jour, & mesme avant que le Traité fût signé, le Comte de Dreux, l'Evesque de Beauvais & le Comte de Pontieu se retirerent. Cependant une seule nuit changeoit extrêmement la face des affaires. C'étoit le manque d'eau qui obligeoit Raymond de capituler, & il venoit d'en tomber une telle quantité, que les Citernes du Château en étoient presque remplies.

Alors les Albigeois reprirent cœur. Raymond eut un vrai plaisir de voir venir Guy de Levy Maréchal de Montfort & l'Evesque de Carcassonne lui faire mille honnêtetez qui n'étoient plus de saison, & lui offrir des avantages dont il ne vouloit pas. Non content de se divertir de leurs empressemens & de leurs souplesses, il refusa à l'Evesque la permission de parler à Guillaume de Rochefort son frere, qui étoit dans la place, & il ne

lui acorda celle de rendre visite à la Dame de Rochefort sa mere, que parce qu'il la croyoit fort propre à le pervertir. Cette Dame & les Pasteurs Albigeois à son exemple, se vantoient que le Ciel en leur donnant de l'eau venoit de prouver par un si grand miracle la justice de leur cause.

D'un autre côté Raynauld de Monçon Evesque de Chartres, qui n'avoit point encore congedié ses Diocesains, trouva cent raisons pour le faire ; car l'esprit apuye toûjours ce que le cœur souhaite. Les Albigeois s'en aperçûrent ; & ce surcroît de bonheur les enyvra. Les moins aguerris sortirent la hache & le feu à la main ; pour attaquer une machine des Croisez, & pas un des François n'osa la défendre, jusqu'à ce que Montfort informé de la consternation de ses gens, quitta brusquement l'Evesque de Chartres, & sa presence fit disparoître les Ennemis.

Cette action donnoit un nouvel éclat à la valeur du Comte, sans donner un tour plus heureux aux affaires. L'hyver s'avançoit, & il étoit impossible de demeurer à l'air, sur des

ontagnes où les vents, la neige &
pluye battoient le Camp avec une
rie qui déconcertoit les plus braves.
uelques Bataillons Lorrains arri-
z de nouveau sous la conduite de
hibaut Comte de Bar & de son fils
enry, furent le seul obstacle à la
vée du Siege. Montfort voulut
rouver quel service il en pouvoit
endre. On eut dit que le génie de
General n'étant plus gêné par la
esence des Princes, reprenoit sa
periorité ordinaire. Les machines
mmencerent d'avoir tout l'effet
'on en pouvoit attendre ; & les
urs de Termes tomberent en tant
lieux differens, que les Assiegez
pûrent suffire à les remplacer par
uveaux ouvrages. Enfin Raymond
vid hors d'état de soûtenir plus
ng-tems le Siege : mais il ne deses-
ra pas de vaincre ; lui & ses gens
ent une sortie generale pour s'ou-
ir un passage au milieu des Croisez.
'aprehension de voir allumer les *Le 22. Novembre.*
ichers semblables à ceux de Mener-
 ne permettoit pas de se battre foi-
ement. Cette resolution étoit inu-
le : toute l'Armée des Croisez étoit
us les armes, peu d'Albigeois

échaperent à la vengeance des Ca
liques, la plûpart furent taille
pieces, les autres demeurerent
sonniers, & Raymond fut d
nombre: on le traita d'une ma
à laquelle il ne s'attendoit pas.
quoi qu'il y eut plusieurs chefs,
chacun desquels il meritoit les
grands suplices, le General ne c
dera que sa valeur, & il se con
de le faire mener au Château de
cassonne; les Dames Albigeoise
rent du-moins autant de sujet
loüer de la moderation du V
queur. On entra tumultueuse
dans Termes au milieu des tenel
sans y faire aucune insulte ni aux
mes ni aux filles de ceux qu'on v
Chass. de tailler en pieces. Les Ecriv
mesme Albigeois, trouvent à
occasion Montfort digne de
éloges.

P. de V. Ce succez augmenta les force
Croisez, l'Armée Catholique o
les fatigues passées, & la rigue
la saison presente. En marchant

fut pris en trois jours : la forteresse d'Albios ouvrit ses portes ; la Ville de Castres n'osa faire aucune resistance ; les Habitans de Lombez aprés avoir muni leurs Places de toutes les provisions necessaires, l'abandonnerent au seul bruit de la venuë des Croisez.

Tant de bonheur fût l'ocasion dont on se prévalut pour tâcher d'ôter la vie au Comte de Montfort. En effet, Raymond de Toulouse attentif à ce qui pouvoit rétablir les affaires des Albigeois, suposa qu'une longue suite de Victoires auroit accoûtumé le General François à se tenir peu sur ses gardes ; & sous le prétexte d'une Conference, il lui dressa un piége dans lequel les heretiques ne douterent point que Montfort ne donnât. On suposoit que le François, naturellement peu défians, venans à l'entrevuë sans une suite nombreuse, ce qui lui étoit ordinaire, seroit enlevé par les gens du Comte de Toulouse. Ou le bonheur, ou la penetration de Montfort le sauverent. Il vint avec l'élite de ses Chevaliers, & en état d'executer, s'il eut voulu, sur le Comte de Toulouse le projet que ce

Prince avoit formé contre lui. Mont-fort fut surpris de voir ce Comte au milieu des plus passionnez heretiques, lors mesme qu'il cherchoit à faire sa paix avec l'Eglise : & il le fut encore davantage lors que Raymond lui refusa son agrément pour lui laisser charger ces ennemis de la Foy. La Guerre alloit dès lors recommencer entre les deux Comtes, si le Roy d'Arragon n'eut interposé sa médiation, que ni l'un ni l'autre ne pouvoient refuser ; Raymond, parce qu'il regardoit le Roy comme un ami, & Montfort, parce qu'il avoit besoin de le ménager pour en obtenir l'investiture du Comté de Carcassonne, & pour empescher qu'il ne prît ouvertement le parti des Albigeois, pour lequel il n'avoit que trop de penchant. Ce Roy n'étoit plus dans ces momens où sa foy fut si vive, que pour la satisfaire il avoit rendu son Royaume tributaire du S. Siege, ce qui lui a fait donner par ses Sujets le nom de Catholique. La politique la plus mondaine, & la galanterie la plus outrée étoient devenuës les regles de sa conduite.

Narbonne fut le centre des nouvel-

ce qu'il y avoit de plus facile, se faire dispenser du reste : qu'on ompoit point la Cour de Rome, nême qu'elle se trouvoit foible, 'il étoit inutile de croire qu'elle eroit ses droits, lors que des ipes victorieuses l'assuroient du z de ses entreprises : qu'il con- oit l'Abbé de Cisteaux : que son re deviendroit de jour en jour mauvaise dans les mains d'un si éclairé, & resolu de profiter nouvelles fautes qu'il pouroit

un autre côté le Roy remontroit .egats, que proposer des condi- si rigoureuses à un si grand Prin- 'étoit lui rendre la reconciliation ssible : qu'on ne devoit pas com- de l'abattre, comme on avoit sé le Vicomte de Beziers : que nond avoit l'esprit du monde le fertile en expediens : que l'An- rre le soûtiendroit : qu'il étoit passionnément de ses Sujets : Toulouse seule suffisoit pour fai- hoüer cent Croisades ; & que ce- ant le Languedoc entier, la Pro- e, l'Agenois, le Quercy, le ergue alloient se joindre avec

Toulouse : qu'un Ministre d'une sagesse & d'une naissance aussi distinguées que l'Abbé de Cisteaux sçavoit mieux que personne quels égards on devoit avoir pour le maître de tant de Provinces.

Mais il y avoit encore trop d'aigreur entre les Catholiques & Raymond pour que les choses fussent aisément terminées. Le Roy d'Arragon sçavoit que les esprits reviennent insensiblement, quand on attend que le premier feu qui les agite soit dissipé. Il resolut d'attendre le moment favorable ; & en l'attendant il entreprit de terminer les differens du Comte de Foix avec l'Eglise. Pour les entendre, il faut sçavoir ce que c'étoit que ce Comte, & quel étoit le sujet de la contestation.

Raymond Roger, qu'on disoit descendre des anciens Comtes de Carcassonne, possedoit le beau païs qui porte le nom de Foix. Il avoit l'ame fiere & hautaine, l'esprit ferme & décisif, du cœur, de la force, du bonheur, un feu prodigieux. Il reprochoit sans cesse au Toulousain la timidité & les delais de ses resolutions chancelantes. Si les Princes

ses

es amis & ses protecteurs eussent été e son humeur, le Languedoc, l'Angleterre, l'Espagne & l'Allemagne ussent éclaté il y avoit déja longtems contre le Pape & ses Legats. Il ut bouleversé l'Europe, s'il fût né naître d'un grand Païs. On aura de a peine à comprendre que l'emportement & l'irreligion pût aller aussi oin que celle du Comte de Foix. Je asse sous silence ce qui ne sert de rien u sujet que je traite, & je m'arrête à n seul fait que je ne puis omettre.

Les Chanoines de Saint Antonin toient Seigneurs Temporels de Paniers, & le Comte de Foix y étoit ur Vicomte. Ces saints Religieux oyoient avec une douleur extrême ue l'herefie des Albigeois s'établissoit de plus en plus dans leur Ville; comme ils n'osoient d'abord attaquer directement la Comtesse de oix, ni les sœurs du Comte, qui rofessoient assez publiquement l'erreur, ils firent agir leur Justice contre une Dame qui étoit en considera-on auprés de la Comtesse, & il y it Sentence pour l'obliger à sortir de Ville.

Un Gentilhomme, fils de cette *P. de V.*

Dame, jugea que la famille devoit tirer vengeance de l'affront qu'on venoit de lui faire : il entra dans l'Eglise des Chanoines, il en assassina un qui disoit la Messe, il hacha en pieces son corps sur l'Autel, & il creva les yeux à un autre qui accouroit pour le secourir. C'étoit au Comte de Foix à venger les Chanoines ; il en avoit fait serment en recevant de l'Abbé l'investiture de la Vicomté de Pamiers, suivant la coûtume de ces tems-là, où les Seigneurs laïques tenoient des Terres des Ecclesiastiques, à condition de maintenir les droits de leurs Eglises. Ce fut néanmoins le Comte qui acheva d'accabler les Chanoines ; car, suivi de Soldats Albigeois, de Comediens & de Courtisannes, il vint se presenter pour prendre possession de l'Abbaye. L'Abbé n'ayant point de force à oposer au Comte, eut recours aux Armes que lui laissoit la Religion. Il porta les clefs de sa Maison dans l'Eglise, sur le corps de Saint Antonin, pour qui jusques-là le Languedoc avoit toûjours eu une veneration profonde : mais le Comte railloit il y avoit déja long-tems de la crédulité pretenduë des Catholiques,

& il ne pensoit pas que les Saints pûssent jamais le priver de la Vicomté de Pamiers ; il alla sans hésiter prendre les clefs, & les Chanoines étans accourus pour se défendre, s'il étoit possible, il les enferma dans l'Eglise, & les y fit impitoyablement passer sans manger les trois jours entiers que dura le pillage de leur Abbaye. Il les força mesme à se dépoüiller de leurs habits, voulant avoir le plaisir brutal de les chasser d'une maniere qui leur fût aussi honteuse qu'elle étoit dure ; aprés quoi il défendit encore, sous de griéves peines, de leur donner retraite : & parce que l'Abbaye contenoit beaucoup plus d'apartemens qu'il ne lui en falloit pour se loger, il en fit abattre une partie, & des materiaux qu'il en tira, il fit réparer les murailles de la Ville.

Malgré une telle violence, dont il étoit convaincu dans tous ses chefs, il pretendoit que l'Abbé de Saint Antonin avoit eu tort de lui substituer le Comte de Montfort dans la Vicomté de Pamiers, & il demandoit hardiment qu'on lui rendît cette Ville, & celles de la Comté de Foix, qu'on avoit osé lui prendre. Le Roy qui

vid que le Comte s'avançoit trop, le tira malgré lui du mauvais pas où il s'engageoit. En effet, sous pretexte de le punir, & de vouloir absolument qu'il se reconciliât, il fit entrer des Troupes Arragonoises dans le Château de Foix, & dans plusieurs autres Villes, pour les livrer, disoit-il, à Montfort, si le Comte de Foix persistoit à refuser la Paix. Mais ce qu'il pretendoit au fonds, c'étoit, comme on le verra dans la suite, d'ôter aux Croisez le juste sujet qu'ils avoient de s'en rendre maîtres, & pour lors la chose en demeura là. Le Monarque ne servit pas moins utilement le Comte de Toulouse, mais il lui en coûta plus; & d'autres raisons que l'attachement qu'il avoit pour Raymond, y eurent part, ainsi que je le vais dire.

Le Roy avoit l'ame grande, quoiqu'il eût l'esprit encore plus artificieux. Il voyoit le merite, le bon droit, la vertu, la gloire qui se trouvoient dans le parti de la Croisade: le Legat Arnauld avoit un génie si propre à faire goûter ses raisons: Raymond Evesque d'Usez avoit une pieté si persuasive, par son desinteressement: Theodose s'insinuoit si

adroitement : les emportemens du Comte de Foix & ceux du Comte de Toulouse relevoient tellement la vertu & les Victoires du Comte de Montfort, qu'il étoit impossible au Roy de ne pas aimer les Croisez: Il voulut contenter leur parti, & l'experience l'ayant convaincu qu'il ne pouroit jamais chasser Montfort de Carcassonne, il se fit un merite de la lui ceder, & de le recevoir à en faire hommage, comme les Legats le souhaitoient passionnément. La presence de Montfort porta le Roy encore plus loin qu'il n'avoit resolu d'aller. Carcassonne lui parut trop peu de chose pour un si grand Homme, il lui confia l'éducation du Prince Jacques heritier presomptif de sa Couronne; & pour mettre le comble à ses graces, il demanda la fille de Montfort en mariage pour ce Prince.

Les Legats aprés cela ne pûrent 1211.
être inexorables aux prieres que le Roy faisoit pour le Comte de Toulouse, & c'étoit là le point où le Roy vouloit les amener : on acorda au Comte un Traité, par lequel on promettoit de l'absoudre sans reserve, de lui restituer les Places de Provence

qui étoient en question, & de lu
der la troisiéme partie des Terre
son pere avoit enlevées au Vic
de Beziers, pourvu séulement
exilât par un Edit les Albigeo
ses Etats.

Une Paix si avantageuse chan
cœur de Raymond. Les Croi
crûrent Catholique, & tout son
heur fût d'être trop superstitieux
être sage. Les rêveries des Albi
qui n'avoient fait qu'éteindre d'
dans son ame les sentimens de la
table Religion, lui avoient e
gâté l'esprit, jusqu'à l'accoûtu
se conduire par les bizarres ob
tions du vol des oiseaux, & p
semblables réflexions oposées a
sens; & contre lesquelles toute
litique du Roy d'Arragon ne p
rer. Raymond sortant de ch
pour aller chez les Legats, crut
un pronostic fâcheux: il vid
seau qui voloit à sa gauche; ç'
assez, dit Pierre de Vaucerna
partit sur le champ pour Toul
& il se jetta dans des malheurs
bles, pour en éviter un imagina

Pendant que ces choses se pas
dans le Languedoc. Foulques

que de Toulouse avoit fait des prodiges en France, au Païs-Bas, & en Allemagne, où ses Prédications vives & touchantes, soûtenuës par une vie semblable à celle des Saints, & par une conversion pleine de charmes; lui avoient gagné generalement les esprits & les cœurs. Pierre de Nemours Evesque de Paris, Enguerrand de Coucy Chantre de la mesme Eglise, Jourdain du Hominet Evesque de Lizieux, Robert d'Ancenois Evesque de Langres, Pierre & Robert de Courtenay, Inel de Mantes, Robert de Cornoaille, le Seigneur de Croy, les Comtes de Juliers & de Mons, Leopold d'Autriche, & un tres-grand nombre d'autres Seigneurs, suivis d'une Armée considerable de Pelerins, arrivoient dans le Languedoc, ou étoient sur le point d'y arriver.

On vainquit avant que d'avoir combattu. Deux bandits qui avoient fait des maux incroyables aux Catholiques; l'un se nommoit Pierre Miron, & l'autre Pierre de S. Michel, quitterent tout à coup la Cabarade où ils s'étoient retirez, & vinrent offrir leurs services à Montfort. Roger Sei-

P. de V. Chron. d'Auxerre. Alberic.

gneur de la Cabarade ne leur avoit donné nul sujet de mécontentement ; mais sa Place couroit risque d'être emportée par les François, & dès là son amitié devenoit onereuse aux deux Albigeois, qui étoient les hommes du monde les plus interessez. Une grande partie de la Garnison suivit l'exemple des deux deserteurs, & Roger, sans avoir été assiegé, fut obligé de rendre la plus forte Place de la Comté de Carcassonne. La réduction de Lavaur coûta autant, que celle de la Cabarade avoit coûté peu. Lavaur est située sur la Riviere d'Agoust, dont les eaux rendent le territoire des environs extrêmement agréable. Il semble que la Riviere prend plaisir à arroser ce beau païs où elle fait plusieurs détours. Lavaur apartenoit à une Dame Albigeoise, nommée Giraude. La curiosité naturelle de son sexe l'avoit portée à se faire instruire des nouveautez ; & elle étoit d'un caractere tout-à-fait propre à s'y attacher, ayant assez de penetration pour voir de la difficulté dans ce qu'on lui proposoit contre la Religion, & n'ayant pas assez de solidité pour sentir toute la

force des réponses qu'on y faisoit. Le plaisir de se voir à la tête d'une Secte charmoit la Dame : c'étoit l'Amazone, c'étoit la Beauté, c'étoit l'Idole des Albigeois ; elle étoit née voluptueuse, & rien ne lui plaisoit davantage dans l'heresie que l'aprobation qu'on y donnoit à ses libertez. Elle avoit été des premieres à abolir chez elle l'exercice public de la Religion Catholique ; & elle croyoit sa Ville imprenable. Aymery de Realmont frere de Giraude, & tres-habile homme dans le métier de la Guerre, y commandoit à la tête d'une Noblesse nombreuse, qui cherchoit l'occasion de se distinguer aux yeux de la Dame, qui étoit veuve, & encore assez jeune. Pour donner en un mot une juste idée du crédit où elle étoit ; il suffit de dire que les Comtes de Toulouse & de Foix ne garderent plus aucune mesure, dès que les Croisez eurent formé le Siege de Lavaur. Le Comte de Toulouse étoit artificieux, il usa d'adresse. Le Comte de Foix étoit violent, il fit un coup terrible. Commençons par dire ce qui se passoit à Toulouse.

Le Comte & l'Evesque de Tou-

louse se disputoient depuis quelque tems le cœur des Toulousains ; on avoit plus d'inclination pour le Comte, mais la raison persuadoit que dans les circonstances on en devoit marquer davantage pour l'Evesque : la raison enfin l'emporta, cinq mille hommes des plus aguerris de Tou-
G. de P. louse prirent les Armes, & s'assemblerent dans une des Places de la Ville pour aller tous ensemble à Lavaur au secours des Catholiques. Le Comte Raymond ne put être insensible au danger que couroit la Dame de Lavaur ; il vole aussi-tôt du côté de la Ville, où le bruit des Tambours marquoit assez que les Toulousains formoient leurs Bataillons ; il commande, il se plaint, il prie. Les Toulousains répondent, qu'acomplir le vœu qu'ils avoient fait avec son agrément, de travailler au rétablissement de la Religion, ce n'étoit manquer ni à l'obéïssance, ni au respect, ni au dévoüement qui lui étoit dû ; qu'au premier besoin que le Comte auroit de leurs Armes, il les verroit revenir défendre ses Droits & sa Personne avec plus d'ardeur encore qu'ils n'en avoient pour aller combattre contre

lbigeois : qu'il étoit autant de
ıeur du Comte de ne se point
r à leur entreprise, qu'il étoit de
ıonne foy d'executer leurs pro-
; : enfin qu'il ne devoit point
cher ses Sujets d'être fidelles à
, s'il vouloit qu'ils lui fussent
:s à lui-mesme : on ne parloit
qu'en marchant en bon ordre,
ıymond étoit au desespoir. Il
t à la porte de S. Estienne, vers
lle on avançoit ; & mettant la
sur les verouils, il demanda qui
'oulousains oseroit lui rompre
'as pour aller au secours de
fort. Il croyoit tout arrêter,
qu'il voyoit autour de lui quel-
Croisez qui le suplioient instam-
de ne point mettre obstacle à la
e de leurs intentions ; & pen-
:e tems-là le gros des Bataillons
tourné par une autre ruë vers la
ıne, passa la Riviere à gué sans
s'en aperçût.

s Princes ne se persuadent pas
ent que leurs Sujets cessent de
imer, & cette persuasion qui
ue de la confiance du côté du
:e, fait tres-souvent renaître l'a-
& la déférence du côté des Su-

jets. Le Comte monte à cheval, il suit les Toulousains, il ne s'opose plus si fortement à leur resolution, il ne l'aprouve pas non plus ; il se presente dans tous les rangs avec ce visage auguste & ces manieres aimables que ses Sujets respectoient depuis long-tems ; il promet des recompenses aux plus échauffez, il menace les plus timides, il combat les raisons de ceux qui étoient les plus sages ; il réussit de telle sorte, qu'en peu de jours il éteignit entierement dans le cœur des Toulousains tout le penchant qu'ils avoient eu pour la Croisade. Ils revinrent sur leurs pas avec la haine qu'il avoit voulu inspirer contre la Ligue, & ils n'attendoient qu'une occasion pour chasser de Toulouse leur Evesque, dont la presence importune les gênoit.

La Dame de Lavaur ne trouva pas un ami moins fidelle dans le Comte de Foix. On sçavoit à Toulouse que six mille Allemans qui venoient grossir l'Armée Catholique, marchoient sans précaution, dans la pensée que les Albigeois n'osoient tenir la Campagne. Sur ces entrefaites le Comte de Foix, Bernard son fils, Giraud de

Chass. Chron. d'Alberic. P. de V.

Pepios & quelques autres Chefs des heretiques, se mirent en embuscade auprés de Puylaurens pour les attendre; & les voyant effectivement en desordre, ils vinrent sur eux avec toute la fureur qu'avoient allumé depuis deux ans dans leurs cœurs mille chagrins qu'ils prétendoient avoir reçu des Croisez. Les Allemans ne firent nulle resistance, & on ne leur fit nul quartier; le carnage ne cessa que lors qu'il n'y eut plus de sang à répandre. On dit qu'un Prêtre Allemand courant à une Eglise voisine, pour se dérober à la fureur du Soldat, Bernard fils du Comte de Foix, l'y suivit, il l'eut bien-tôt atteint: *Qui es-tu?* lui dit-il d'un ton terrible, *Un Prêtre*, lui répondit l'Etranger: *Montre donc ta Couronne*, reprit Bernard, *car c'est là ce que je considere*; le Prêtre Allemand découvrit sa tête, dans l'esperance que son caractere calmeroit l'emportement du jeune homme: mais dans le tems qu'il se baisse pour prouver la verité de ce qu'il venoit de dire, l'impitoyable Bernard enfonça sa hache au milieu de la Couronne. Il n'échapa qu'un seul Allemand, qui s'étoit détaché au com-

mencement de la déroute pour en porter la nouvelle au Camp de Lavaur, d'où l'on fit partir quelques Troupes à la hâte, mais qui ne pûrent arriver auprés de Puylaurens qu'aprés que le Comte de Foix se fut retiré.

On conçoit aisément quelle fut la douleur des Croisez, qui virent une grande Campagne couverte de leurs freres. Une circonstance néanmoins diminuoit leur douleur : ils trouverent que les cadavres avoient tous les bras en Croix sur la poitrine, & marquoient la sainteté des sentimens dans lesquels les Allemans étoient morts. Jacques de Vitry fameux Docteur de Paris, raconte dans la Vie de Marie d'Oignez, qu'elle vid les Anges porter les ames de ces Croisez au Ciel, sans les faire passer par le Purgatoire. Quelques-uns mesme prirent pour un miracle une espece de flâme qu'on remarqua quelque tems aprés pendant la nuit sur le Champ de Bataille : il se peut faire néanmoins que ce feu étoit une pure inflammation des exhalaisons oleagineuses qui sortoient des corps morts, ainsi qu'il arrive souvent dans les lieux où l'on a donné

combat, & où la chaleur du jour allume une multitude infinie de ces sortes de parties dont la lumiere devient sensible la nuit, parce que celle du Soleil ne l'efface plus.

L'emportement des Albigeois de Lavaur ne cedoit point à celui du Comte de Foix. Aymery de Realmont leur Chef avoit battu les Croisez dans une sortie qui avoit précedé la défaite des Allemans ; & pour ôter aux siens le desir d'une capitulation précipitée, il leur avoit fait perdre l'esperance d'en avoir aucune, mesme dans une extrême necessité. Car il avoit fait poignarder un Croisé des plus distinguez, qu'on avoit fait prisonnier de Guerre. La retraite des Toulousains & la Victoire du Comte de Foix animoit les plus foibles des Assiegez ; ils passoient à cheval sur la cime de leurs murailles (nouvelle maniere d'en faire connoître l'épaisseur) ils demandoient en riant à parler aux Allemans ; ils pointoient leurs machines contre les Croix qui terminoient les ouvrages des Catholiques ; & lors qu'ils en brisoient quelqu'une, leur joye étoit aussi grande que s'ils eussent remporté une Victoire. Real-

mont avoit trouvé le moyen de rendre inutile la plus redoutable machine de Montfort.

C'est celle dont j'ai parlé souvent, & qui étoit un chariot qu'on remplissoit de mineurs, & qu'on faisoit rouler vers la muraille, aprés avoir comblé le fossé. Or les Albigeois avoient ouvert par dessous leurs murs un chemin par lequel ils tiroient continuellement avec des crocs les fascines qu'on jettoit, & leurs fossez devenoient ainsi des gouffres capables d'engloutir les travaux de plusieurs Armées. Realmont entreprit de brûler les machines de Montfort; l'élite de sa Garnison sortit pendant les plus épaisses tenebres de la nuit, & elle mit effectivement le feu par tout. Heureusement pour la Ligue, c'étoit des Allemans qui étoient en faction, & qui vouloient rétablir l'honneur de leur Nation, flétrie par le malheur qui avoit précipité leurs compatriotes dans les piéges du Comte de Foix. Ils arrachent les javelots & les traits embrasez qu'on avoit apliquez aux machines, ils se jettent dans le fossé, pour y joindre de prés l'Ennemi, & ils le poussent jusques dans le chemin

par où il étoit sorti. Realmont aprit par là que les digues qu'il oposoit à la valeur des Croisez ne faisoient rien autre chose, en arrêtant le torrent qui menaçoit la Ville, que le grossir de plus en plus, & augmenter ses forces, en l'obligeant de tomber de plus haut & avec plus de bruit. Environ le mesme tems Bernard Comte de Cominges, un des plus considerables de ceux qui favorisoient secrettement les Novateurs, vint offrir ses services à la Ligue ; & le fait dont Pierre de Vaucernay parle en cet endroit est trop singulier, & marque trop bien le génie des Albigeois pour l'omettre. Dans les principes des heretiques, c'étoit l'indice d'un Traité pernicieux que d'éternuër une fois en le faisant : il ne falloit pas demander quel raport il y avoit entre l'éternuëment & une convention heureuse ou malheureuse. En fait de superstition, plus la chose est déraisonnable, plus on y croit aisément du mystere. Or comme le Comte de Cominges se mettoit à genoux devant Montfort pour lui faire hommage, le General éternua ; un homme de bon sens n'y eut pas seulement fait attention, le Comte de Co-

minges en fut épouventé, il se releva brusquement, & il s'en alla consulter ses amis sur ce qu'il devoit faire. On ne put jamais le détromper; car comment desabuser un esprit foible, qui pose pour principe qu'il ne faut pas écouter la raison? La crainte néanmoins de paroître Albigeois, & d'être arrêté sur le champ, le força à donner des marques de son respect à Montfort. Il lui fit un serment, mais il le viola aussi-tôt qu'il fut en lieu de sûreté.

1211. Realmont qui commandoit dans Lavaur avoit tiré, comme on l'a dit, de grands avantages d'un chemin qu'il avoit ouvert sous les murailles, & par où il faisoit enlever les fascines que les Croisez jettoient dans les fossez: les Ingénieurs de la Ligue employerent enfin un moyen qui rendit son artifice inutile. Au lieu des fascines que les François avoient jetté pendant plusieurs jours, & qui étoient enlevées sans peine, on lança vers l'ouverture du chemin des arbres entiers, dont les branches s'étendoient de telle sorte, qu'il étoit impossible de les tirer comme des fascines. Cela seul cependant n'eut pas été capable

le dompter les Albigeois, qui eussent u sortir la hache à la main pour couer les arbres ; aussi n'en demeura-'on pas là précisément. En mesme emps qu'on poussa les arbres, on les ouvrit de bois sec, d'étoupe, & de out ce qui est en usage pour précipier l'action du feu : ce stratagême étoit d'autant plus artificieux, que les Albigeois n'en pénétrant point la raison, croyoient que le Soldat François perdoit l'esprit, de brûler luimesme ce qu'il jettoit dans le fossé ; les Ennemis redoublerent leurs cris de joye, & leurs insultes, lors qu'ils virent que les Croisez lançoient des bottes d'herbes vertes & moüillées sur le feu qu'ils venoient d'allumer. On rit quelquefois de ce qui va causer sa perte ; la fumée ne pouvant plus s'élever en l'air, arrêtée qu'elle étoit par les herbes moüillées qui couvroient le bûcher, entra comme un tourbillon dans le chemin par où les Ennemis venoient dans le fossé, & le leur rendit impraticable, pendant que Montfort animant ses gens de l'œil, de la voix, de la main, fit passer jusqu'à la muraille de Lavaur une machine remplie de mineurs, qui

firent si bien leur devoir, que les pierres, le feu, les armes, la bravoure & la resolution des Assiegez n'eurent rien d'assez puissant pour arrêter leur travail. Les Croisez sapperent si vivement la muraille, qu'elle tomba le lendemain, avant que les Ennemis eussent eu le tems de se retrancher pour disputer le terrain. Lavaur fut forcée à se rendre à discretion. Les Catholiques entrerent l'épée à la main dans la Ville, & ils n'y trouverent que les parens & les amis des Albigeois, qui avoient servi le Comte de Foix dans le massacre des Allemans; ainsi, à quelques femmes prés, dont un Seigneur François obtint la grace, le reste fut regardé comme des monstres, dont il falloit purger la terre. On alluma des bûchers dans tous les quartiers de la Ville, on y brûla jusqu'à quatre cent heretiques, on fit pendre Aymery de Realmont; les autres Officiers de la Place, au nombre d'environ quatre-vingt, furent passez au fil de l'épée. Un nouveau crime, dont on trouva la Dame de Lavaur coupable, fit inventer pour elle de nouveaux suplices. Veuve qu'elle étoit depuis long-tems, elle

Le 3. de May.

Chron. d'Aux.

éclara qu'elle portoit un enfant dont
lle suplioit qu'on attendît la naissan-
e; & l'on sçût d'ailleurs que c'étoit
 fruit malheureux de l'inceste où el-
 vivoit, les uns disent avec son frere
ealmont, les autres avec son propre
ls. La colere des Croisez fit paroî-
e le crime encore plus affreux : Ils
isirent la Dame, ils la précipiterent
ans un puits, & le comblerent de
ierres, pour effacer, s'il étoit possi-
le, la memoire d'un si honteux de-
ordre; dont l'excez aprend combien
n doit avoir d'horreur pour les here-
ques, qui sous prétexte de réforme
ondamnent le Mariage, & ouvrent
 porte aux plus infames libertina-
es.

Il faut ajoûter, qu'au milieu des su-
lices, dont on punissoit si rigoureu-
ment les Albigeois, il arrivoit quel-
uefois des choses surprenantes, qui
toient aux Catholiques des motifs
our continuer avec la mesme seve-
ité. Luc de Tuy, dont les Ecrits
ont si pleins d'esprit & de politesse,
n raporte un Exemple memorable
lans les Livres qu'il a écrits contre les
Albigeois : Un Vieillard fort riche,
 qui l'âge avoit affoibli la raison, &

qui avoit eu trop de commerce avec les heretiques, voulut mourir partisan de la nouvelle Secte. Cependant pour ne pas perdre ses biens, qui eussent été confisquez si l'on eût connu les dispositions de son cœur, il en fit une cession entiere à son fils avant que de s'avoüer publiquement Albigeois, son apostasie ne pouvoit demeurer impunie sous la domination de Montfort. On le condamna à perdre dans le feu ce qui lui restoit de vie. Son fils, qui étoit zélé Catholique, vint offrir tous ses biens pour arrêter l'execution de la Sentence; & voyant que les Juges étoient insensibles à ses offres, il suplia instamment qu'on le substituât à la place de son pere, & qu'on le fit brûler lui-mesme. Jamais la fable n'a donné de si beaux sentimens à ses Heros imaginaires, que les avoit ce jeune homme; son amour le rendit aussi éloquent, qu'il l'avoit rendu genereux. Il exposa qu'un fils devoit être reçu à sacrifier sa vie pour la conserver à celui dont il la tenoit: que les Catholiques seroient bien mieux vengez si l'on punissoit l'heresie dans la personne d'un jeune homme, que si on la punissoit dans celle

rieillard qui n'avoit tout au plus
ıelques jours à vivre : qu'il ne
ıdoit pas conserver son pere
ıi donner lieu de persister dans
ır, mais lui faire infailliblement
aimer la Religion Catholique,
. montrant les sentimens qu'elle
oit à ceux qui la suivoient : que
ıix qui permettent aux enfans de
ir de leurs propres corps leurs
au milieu des combats, pou-
: également permettre aux mes-
nfans de s'exposer aux suplices
les en preserver : que les Juges
'oient pas desaprouver dans sa
ite ce qu'ils aprouveroient dans
propres fils dans une occasion
ıble : qu'on devoit lui laisser
er combien les enfans devoient
ur à leurs peres ; & qu'il n'é-
ıs juste de blâmer dans lui, par
: à son pere, ce que tous les sie-
voient admiré dans un ami par
: à son ami.

jeune homme accompagna son
ırs de tant de larmes, & sçût si
ıucher les Juges, qu'ils ne pû-
'empescher de partager sa dou-
Ils en furent troublez comme
.e sorte que, soit en lui acordant

portées par le vent, ou de q
maniere miraculeuse, étant e
par une fenêtre dans la chambre
malheureux pere d'un fils si ai
languissoit encore accablé so
poids des années, avoient mis
à son lit, & l'avoient à demi b
sans qu'il eût la force ni de se r
du danger où il étoit, ni mes
crier. La joye fut universelle,
pté dans le cœur de celui qui p
son pere, & qui n'avoit pu le
en se sacrifiant lui-mesme. L
Tuy en conservant la memoire
fait si singulier, devoit aussi
conserver le nom d'un homme
nereux.

Ces prodiges, que la renom
augmentoit beaucoup, facilitoi
plus en plus les Conquêtes des

louse avec les Saintes Hosties, & il fut obéï : Montfort vengea de nouveau les Allemans par la prise de Puylaurens, & par l'incendie de Mongaufy, auprés duquel leurs compatriotes avoient été égorgez. Castelnaudary, Rabastens, Montaigu, Galliac, Saint Marcel, la Guespie, Saint Antonin ouvrirent leurs portes. Montferrand, bâti auprés des ruines d'Eluse, où Sulpice-Severe faisoit sa demeure, ainsi qu'il est raporté dans la premiere Lettre de S. Paulin à Sulpice, osa resister. C'étoit une méchante Place, dont Baudoüin qui la commandoit, & qui étoit frere du Comte de Toulouse, faisoit toute la force. Ce Prince avoit des qualitez admirables, qui lui attiroient également l'envie du Comte son frere, & l'estime universelle des autres. D'abord le Comte de Toulouse, par une bizarrerie qui a peu d'exemples, refusa de le reconnoître pour son frere. Ensuite il eut honte de mal traiter un parent qui avoit un merite si distingué. Il lui donna le commandement de ses Troupes. Baudoüin eut le malheur d'aquerir trop de gloire en battant les Provençaux. Il retomba

dans la disgrace du Comte, & on ne voulut jamais lui donner ni appanage ni pension. La Guerre où l'on entroit avec les Croisez obligea une seconde fois de recourir à son merite. On le pria de se jetter dans Montferrand, pour couvrir Toulouse. Baudoüin réussit au delà de ce qu'on avoit esperé. Le Vicomte de Montelard, Raymond de Pierre-gorde, Ponce, le Roux, & quelques autres Chevaliers animez par l'exemple de Baudoüin, y soûtinrent un assaut general, & ils furent mesme assez heureux pour ruiner & brûler les machines des Croisez. Cette bravoure du jeune Prince inspira plus d'estime pour lui aux François, que de passion pour se venger : on sçavoit qu'il étoit fort mal content de son frere, & l'on eut beaucoup mieux aimé l'attacher aux interests de l'Eglise, que de l'accabler dans Montferrand. Montfort ménagea une entrevuë avec lui. *Seigneur*, lui dit-il, *l'éclat de vôtre derniere action va achever de vous perdre dans l'esprit de vôtre frere ; il avoit cru vous mettre dans l'occasion inévitable d'un malheureux succez, en vous jettant dans Monferrand ; & ce*

qu'il avoit regardé comme vôtre tombeau, est devenu pour vous le théâtre de vôtre gloire : Pourquoi, Seigneur, exposer tant de fois inutilement vôtre vie pour un frere que vôtre valeur irrite ? Vous detestez l'heresie qu'il protege ; vous voudriez au prix de vôtre sang pouvoir rétablir la Religion de vos Ancêtres, les Catholiques en sont persuadez ; ils ne veulent pas vous livrer un second assaut, dans la crainte qu'une vie aussi précieuse que la vôtre ne coure risque. Quelles autres preuves voulez-vous de leur considération ? 1211 *Les terres que vous souhaitez, & que vôtre frere vous a refusées injustement, sont en mon pouvoir : Puis-je esperer que vous voudrez les recevoir de ma main, & partager avec moi le commandement de nos Troupes ?*

Le plaisir, l'interest & le devoir sont des choses ausquelles on ne resiste point quand elles se presentent toutes ensemble. Baudoüin écouta favorablement les propositions de Montfort. Il sortit de Montferrand par la voye d'une capitulation honorable ; & ne pouvant obtenir aucune justice du Comte son frere sur les nouvelles demandes qu'il lui fit,

il revint peu de jours aprés retrouver le General de la Ligue, & il demeura constamment le reste de ses jours dans le parti de l'Eglise; ce qui fut, comme on le dira, la cause de sa mort, pour laquelle il merite d'être regardé comme un veritable Martir.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE CINQUIE'ME.

UNE fortune aussi heureuse que l'étoit celle des Croisez, leur ouvroit le chemin de Toulouse, & leur persuadoit que toute autre entreprise que le Siege de cette Ville étoit au dessous de leur valeur. Dans les autres travaux, plus on fait d'efforts, & plus on sent ses forces diminuer : mais dans les travaux militaires, plus on a vaincu,

d'ennemis, plus on est porté à entreprendre de nouvelles Conquêtes.

Toulouse, aujourd'hui capitale du Languedoc, étoit dés le commencement du treiziéme Siecle une des plus belles & des plus fortes Villes du Royaume. Son origine ressemble à celle de ces plus grands fleuves, dont la source est inconnuë. Cependant quelques Historiens ont donné leurs conjectures sur les commencemens; car trouvant dans Diodore & dans Ammien qu'Hercule étoit venu dans les Gaules, & qu'il y avoit eu plusieurs enfans, ils ont assuré qu'un d'entr'eux conduisit l'élite & la fleur des Tectosages sur les bords de la Garonne, & les arrêta dans l'endroit delicieux où l'on voit Toulouse : il ne restoit plus qu'à trouver le nom de ce Heros, & la chose a paru facile à quelques Auteurs modernes, ils ont conclu que la Ville s'apelant Toulouse, son fondateur avoit eu nom *Tolus*.

Diodor. l. 6. Ammien, l. 16.

Il n'est pas necessaire que je décide sur ces conjectures. Ce qu'il y a de plus certain dans les Antiquitez de Toulouse, c'est qu'on y voyoit autrefois un Temple qui passoit pour

Strabon. l. 4.

me des Merveilles du Monde ; & c'est dans ce Temple que Cepion General de l'Armée Romaine, environ cent ans avant la Naissance de JESUS-CHRIST, trouva une prodigieuse quantité d'or. Il avoit cru que des Richesses si considerables alloient le rendre heureux, & elles ne firent que lui susciter un grand nombre d'ennemis & d'envieux qui le perdirent.

Depuis la Conquête de Cepion, Toulouse demeura sous la domination des Romains, jusqu'à ce qu'Ataulphe Roy des Gots, parent & successeur d'Alaric, prit possession du Languedoc, suivant le Traité qu'il avoit conclu avec Honorius. Le grand Clovis, quatre-vingt ans aprés, chassa les Gots de cette puissante Ville, les François la perdirent ensuite : mais Charles Martel la reconquit.

Dans le neuf & dixiéme Siecle elle eut le sort des autres Villes ; où les Comtes, c'est à dire les Gouverneurs, établirent insensiblement leur autorité sous les derniers Rois de la seconde Race. Soit que ces Rois n'eussent pas assez de tête pour maintenir eux-mesmes leurs droits ; soit que trop fatiguez du poids de leur Cou-

ronne, ils se contentassent de l'hommage des Comtes, qui se chargeoient du soin de fournir en tems de Guerre les Troupes necessaires pour conserver l'Etat.

Raymond VI. étoit Comte de Toulouse lors que les Croisez vinrent cette année 1211. en former le Siege : & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce Seigneur qui n'avoit pas cru pouvoir resister à la Ligue pendant que les Etats de la Maison de Beziers tenoient pour les Albigeois, entreprit de le faire, lors que ces mesmes Etats eurent été conquis par les Croisez. Il devoit ne se déclarer jamais, ou il falloit se déclarer plûtôt : on est obligé néanmoins de lui rendre cette justice, que dans la resolution qu'il prit de soûtenir le Siege, lui & les Comtes de Cominges & de Foix se comporterent en gens de cœur & en fidelles amis.

L'Armée Catholique qui venoit les assieger, étoit composée des Troupes que le Comte de Montfort avoit à sa solde, & de celles que commandoient le Comte de Bar & quelques Princes Allemans, qui attendoient au premier jour les Comtes de Champagne & de

Châlons ; le tout ne devoit pas monter à plus de vingt mille hommes, aussi n'étoit-ce pas sur le nombre que les Croisez avoient compté.

Thibault Comte de Bar leur paroissoit valoir une Armée entiere, & ils étoient persuadez que ce Prince alloit renouveller les plus memorables actions des plus vaillans Capitaines. C'étoit lui qui avoit contribué 1211. plus que personne au succez du Siege de Termes, dont plusieurs autres *Petr. Vall.* Princes avoient jugé la prise impossible.

Ce fut auprés de Montaudran, sur les bords de la petite Riviere d'Hers, & à demie lieuë de Toulouse, que Raymond & Simon Comte de Montfort se virent la premiere fois aux prises l'un avec l'autre. Pierre de Vaucernay donne l'avantage de cette action au Comte de Montfort, parce qu'il força le passage ; & l'Historien des Albigeois le donne à Raymond, parce qu'aprés avoir repoussé plusieurs fois les Catholiques, il fit sa retraite au petit pas avec le fils de Montfort qu'il emmenoit prisonnier. Ces deux Historiens ne sont gueres plus d'acord sur les premieres circon-

stances du Siege. L'Historien Catholique dit que les Assiegez furent repoussez en desordre toutes les fois qu'ils oserent paroître, & que dans une seule occasion ils perdirent un parent du Comte de Cominges, & Guillaume de Rochefort frere de l'Evesque de Carcassonne. L'Albigeois parle d'une sortie qui se fit dès le commencement du Siege, & où les Heretiques enfoncerent les Croisez à la vûë de Montfort, qui vint se jetter au milieu de la mêlée, & qui y eut un cheval tué sous lui, sans pouvoir rallier ses gens, & les remener au combat.

Je n'entreprends pas d'aprofondir qui des deux Auteurs a suivi exactement la verité. Je passe aux faits dont ils conviennent, & qui meritent plus l'attention du Lecteur. Le Comte de Toulouse, naturellement apliqué & attentif à tout, avoit observé dès les premiers jours du Siege que ses ennemis apesantis par les chaleurs du Languedoc, qui sont beaucoup plus grandes que celles qu'on ressent le long du Rhin & de la Seine, demeuroient une partie du jour, ou plongez dans le sommeil, ou du moins inca-

pables d'agir. Il jugea d'abord que ces momens étoient pour lui le tems de sa bonne fortune. Outre cela il fut averti qu'Eustache de Quen & le Châtelain de Malphe, qui avoient été commandez par Montfort pour amener incessamment un convoy, prétendoient couler le long des murailles de Toulouse, & passer dans le Camp de Montfort, qui étoit de l'autre côté de la Ville, faussement persuadez que les Toulousains se laissoient aller au sommeil comme faisoient les Croisez.

P. de Vaulx Chaff.

Une occasion si favorable aux Albigeois devint encore plus belle dans les mains du Comte de Toulouse. Il détacha quelques Bataillons pour aller couper le Châtelain de Malphe, & lui cependant vint donner dans les lignes de Montfort avec une impétuosité qui paroissoit soûtenuë de toutes les forces de Toulouse. La feinte avec laquelle il battit incontinent en retraite devant les Assiegeans, couvrit davantage le stratagême dont il usoit pour surprendre le convoy du Châtelain. Tellement que l'Armée des Croisez goûtoit le plaisir d'une prétenduë Victoire, pendant que le Châtelain & Eustache qui songeoient

beaucoup plus à se défendre de l'ardeur du Soleil, qu'à tomber sur un gros d'Albigeois, furent aisément dissipez. Eustache tomba mort d'un coup de sabre ; & le Châtelain prenant la fuite, laissa son convoy au pouvoir des heretiques. Ce qui causa une disette si generale parmi les Croisez, que la paye du Soldat n'étoit plus que la dixiéme partie de ce qu'il eût fallu pour fournir à sa dépense.

Les François ne pouvoient qu'à peine se persuader que les Albigeois, accoûtumez à fuir devant eux, les eussent battus à leur tour. Pour réparer en quelque maniere leur honneur, ils couperent les arbres & les vignes qu'ils avoient épargné jusqu'alors, & ils en formerent un amas prodigieux de fascines capable de combler le fossé de Toulouse, eût-il été cent fois plus large. Ils revenoient en triomphe avec ces vaines dépoüilles de vignes & de vergers, quand ils entendirent que les Albigeois étoient vengez par avance. En effet, pendant que les François & les Allemans, répandus aux environs de la Ville, faisoient la guerre aux arbres, ayant laissé Thibault Comte de

ſar avec ſes Troupes pour défendre
: Camp, le Senéchal d'Agenois
:oit venu attaquer ce Comte. Roger
: Foix avoit ſuivi le Senéchal avec
s Regimens de Navarre & de
earn, & tous deux enſemble ils
roient chargé ſi bruſquement les
arrois, que ceux-ci au lieu de don-
:r des marques de leur valeur ordi-
ıire, ne s'étoient défendus que par
:s cris confus qu'ils avoient pouſſé
ur demander du ſecours, & qui
avoient pas empeſché que les Albi-
ois ne les taillaſſent en pieces.

Aprés cela il fût impoſſible aux 1211.
roiſez de diſſimuler l'état où ils
oient, tous avoüerent que les Aſ-
gez avoient beaucoup de bravoure,
que la diſette des vivres les forçoit
lever le Siege. Montfort reconnut
:'il s'étoit engagé legerement ; &
ıs deliberer davantage, il tourna le
s à Toulouſe. Cette diſgrace ne
:vit qu'à relever la gloire du Gene-
l de la Ligue. Son Armée ne fût
s plûtôt entrée dans la Comté de
ix, où elle fit reſſentir les plus
ſtes effets de la Guerre ; que le
ıercy, une des Provinces qui apar-
ıoit au Comte de Toulouſe, députa

son Evesque Guillaume de Cardaillac au Comte de Montfort pour lui demander sa protection , & pour lui offrir l'hommage de la Noblesse, convaincuë que quoi que Toulouse eût fait lever le Siege à ce Comte, elle l'auroit bien-tôt pour Maître. Rien ne pouvoit arriver plus à propos pour rétablir la réputation des Armes Catholiques. D'un autre côté ceux du Quercy éprouverent bien-tôt que le bras dont ils avoient reclamé l'apui avoit encore toute sa vigueur. Montfort en peu de jours les delivra de ce qui restoit de Toulousains dans leur Province, & il donna le plaisir aux Croisez Allemans de dire avec quelque sorte de verité, ou du moins avec une satisfaction parfaite , que s'ils avoient manqué la prise de Toulouse, ç'avoit été pour enlever aux Albigeois une Province entiere. Le seul Comte de Bar aima mieux reprendre le chemin le plus court pour retourner vers la Lorraine, que d'aller avec les autres Comtes chercher dans le Quercy la gloire qu'il avoit perduë à Toulouse.

P. de V. Chass. La douleur du Comte Raymond fut excessive, quand il aprit la revo-

lation du Quercy. Ses amis en furent outrez ; & tous ensemble n'osant s'éloigner de Toulouse, de peur de l'exposer à l'invasion des Croisez ; ils chercherent aux environs à rendre au Comte de Montfort autant de chagrin qu'il venoit de leur en donner. Ce n'est pas un leger honneur pour Mafre Baron de Belvezer, de ce qu'ils le regardoient comme celui des Catholiques dont les Croisez plaindroient davantage le malheur.

Ce Baron, dont les Armes dans la suite furent terribles à un des plus grands Rois du Monde, étoit parent du Comte de Toulouse : il avoit le cœur bien placé, beaucoup de droiture, un attachement sincere pour la Religion, & une generosité sans bornes pour ses amis. Persuadé qu'il étoit que le Comte couroit au précipice par la rupture de la paix avec les Croisez, il avoit souvent redoublé ses soins pour le retenir dans l'obéïssance de l'Eglise ; il en étoit venu jusqu'à se rendre odieux par des remontrances qu'il croyoit necessaires, aimant mieux, pour ainsi dire, perdre pour soy un ami de cette importance, que de voir son ami se perdre lui-

mesme : mais ne pouvant rien gagner sur cet esprit fier & hautain, il renonça aux interests du sang pour soûtenir ceux de la Religion, & il se joignit aux Catholiques. Ce fut là tout le crime de Belvezer, & ce que Raymond ne pouvoit lui pardonner, dans un tems où le Comte Baudoüin son propre frere venoit de se donner au Comte de Montfort, & où de plus il avoit été abandonné par Pierre Nolasque, un autre de ses parens, aussi vaillant alors dans la milice seculiere, qu'il fut ensuite illustre dans la milice de Jesus-Christ, en devenant le Fondateur de l'Ordre de la Mercy.

Histo-rien de l'Ordre de la Mercy.

Ainsi les Terres de la Baronnie de Belvezer furent traitées par les Albigeois comme celles de Foix l'avoient été par les Croisez : la colere de l'Ennemi se fit ressentir jusqu'à la famille du Baron, qui fut toute sacrifiée à l'animosité du Comte de Foix, à deux de ses enfans prés, que leur Gouvernante déroba heureusement aux Toulousains, & qu'elle emporta dans le Bearn. Ces premiers mouvemens néanmoins étoient peu de chose en comparaison de ce que les heretiques prétendoient faire avec environ cent

mbattans qu'ils avoient en-
ez, & parmi lesquels ils
Savary de Mauleon Senéchal
nne, & les belles Troupes
1 Roy d'Angleterre envoyoit
ırs de son beau-frere le Comte
ouse.

puissante Armée resolut le
Castelnaudary, la plus forte
es que les Croisez tinssent au-
Toulouse, & c'étoit là le
nfaillible d'y attirer le Comte
fort, qui voloit immanqua-
au lieu où le danger mena-
'antage. Il y vint blâmant
ses Lieutenans qui s'imagi-
u'il seroit impossible de con-
1 Ville, & qui disoient que
ju'on dût la défendre, les
pouvoient fournir assez de
our la commander, sans que
ıeral, qui devoit se réserver
s entreprises plus considéra-
enfermât inutilement.

P. de V. G. de P. Alberic.

la Montfort avoit répondu
ıis qu'il s'étoit chargé des in-
e Jesus-Christ & de l'E-
avoit cessé de craindre; &
l fût entré dans la Ville, où
ison surprise de le voir, le

sollicita de nouveau avec empresse-ment de se retirer, parce qu'il n'y avoit pas plus de cinq cent hommes en état d'agir dans la Place; il repartit seulement que cinq cent hommes, tels qu'ils étoient, avoient plus de veritable courage que cent mille Albigeois. Il fit en particulier l'éloge de quelques Chevaliers qui venoient d'arriver d'Espagne, où ils avoient servi contre les Maures; & la fermeté avec laquelle il parla fut si noble, que ceux qui avoient voulu lui inspirer leur crainte, se laisserent animer par son courage.

Il n'en alloit pas de mesme dans les endroits où l'absence de ce Comte laissa la crainte & le desordre; Plusieurs petites Villes de celles qu'il avoit conquises reçûrent le Comte de Toulouse, dont les Troupes paroissoient innombrables, & à qui Montfort ne pouvoit plus rien oposer depuis que les Allemans avoient repris la route du Rhin & du Danube. Dès qu'on y aprenoit la défaite de quelques François, on en parloit comme de la perte d'une grande Bataille; & ce qui frapoit le plus, c'est que le peu qui restoit de Croisez ne pouvoit se

réunir, parce que la Comtesse de Montfort & ses enfans étoient dans des Villes éloignées les unes des autres; & où il falloit laisser de grosses Garnisons pour assurer leurs vie, on n'attendoit plus que la réduction de Castelnaudary, & le renversement general des affaires de Montfort.

Castelnaudary étoit divisé en haute & basse Ville. L'une & l'autre avoit donné plusieurs démonstrations de son attachement au parti de l'Eglise, & je suis convaincu qu'elles étoient sinceres. Mais la vûë d'une Armée formidable troubla l'esprit des Habitans. Sans cesser d'aimer les Croisez, ils commencerent de craindre leurs Ennemis. Les portes de la Ville étoient trop étroites pour ouvrir un assez grand passage à ceux qui vouloient aller se jetter aux pieds du Comte de Toulouse. On en vid plusieurs se précipiter du haut des murailles pour éviter un danger qui n'étoit encore qu'imaginaire. C'est ainsi que quand la peur est excessive, on ne craint que l'objet qui la cause actuellement, & le reste, quelqu'affreux qu'il soit, ne frape point.

Un changement si imprévû du côté

ſtelnaudary d'emblée , comı
rent à juger que quoi que ſa V
pût leur échaper , elle leur co
un Siege dans les formes.
réuſſir , ils s'apliquerent à f
leur Camp de maniere qu'ils n'
rien à craindre , quelques effó
fiſſent les Croiſez pour le forcı
ſuite ils détacherent les plus a
de l'Armée pour ſe loger dans
Ville , avec toutes les préc
imaginables , prétendant en
tems avoir le plaiſir de forcer
ſeur la Ville , & d'ôter à M
tout moyen de nuire à ceux
forceroient : on ne pouvoit , ı
ble , rien ajoûter ; & néanmo
qu'il plût à Montfort de ſort
ſes gens , on eut dit que les m

y eut parmi eux que le Comte
qui ne pût soûtenir la foibles-
n parti : *Quoi*, disoit-il, *cent
mmes n'osent paroître, & se
N'est-ce pas vous qui avez
's Croisez à lever le Siege de
? N'est-ce pas vous qui avez
pieces les Troupes du Comte
? Montfort est-il plus terrible
q cent hommes, qu'il ne l'étoit
gt mille aux portes de Tou-
C'est vous*, disoit-il à l'un,
*âtes si glorieusement son che-
s telle occasion. C'est vous*,
l à l'autre, *qui contribuâtes
lever le convoi, dont la prise
famine dans son Camp.*
te des Albigeois ne pouvoit
des reproches si vifs & si
sans y être sensible; elle vou-
e un coup de vigueur, dont
pût racoûtumer l'Armée à fai-
aux Catholiques. L'occasion
ttre ne manquoit pas; car de-
e les Croisez avoient ressenti
iorité que leur donnoit leur
te, ils paroissoient souvent
en bataille aux pieds des mu-
le Castelnaudary, & c'étoit là
perçoit le cœur du Comte de

Foix & de Bernard son fils, qui n
lui cedoit que dans le nombre des an
nées : L'un & l'autre partent ave
leurs Troupes, & joignent les Fran
çois ; ils font tout ce que doivent fair
de vaillans hommes, mais ils ne peu
vent vaincre des ennemis invincible
Il eut fallu que les Albigeois qui le
suivoient eussent été aussi adroits
aussi fermes, aussi agissans que l'é
toient leurs Chefs, & cela étoit-
possible ? Des ames vulgaires n'or
pour l'ordinaire qu'un certain deg
de valeur, & ne peuvent s'élever jus
qu'à la grandeur d'ame qui faisoit
caractere de ces Seigneurs, sur tou
celui de Raymond Roger, que le
Historiens de la Comté de Foix d
sent avoir suivi Philipe-Auguste dar
son voyage de Syrie, & avoir tué d
sa main un Sultan, contre lequel il
battit seul, à la vûë des Rois de Fran
ce, d'Angleterre & de Jerusalem.

Les machines des Albigeois avoie
un effet plus sensible. Une entr'aut
jettoit des pierres d'une grosseur ex
cessive, dont les coups restoient ma
quez visiblement dans la muraill
Le Comte de Toulouse qui se cons
loit des disgraces passées, à cause d

prodigieux de sa perriere, en
›itoit le mouvement par des lar-
redoublées, quand un de ses
ieurs prit la liberté de lui dire
ētoit desormais inutile de faire
e aux murailles de la Ville, &
seroit beaucoup plus à propos
nurer, s'il étoit possible, les
;, pour enfermer les Croisez,
r ôter le moyen de venir, com-
faisoient tous les jours, har-
es Assiegeans.
Catholiques railloient le Com-
ne maniere sanglante : ils of-
t aux Albigeois d'abattre cin-
e toises de leurs murailles,
û seulement qu'on les dédom-
ît de leurs peines : l'unique mal
les Croisez étoit, qu'à force de
re, ils étoient sur le point d'être
as, parce que quoi qu'on eût
ıtage dans toutes les occasions,
'on y perdît tres-peu d'hommes,
ı néanmoins étoit considérable
ıport à la Garnison. Montfort
ıanda son Maréchal Guy de
pour aller lui ramasser des
pes, & revenir en diligence par
des côtez de Castelnaudary qui
t libre, suivant la coûtume de

il ne rencontra perſonne qui v
y venir avec lui braver la mor
prés. Montfort le conjura de
une ſeconde tentative, parce q
Albigeois, pour réduire la V
ſembloient n'avoir plus d'autr
ſtacles à vaincre que leur prop
cheté, qui les empêchoit de n
à l'aſſaut. Levy retourna ſur ſe
& ramaſſa ſept cent hommes :
ils ne le ſuivirent que juſqu'à
s'apercevant qu'on les condui
Caſtelnaudary, ils ſe débander

Le Comte de Foix ſe doutoit
tat où étoit Montfort; & deſ
ne trouver perſonne qui oſât l
quer, il mettoit ſes ſoins à ſe ſa
tous les paſſages par où les C
pouvoient attendre quelque ſec

i mesme du Fort où ses ennemis
ient l'aller chercher.
ontfort en jugeoit à peu prés
ne lui. Le danger lui fit renou-
: ses instances auprés de Levy
l'engager à faire un effort, & à
r ordre aux Gouverneurs de La-
& de Fanjaux de venir avec les
gros détachemens qu'ils pou-
t faire de leurs Garnisons. Guil-
e Gouverneur de Fanjaux, es-
ıal fait, & dans qui mille graces
s de la main de Montfort n'a-
t produit que de l'ingratitude,
de sa Place comme on le lui
ıandoit, mais dans la resolution
ıttre le secours que les autres
ez voudroient mener à Mont-
ou si ce dessein ne réussissoit
d'entrer dans Castelnaudary
y tramer quelque trahison en
r du Comte de Toulouse.
uchard de Marly, & Martin
ais, qui commandoient à La-
eurent plus d'honneur : ils se
t en marche pour vaincre ou
r avec leur Maître. Heureuse-
ils prirent des chemins détour-
& ils éviterent ainsi le piége que
ıverneur de Fanjaux leur avoit
L

dressé. Ce traître, de la fidelité de qui l'on jugeoit par celle qu'il devoit avoir, venoit d'entrer dans Castelnaudary; & ses Troupes ayant grossi la Garnison, Montfort fit un détachement, & il commanda Guy de Levy pour aller faciliter la marche de Marly & de d'Algais.

Ce mouvement vint à la connoissance des Assiegeans; ils diviserent incontinent leurs Troupes en deux parties. La premiere suivit le Comte de Foix, & marcha droit à la rencontre du secours; Savary de Mauleon devoit avec la seconde livrer un assaut à la Ville aussi-tôt qu'on en seroit aux mains en pleine Campagne.

Montfort examina qui des deux meritoit plus sa presence, ou le Comte de Foix, ou Mauleon. Le Comte de Foix lui parut plus redoutable; & cela l'obligea de sortir de la Ville pour aller le combattre. En partant il vid de l'embarras sur le visage du Gouverneur de Fanjaux. *Vous craignez*, lui dit-il, *& je n'en suis pas surpris; ce que je vous demande, c'est que vous alliez promptement joindre les ennemis dans les mains de qui vous croyez voir la Victoire.* Le traître

mille protestations d'une fidelité inviolable. On compta sur lui, & néanmoins il passa dans le Camp Albigeois aussi-tôt qu'il desespera de pouvoir les introduire dans la Ville.

Le Comte de Montfort venoit à propos au secours des siens. Le combat étoit engagé; & comme le Comte de Foix avoit prés de trente hommes à opposer à chaque Croisé, la partie se trouvoit tres-inégale. Le fier Albigeois avoit un avantage entier, & il le devoit autant à sa valeur, qu'au nombre des heretiques; car si nous en croyons les Historiens de ce tems-là, jamais Roland ni Olivier, ni les autres Heros des anciens François, n'avoient agi avec un plus beau feu; son cimeterre se rompit par la violence des coups qu'il portoit. Bernard son fils imitoit un si bel exemple. Girauld de Pepios perça d'un coup de lance l'un des plus remarquables d'entre les Croisez, & l'on vid enfin le gros des Catholiques s'ouvrir en plusieurs endroits, & prendre la fuite.

Un début si avantageux pour les ennemis de l'Eglise fut la cause de leur défaite; car pendant que le Soldat Albigeois s'attache avidement à

dépoüiller les morts, & à piller le convoi que les Croisez conduisoient à Castelnaudary, le Maréchal de Levy & Bouchard de Marly rallierent une partie des fuyards; & venant d'un côté charger les heretiques au même tems que le Comte de Montfort arrivoit de l'autre, en vain le Comte de Foix se battit comme auparavant, & vid tomber à ses pieds les trois fils du Châtelain de Lavaur. Les escadrons Albigeois, quoi que couverts de fer, se rompirent; le plus grand nombre des heretiques abandonna d'abord ceux qui vouloient tenir ferme. Un moment aprés Sicard de Puylaurens, Pepios, Porade, Bernard de Foix, & les autres Chefs lâcherent pied. Le Comte de Foix lui-même victorieux & battu dans une seule journée, invincible par sa personne, vaincu dans ses Troupes, fut entraîné par ses amis, & il eut le chagrin de voir ses propres Soldats contrefaire les Croisez, & tuer les Albigeois qu'ils pouvoient atteindre, ne voyant plus que ce seul moyen d'éviter la mort.

1211. Savary de Mauleon n'avoit pas été plus heureux; car quoi qu'il fût allé à l'assaut de la Ville, avec l'agréable

nouvelle que le Comte de Foix avoit renversé le secours des Croisez, un petit nombre de Chevaliers qui restoient dans Castelnaudary oserent lui faire tête : ils le contraignirent même de battre en retraite avec les Anglois & les Gascons, qui conçûrent une si haute idée de la valeur des Troupes Françoises, que dans la suite ils ne pûrent jamais tenir devant elles. Peu de tems aprés Loüis de France, fils de Philipe-Auguste força Maulcon à fuir devant lui de Ville en Ville, jusqu'à ce que ce General étant venu à la Rochelle, & n'ayant plus de retraite, il en partit pour se refugier en Angleterre.

Cependant Montfort reconnoissoit tenir uniquement du Ciel la Victoire qu'il venoit de gagner. Il décendit de cheval à la porte de Castelnaudary, & il marcha pieds nuds jusqu'à l'Eglise pour benir Dieu qui venoit de le rendre Victorieux. Un jour si heureux ne pouvoit mieux finir que par de telles réjoüissances.

On ne s'imaginera jamais quels fûrent les bruits qui coururent dans le Languedoc & dans la France immédiatement aprés le grand avantage des

pour venger le Languedoc des
incroyables qu'il y avoit cau
voient écorché & pendu à un
où son cadavre aprenoit aux
pateurs & aux ambitieux ce
avoient à craindre de Dieu
hommes. Le mal étoit que d
tes si extravagans passoient p
veritez; car une Armée du c
Albigeois, & environ cinq cen
mes du côté de Monfort, sem
être une preuve à laquelle persc
pouvoit resister. Les Villes de
taigu, de Galliac, de Cusac, d
Marcel, de la Guespie, de Sai
tonin retournerent dans l'obé
du Comte de Toulouse, & e
firent en cela qu'imiter Pechel
Cassor, Saint Felix, Montfe

se défit de sa Garnison, & en fut en même tems punie, est singuliere. L'Officier qui commandoit pour les Croisez dans Grane (c'est le nom du lieu dont il s'agit) pensoit plus à se faire aimer qu'à se faire redouter des Bourgeois ; soit que l'humeur Françoise, qui n'est pas défiante, le portât à la douceur, ou qu'il ne sçût pas assez qu'il faut se faire craindre à des Peuples nouvellement domptez, & non pas leur demander de l'amour, que nous ne donnons gueres à ceux qui nous chargent de chaînes. Les habitans de Grane connurent bien-tôt le caractere de leur Gouverneur ; & un artisan de la Ville qui travailloit dans le Château leur ayant promis de leur rendre la liberté, s'ils le vouloient, ils accepterent avec plaisir son offre ; car quoi qu'on n'ait aucun sujet particulier de haïr un nouveau conquerant, sa domination paroît ordinairement odieuse. L'execution ne tarda pas, l'artisan coupa la tête au Gouverneur, qui fut assez indiscret, ou plûtôt assez malheureux, pour venir seul regarder de prés dans des tonneaux que ce méchant homme étoit venu relier. Dés que les Bour-

geois le sçûrent, ils attaquerent brusquement la Garnison qui étoit éperduë de la mort de son Commandant. A un crime si précipité le Ciel avoit destiné un châtiment aussi prompt. Baudoüin frere du Comte de Toulouse, mais Catholique aussi zélé, que son frere étoit passionné fauteur de l'heresie, marcha tout à coup vers Grane avec un cortege & des marques qui pouvoient persuader qu'il étoit le Comte de Toulouse. Les Bourgeois furent tellement convaincus que le Comte venoit les feliciter sur la generosité avec laquelle ils s'étoient delivrez de leur tyran, qu'ils sortirent en foule pour lui faire plus d'honneur, & se jetterent ainsi dans les mains de Baudoüin, qui les fit traiter comme ils avoient traité leur Garnison, ordonnant qu'on fît main-basse sur eux.

Par cette execution rigoureuse les Catholiques commençoient à détromper les Peuples de la fausse persuasion où ils étoient du succez de la derniere Bataille; & Montfort sortant de Castelnaudary acheva de faire connoître quel étoit le Vainqueur, car suivi de quelques Chevaliers qui venoient d'arriver de France sous la

banniere d'Alain de Roussy, il fit renaître par tout la terreur de son nom, & les Catholiques du Païs qui n'avoient osé combattre pour lui lors qu'il étoit assiegé, vinrent à l'envi grossir son Armée quand ils le virent Victorieux. On doit dans ces occasions recevoir les services du Peuple, sans trop aprofondir ce qu'ils ont fait auparavant. Le Comte de Montfort soûtenu de ces nouvelles forces, retourna sur ses pas pour livrer Bataille au Comte de Toulouse, qui continuoit encore le Siege de Castelnaulary, & il se flâtoit de marcher à une nouvelle Victoire, quand il aprit, peut-être avec autant de chagrin que de joye, que Raymond n'osant l'attendre avoit déja brûlé ses machines, & fait rentrer les Albigeois dans Toulouse.

Comme les Ennemis ne tenoient plus la Campagne, on se servit de cette occasion pour démanteler quelques petites Villes où l'on ne jugeoit pas à propos de mettre Garnison ; une si grande multitude de Places fortes embarassant beaucoup plus qu'elles ne servoient pour maintenir le Païs dans l'obéïssance : les Seigneurs de Foix

nard son fils fut plus hardi, il
un corps de Groisez, commanc
le Châtelain de Malphe, dont il
le frere mort sur la Place, aprés
pris un Seigneur de marque nc
Drogon de Compenson.

Mais cet avantage, assez granc
satisfaire la vanité du jeune Cor
Foix, ne l'étoit pas assez pour t
consequence. L'Evesque de Tou
& l'Abbé de Vaucernay instrui
leur experience que les Albigeo
gagnoient l'Hyver une partie
qu'ils perdoient l'Eté, avoien
aux François que l'hyver qu'ils
hendoient de passer dans le La
doc n'y étoit pas desagréable ; &
tous les jours d'un si beau Païs,
pté ceux de l'été, dont la chale

orps de Chevaliers d'élite, devant
ii les Albigeois ne pouvoient pa-
ître.

Deux amis de l'Evesque de Tou-
use travailloient avec une égale ar-
ur à ramasser pour le printems un
us grand nombre de Croisez que la
igue n'en avoit eu jusqu'alors. Le
emier étoit Guillaume Archidiacre
Paris, tel à prêcher la Croisade
ie nous l'avons vû au Siege de Ter-
es, c'est à dire infatigable, irrepro-
able, sage, insinuant, plein de
tte vertu Chrétienne, qui n'inspire
e du respect; il refusa quelque tems
rés l'Evesché de Beziers.

Le second étoit Jacques de Vitry
octeur de l'Université de Paris, *Histoire des Cardinaux.*
ie la bassesse de sa famille, qui étoit
s plus pauvres du Bourg d'Argen-
iil auprés de Paris, n'empescha pas
entreprendre les plus grandes cho-
s. Aprés avoir fini ses études, dans
squelles il avoit autant reglé son
eur que formé son esprit, il fit un
oyage en Brabant, dans le dessein
y consulter une sainte fille, qui
ssoit pour être favorisée du don
traordinaire de discerner les es-
its; il étoit resolu de suivre la route

retraite & la solitude furent l'u
bien de ce monde où Vitry bor
desirs. Il y auroit caché toûjou
vertus & son esprit, si ses Supé
qui lui trouverent des talens ad
bles, ne se fussent fait un devoi
produire dans un tems où l'I
avoit besoin de Docteurs de sa f
Dieu sembloit le vouloir exp
ment. S. Sernin Evesque de To
se avoit aparu à Vitry pour lui
mander de prêcher la Croix con
Albigeois ; & cette revelation n
passer pour une imposture, com
le Docteur eût voulu par là se ti
l'obscurité du Cloître ; car d
suite sa vertu alla toûjours d'u
égal avec ses succez, qui furent
digieux, d'abord en Europe, &

dit que l'Archidiacre de Paris 1211.
ques de Vitry tâchoient de le-
France une belle Armée pour
ue. Les Catholiques du Lan-
c l'attendoient avec impatience
n tems où leur General se trou-
ortifié d'un autre lui-mesme,
ouvoit partager ses soins. Je
le Guy de Montfort son frere,
vint en ce tems-là de la Pale-
où ses glorieux exploits lui
t merité l'Alliance de la Prin-
e Sidon. Jamais freres ne fu-
us unis que ceux-ci, & ne me-
t plus de l'être, ayans tous
es mesmes qualitez, à cela prés
ent, que Simon, qui étoit l'aî-
s avoit dans un degré un peu
ninent, & de la maniere qu'il
oit pour avoir en cela comme
iveau droit d'aînesse: La joye
urent de se revoir, l'un maître
de Villes, & l'autre Prince de
, devint un sujet de réjoüissan-
bliques dans toutes les Terres
ses; sur tout lors que plusieurs
s se furent servis de l'occasion
btenir leur grace.
ntfort eut d'autres sujets de sa-
on, qui ne lui causerent pas

moins de plaisir : s'il procura l'Archevesché de Narbonne à l'Abbé de Cisteaux, & l'Evesché de Carcassonne à Guy Abbé de Vaucernay, ces Prelats étoient ses amis intimes, & ils venoient de donner un nouvel éclat aux affaires de la Croisade. Ils avoient engagé Loüis heritier presomptif de la Couronne, à prendre la Croix contre les heretiques du Languedoc, & à s'oposer aux desseins du Roy d'Arragon, qui les protegeoit plus ardemment que jamais.

Raymond Comte de Toulouse avoit persuadé au Roy d'Arragon, que sous le nom plausible d'une Croisade, avec lequel on imposoit aux Peuples, le nouvel Archevesque de Narbonne & le Comte de Montfort aspiroient à la réduction entiere du Languedoc : que depuis qu'ils avoient obligé les Villes conquises à payer tous les ans un tribut au Pape, on ne jugeoit plus à Rome que suivant leurs lumieres : que Montfort seroit bien-tôt maître de Toulouse : qu'il feroit revivre les droits des Comtes de Toulouse sur Montpellier ; & qu'il lui seroit aussi facile de persuader que l'Arragon mesme étoit plein d'Albi-

, qu'il lui avoit été facile de per-
: que le Languedoc en étoit

s raisons le Comte avoit ajoûté
ue chose de plus pressant; car
frere qu'il étoit déja du Roy
agon, il avoit demandé une an-
eur du Monarque pour son fils
e, il lui avoit fait hommage de
ses Terres avec les Comtes de
, de Cominges & de Bearn;
a ne faisant point encore assez
ression sur l'Arragonnois, qui
t à quel point son secours étoit
aire, Raymond lui avoit donné
le de Toulouse, content de per-
plus belle Place de ses Etats,
û que son protecteur lui four-
moyens de se venger de Mont-

nsi le Roy d'Arragon se vid au
i il visoit depuis long-tems. Il 1212.
ossession de Toulouse, & il s'a-
a à trouver des moyens pour de-
r le General de la Ligue.
crivit à Rome, où il étoit ex-
ment consideré, que les Sarra-
ecommençoient la Guerre en
ne, & qu'il étoit necessaire que
inteté suspendît au moins pour

un tems les Indulgences qu'elle acordoit à ceux qui se croisoient contre les Albigeois, afin que tous les Chrétiens se réunissent pour arrêter les progrez des Infidelles : que la défaite des Sarrazins, pour laquelle il alloit exposer sa vie la Campagne suivante, le mettroit en état d'étouffer sans peine les restes de l'heresie : que si au contraire Sa Sainteté laissoit les anciennes Indulgences dans toute leur force, les François & les Allemans n'iroient jamais jusqu'en Espagne pour y recueillir des fruits qu'ils pouvoient ramasser dans le Languedoc, & qu'ainsi l'Espagne coureroit un danger manifeste de tomber entre les mains des Mahometans.

Ces raisons firent impression sur l'esprit du Pape, & l'on promit de révoquer les Indulgences. Le Roy d'Arragon n'en eut pas plûtôt la nouvelle, qu'il envoya une Ambassade magnifique en France. L'Evesque de Barcelonne qui en étoit Chef, avoit ordre de divulguer la révocation des Indulgences, & de demander la fille de Philipe-Auguste pour le Roy d'Arragon.

Par la nouvelle de la révocation des

Indulgences, Pierre esperoit éteindre l'ardeur que les François avoient pour la Croisade du Languedoc; & par l'Alliance qu'il recherchoit à la Cour de France, il se flâtoit d'y devenir si agréable, qu'on n'y regarderoit plus de mauvais œil les Comtes de Toulouse & de Foix, qu'il avoit pris sous sa protection.

Ces Ambassadeurs ne trouverent pas la France dans l'état où leur Maître avoit cru que la révocation des Indulgences pouroit la mettre. On y prêchoit actuellement par tout la Croisade, & ils n'oserent pas mesme dire qu'on alloit la suspendre, lors qu'ils virent que Philipe-Auguste avoit laissé prendre la Croix à Loüis son fils unique. Ils ne furent pas plus heureux dans la demande qu'ils avoient à faire de la Princesse. Loüis informé de l'état des choses par les Evesques de Toulouse & de Carcassonne, remontra au Roy son Pere que le procès intenté par le Roi d'Arragon à la Reine Marie de Montpellier son Epouse au sujet de leur Mariage étant encor pendant à Rome, il falloit avant toutes choses attendre la décision du Pape. Il ajoûtoit, que

si le S. Siege differoit de juger cette Affaire, ce n'étoit pas qu'il y eût sujet de douter du bon droit de Marie de Montpellier: mais parce que l'on vouloit donner au Roy d'Arragon le tems de revenir de son emportement contre la Reine, & de reconnoître lui-mesme l'injustice de ses prétentions.

Les Ambassadeurs ne convainquirent pas mesme Philipe-Auguste que leur Maître voulût vivre dans une étroite amitié avec lui, n'y ayant nulle aparence que celui qui protegeoit le Comte de Toulouse, qu'on sçavoit être dans les interests de l'Empereur Othon & de Jean Roy d'Angleterre, fût un ami sincere de la France. Cependant comme Philipe avoit assez d'ennemis sans en faire de nouveaux, il signa le Traité d'union qu'on lui offroit, & du reste il ne s'engagea pas davantage.

Mais ce Traité fut-il le motif qui porta Philipe à differer le voyage de son fils qui étoit sur le point d'aller joindre le Comte de Montfort? ou le Roy n'agit-il de la sorte que parce qu'il avoit besoin du Prince pour l'oposer au Roy d'Angleterre, pen-

dant qu'il agiroit lui-mesme contre Othon ? Les Auteurs ne nous aprennent rien là-dessus ; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que Philipe donna une liberté entiere à ses Sujets d'aller combattre les Albigeois, ou d'aller faire la guerre aux Sarrazins. Une partie des plus braves François marcha avec le Roy d'Arragon contre les Infidelles : mais le plus grand nombre aima mieux combattre les Albigeois. Montfort se trouva plus que jamais en état de pousser le Comte de Toulouse, & ce protecteur des Albigeois en fut consterné. La donation qu'il avoit fait de Toulouse au Roy d'Arragon ne lui procuroit pas une Armée d'Arragonnois ; & la Guerre que les Sarrazins faisoient à son instigation aux Chrétiens, ne le delivroit pas des Croisez.

L'hyver n'étoit pas encore fini, que le General de la Ligue avoit profité de l'embarras du Toulousain. On avoit emporté le Fort de Tulolle, où le pere de Girauld de Pepios, ce fameux deserteur du parti des Croisez, faisoit son sejour. On prit Cailus presqu'à la vûë des Ennemis, qui menacerent souvent de venir

1212. donner Bataille pendant le Siege, & qui se retirerent néanmoins dès qu'ils furent informez que Montfort venoit au devant d'eux pour les recevoir. Le succez du Siege de S. Marcel fut fort different. Girauld de Pepios outré du malheur de son pere, défendit la Place avec tant de valeur au dedans, pendant qu'au dehors l'Armée des Albigeois coupoit les vivres, qu'aprés un mois de fatigue on fut obligé de reculer, & de reconnoître que si Pepios n'étoit pas homme d'honneur, du moins il devenoit vaillant.

Cet échec eut peu d'effet. L'Armée de la Ligue marcha vers Hautpoul, qui passoit pour être imprenable; & l'assaut violent qu'on lui donna se trouvant joint à un nuage fort sombre, qui causa une nuit veritable pendant le jour, les Assiegez se persuaderent que le Ciel se réunissoit avec les Catholiques pour les opprimer, ils sortirent tous éperdus de la Ville, & se livrerent eux-mesmes au Vainqueur.

Avec la nouvelle d'une réduction si peu attenduë, la terreur se répandit de toutes parts, & les Narbonnois en particulier firent paroître une frayeur

extraordinaire. Le Comte Guy de Montfort frere du General de la Ligue, & Amaury de Montfort fils du mesme General, suivis d'environ douze Gentilshommes, étoient allez à Narbonne pour assister au Sacre du nouvel Archevesque, qui étoit, comme on l'a dit, Arnauld Abbé de Cisteaux, sorti de la Maison des Seigneurs de Narbonne. Amaury curieux, comme les jeunes gens ont coûtume de l'être, voulut voir la maison du Vicomte de Narbonne, qui étoit un Château fort mal entretenu, ainsi que le sont ceux de ces grands Seigneurs dont le bien ne répond pas à la Noblesse. Il y avoit encore des fenêtres, mais en si mauvais état, qu'Amaury en ayant voulu ouvrir une, elle tomba dans la court du Château. Aparemment cela ne produisit point d'autre effet sur ceux qui étoient presens, que de les faire rire. La renommée cependant parla de cette avanture de la maniere du monde la plus outrée. A peine Amaury fut de retour chez les Templiers où il logeoit, que le bruit étoit répandu qu'il vouloit se rendre maître de Narbonne, & qu'il avoit com-

mencé ses violences par la démolition du Château. Ceux qui exageroient davantage, se faisoient croire plus aisément; car les hommes ont du plaisir à se laisser persuader des choses fort étranges. On court aux Armes; on fait main-basse sur les François qu'on trouve; on assiege la maison des Templiers, & Montfort se jette dans une Tour, où il courut un extréme danger de sa vie. On alloit l'immoler à la haine publique, quand un des Bourgeois, qui étoit mieux instruit, convainquit si clairement les autres de l'extravagance de leur entreprise, qu'ils la quitterent aussi brusquement, qu'ils l'avoient commencée avec chaleur. Ils firent mille excuses au jeune Montfort, & ils furent heureux que le Comte son Pere se contentât de si peu de choses. La belle saison avançoit, & presque chaque jour quelque nouveau Bataillon grossissoit l'Armée de la Ligue. Les Allemans qui venoient de plus loin que tous les autres, arriverent les premiers, & en trois semaines ils reprirent la plûpart des Villes qui avoient été assez temeraires pour se révolter pendant le Siege de Castelnaudary.

Le Prevost de l'Eglise de Cologne, & quelques Seigneurs des environs suivirent de prés les autres Allemans, & ils eurent d'abord le plaisir de voir fuir devant eux le Comte de Toulouse. La prise de Puylaurens fut le premier exploit de leurs Armes, aprés lequel on campa dans une vallée agréable pour leur faire goûter la beauté du païs, où loin de trouver des dangers semblables à ceux qui avoient été si funestes l'année precedente aux Allemans, ils ne trouvoient que des palmes aisées à cueillir.

Ce qui les réjoüit davantage, ce fut l'arrivée des Normans, dont le nom étoit devenu tres-celebre depuis que quelques-uns de leurs compatriotes avoient conquis les Royaumes de Naples & de Sicile : on sçavoit dès lors que les gens de leur Païs ne manquoient gueres d'avoir un génie accommodant avec leurs Maîtres, & avec leurs égaux, un amour naturel du travail, de l'adresse à prévenir le danger, de la sagesse pour en sortir, du goût pour s'attacher aux hommes qui valent quelque chose, du courage & de la facilité pour beaucoup de choses, & sur tout une constance

qui les empesche de se rebuter.

Histoire des Archevêques de Roüen. Robert Poulin élevé depuis environ quatre ans à l'Archevesché de Roüen, étoit celui qui conduisoit les Normans : il étoit bon homme, & dévot ; à moins que quelqu'un ne s'imaginât (ce qui seroit un peu malin) que ces sortes de qualitez étoient dans lui l'effet de son industrie, en un tems où c'étoit celles qu'il falloit avoir pour devenir Archevesque de Roüen. En effet, Philipe-Auguste vouloit un homme paisible & traitable dans le premier Poste d'une Province nouvellement conquise ; & les differens partis du Chapitre n'ayant pû gagner assez de suffrages pour les personnes qui briguoient cet Archevesché, consentirent à prendre un Prelat qui les laisseroit en repos : l'interest aprend de bonne heure que, suposé qu'on ne puisse se donner le Maître qui feroit le plus de bien, il faut se donner celui qui fera le moins de mal.

L'Armée des Croisez ne reçut pas avec moins de joye une troupe de Picards, qui marchoient sous la banniere de l'Evesque de Laon. Ces Picards, les Normans, les Allemans, &

& les autres Croisez se trouverent en si grand nombre, que le General, qui n'osoit former le Siege de Toulouse depuis qu'elle sembloit apartenir au Roy d'Arragon, & qui n'avoit point d'autre entreprise assez importante pour occuper tout à la fois tant de Troupes, les divisa en deux Armées, dont l'une, sous la conduite de Guy de Montfort & du Maréchal de Levy, entra dans la Comté de Foix, & l'autre demeurant sous les ordres du General, obligea en un seul jour les Villes de Rabastens, de Montaigu & de Galliac à se rendre. Elle rasa Saint Marcel, que Pepios avoit défendu quelques semaines auparavant. Elle traita la Guespie avec la mesme rigueur, & elle se presenta ensuite devant Saint Antonin, situé au pied d'une Montagne, sur le bord d'une petite Riviere, à l'extrémité d'une belle Plaine. Cette Ville étoit aussi forte, que le territoire en étoit fertile : le Gouverneur étoit homme entendu, & tres-digne de la confiance du Comte de Toulouse ; cependant en moins de vingt-quatre heures la Ville changea de Maître, par la faute des Habitans, qui n'étant point
M

aguerris, ne pûrent se soûmettre aux ordres de leur Gouverneur, qu'ils envelopérent dans leur ruine.

Agen capital de l'Agenois ne coûta qu'une marche : Arnauld Evesque de cette Ville ayant si bien employé le crédit de ses amis & de ses parens pour y rendre le parti de l'Eglise respectable, que Montfort y fut reçû comme un autre David au retour des combats, où il avoit battu les ennemis du Peuple de Dieu. Presque toutes les heures, depuis Saint Antonin jusqu'à Agen, avoient été marquées par quelque action d'éclat.

1212. P. de V. L'operation la plus laborieuse de la Campagne, fut le Siege de Pene, que Pierre de Vaucernay dépeint comme un endroit également beau & terrible. Pene est bâtie sur la pointe d'une Montagne qui n'a rien d'affreux ; la pente en est douce, & au pied de la colline on découvre des Plaines qui s'étendent à perte de vûë ; les Prairies n'y sont presque jamais sans fleurs ; les Vignes y produisent un vin excellent ; plusieurs petits Bois comme plantez à dessein, ornent par tout le païsage ; l'air seul du Païs donne de la belle humeur & de la for-

x ; les Ruisseaux semblent prendre
laisir à s'égarer & à se confondre
ans mille labyrinthes. Un si bel en-
roit ne devoit pas devenir si redou-
ible : mais Richard cœur de lion,
Loy d'Angleterre, qui vouloit par
out réünir autant qu'il lui étoit pos-
ble & ses plaisirs & sa gloire, avoit
hoisi ce lieu pour y bâtir une Cita-
elle qui pût tenir en respect toute la
'rovince. Les dépenses avoient été
xcessives, sur tout à creuser au tra-
ers des Rochers qui étoient au pied
e la colline, des Puits d'une hauteur
rodigieuse. Hugues d'Alfar, origi-
aire de Navarre, & lié étroitement
vec le Comte de Toulouse, dont il
voit épousé une fille naturelle, étoit
Gouverneur de la Place, comme du
este de l'Agenois, depuis que Ri-
hard l'avoit donné au Comte de
Toulouse, & il avoit tâché d'aug-
nenter la force de Pene, soit par le
hoix de ceux qui composoient la
Garnison, soit par la construction de
lusieurs Ouvrages qu'il ménagea
ans sa Ville pour fournir à tous les
esoins qui pouroient survenir.

Les Croisez n'avoient point eu de-
uis long-tems de si habile homme à

differentes reprises, l'emportant
tour en quelque chose, & ne p
se donner le coup qui décide.
vantoit de chaque côté d'avoir
vantage, & il étoit vrai que ni
l'autre ne l'avoit eu. Montfort
pera de forcer lui seul la Vi
alors il rapela celles de ses T
qu'il avoit congediées.

Si la seconde Armée vint rej
la premiere; ce ne fut d'abor
qu'il sembloit, que pour parta
honte: presque toutes les Trou
rebuterent & se débanderent
Normans prés, qui voulurent
fin du Siege, & trouver dans le
Pene un pillage qui pût être e
Païs une preuve de leur valeur.
n'étoit plus ordinaire penda

Par le plus grand bonheur du monde la prévoyance des Missionnaires à disposer pour differens tems la marche de chaque Nation, avoit supléé pour cette fois à l'inconvénient qui desarmoit le Comte. Au départ des Allemans & des Picards, l'Abbé de S. Remy de Reims, un Abbé de Soissons, le Doyen d'Auxerre & l'Archidiacre de Châlons, tous Ecclesiastiques en mesme tems, & Capitaines, suivant la coûtume de ces Guerres, où l'on voyoit le casque sur le Froc, & le baudrier sur la Sotane, arriverent avec des Troupes fraîches, qui réduisirent enfin Pene, aprés un tres-long Siege.

La Ville ne fut pas plûtôt prise, qu'on vid de loin les Enseignes d'Alberic de Humbert Archevesque de Reims. Ce Prélat, qui avoit l'ame grande, fut fâché de n'avoir point eu de part aux dangers que les autres Catholiques avoient couru. Pour le satisfaire, il fallut en trouver de nouveaux. On investit Biron, que le Comte de Toulouse venoit de donner à Martin d'Alguais comme une récompense de la perfidie avec laquelle il avoit quitté Montfort, & l'on eut

le bonheur d'y enveloper ce perfide, qui aima mieux s'exposer aux suites du Siege, que fuir devant les Catholiques, ne croyant pas que Montfort, sous les ordres de qui il avoit fait si long-tems la Guerre, fût plus brave & plus experimenté que lui. Biron étoit alors divisé en deux, le Bourg & la Ville. D'Alguais défendit le Bourg plus long-tems qu'il n'étoit necessaire, pour faire dire que Montfort lui en avoit trop apris pendant qu'il avoit été un de ses Lieutenans. Mais la Ville ne jugea pas à propos d'imiter le Bourg; elle vendit au Comte de Montfort l'infortuné d'Alguais, dont le sort seroit plus à plaindre s'il n'avoit pas lui-mesme vendu le premier son honneur & sa conscience pour établir sa fortune. Ce traître fut traîné ignominieusement dans les ruës, & attaché ensuite à une potence: suplice déplorable pour un Capitaine en réputation, & tres-juste pour un perfide.

1212. Il ne restoit qu'un petit nombre de Places à enlever au Comte de Toulouse, & cette pensée animoit les Croisez. Moysac étoit défendu par une nombreuse Garnison de Routiers.

C'étoit des brigands qui pendant la Paix profitoient de toutes les occasions de faire la Guerre à leur profit, & au profit de ceux qui les protegoient. Cependant Moyſac parut foible. Et l'on marcha pour l'attaquer, dans l'eſperance que Dieu ſe déclaretoit contre ſes Habitans. Ces impies, pour inſulter le Legat, qui avoit jetté l'Interdit ſur la Ville, ſonnoient du matin au ſoir leurs groſſes cloches, qui étoit un reſte de la magnificence avec laquelle Pepin avoit bâti dans cet endroit un ſuperbe Monaſtere.

L'Archevêque de Reims tâchoit de donner quelque nouveau degré d'ardeur aux Croiſez. A voir ce Prelat s'abaiſſer aux fonctions les plus mécaniques, on l'auroit pris pour un ſimple Soldat : à voir ſes liberalitez, on connoiſſoit ſans peine qu'il étoit le plus riche Seigneur de l'Armée, & qu'il meritoit de l'être. Le feu qu'il allumoit par tout, le rendit l'objet de la haine des Aſſiegez. De ſorte que les heretiques, dans une ſortie où ils bleſſerent le Comte de Montfort, ayant fait priſonnier de Guerre un jeune Seigneur neveu de l'Archevêque, ils le traiterent barbarement dès

qu'ils le connurent, & jetterent l'un aprés l'autre par dessus leurs murailles les differens quartiers de son cadavre, qu'ils avoient déchiré en pieces. Quelle douleur pour les Croisez! quelle occasion de gloire pour Alberic, sur le visage & dans les paroles de qui l'on ne remarqua que son égalité & sa fermeté ordinaire, comme s'il eût été aussi insensible à ce qui le touchoit en particulier, qu'il étoit animé pour ce qui regardoit le bien general de la Croisade!

L'excez de cruauté dont je viens de parler ne fut pas le seul où les Albigeois se laisserent emporter. Non contens de tuër & de hacher en pieces les Croisez qu'ils pouvoient prendre, ils revenoient les uns aprés les autres tremper leurs épées dans le sang des morts, avec un acharnement honteux.

Renauld Evesque de Tulles survint à propos avec ses Diocesains pour serrer plus étroitement ces Barbares. On poussa sur la contrescarpe une espece de chariot, pour combler le fossé de la Ville : mais l'entreprise étoit trop difficile. Moysac avoit deux fossez, au milieu desquels s'é-

servoit un terrain où les Albigeois avoient ménagé des barricades, d'où ils tiroient aisément sur les François qui paroissoient pour jetter de la terre ou des fascines ; ainsi la machine des Croisez demeuroit immobile sur le bord du premier fossé. Montfort & Guy son frere venoient inutilement pour animer l'attaque. A leur vûë les Assiegez enfonçoient les Catholiques.

Une si vigoureuse resistance ne faisoit qu'augmenter le courage des François. Peu de tems aprés l'Archevesque de Reims, les Evesques de Tulles & d'Alby, l'Archidiacre de Paris, l'Abbé de Moysac, & les autres Ecclesiastiques, revêtus de Surplis, & marchant pieds nuds, la Croix & plusieurs Chasses de reliques à leur tête, sonnerent la charge, en chantant l'Hymne du Saint Esprit, pendant que l'Evesque de Carcassonne & Pierre de Vaucernay son neveu, qui nous a donné le détail de ce Siege, entrerent avec les Croisez dans le premier fossé. De part & d'autre on se signala par plusieurs actions, & l'on ne vid pendant quelque tems qu'une mêlée confuse, au travers de laquelle

du terrain ſitué entre les foſſez.
Sur ces entrefaites les Ville
Comté de Toulouſe, qui n'
pas encore rentrées dans l'obé
de l'Egliſe, demanderent, à
deux prés, Garniſon Catho
& cela convainquit les Bourg
Moyſac qu'il n'y avoit plus
ſource pour eux. Dans le deſ
ſauver leur biens & leur vie, il
fierent au Comte de Montfo
les Toulouſains & les Routie
étoient dans la Place : ceux-ci
alors lieu de ſe repentir d'en av
ſi barbarement avec les Croiſ
jeune Humbert neveu de l'Arc
que de Reims fut vengé autant
qu'il y eut de Routiers & de T
ſains à maſſacrer. Les Franç

ge, qu'ils avoient commencé & continué pendant presque tout le tems que Montfort avoit employé à réduire les Places dont j'ai parlé. Cette nouvelle déroute des heretiques fut un surcroît de gloire pour le Vainqueur; on revint autour de Toulouse pour se saisir des Postes d'où l'on pouroit tenir cette grande Ville bloquée pendant l'Hyver.

Ces Postes peu considerables ne resisterent pas à celui qui avoit soûmis les plus fortes Villes. Il n'y eut que les habitans de Muret qui furent assez déraisonnables pour croire qu'il leur étoit plus avantageux de mettre le feu à leurs Ponts, & de s'enfuir, que de recourir à la clemence du Comte. Il leur en coûta cher; car la Cavalerie de la Ligue ayant traversé la Garonne, elle éteignit le feu qui commençoit à consumer le Pont, & passa au fil de l'épée une partie des Bourgeois. Cet avantage néanmoins fut mêlé de crainte & de larmes de la part des Croisez, qui crûrent plusieurs fois avoir perdu leur General, ainsi que je vas le dire.

A peine le Comte eut passé la Riviere à la tête de sa Cavalerie, que la

Garonne venant à grossir extraordinairement, il fut impossible à la Cavalerie de la repasser à la nage pour rejoindre l'Infanterie, & encore plus impossible à l'Infanterie, qui n'avoit point de bâteaux, de venir joindre la Cavalerie.

Ceux de Muret avoient déja porté à Toulouse la nouvelle que la Cavalerie & l'Infanterie de la Ligue étoient separées, sans esperance de se pouvoir réunir, & qu'il suffisoit de se mettre en Campagne pour tailler en pieces l'Infanterie, qui étoit peu nombreuse & sans Chef. Montfort vouloit repasser la Garonne, lors que Guy de Levy lui representa que la valeur la plus heroïque avoit des bornes ; que les Croisez ne souffriroient jamais que leur General rentrât dans la Riviere : que quand son cheval seroit assez vigoureux pour le porter jusqu'à l'autre rivage, la mort y étoit inévitable ; à moins de suposer, contre toute raison, ou que le Comte de Foix n'étoit pas informé de la situation des affaires, ou qu'il avoit oublié le métier de la Guerre : qu'il étoit fâcheux de voir périr une poignée de Fantassins, mais qu'il seroit déraison-

ble de s'exposer inutilement pour
ſfendre des gens qu'on ne pouroit
uver.

Pendant que Levy parloit de la ſor-
te, Montfort ſe jette à la nage, en ré-
pondant que c'étoit par ſa faute qu'il
avoit engagé ſon Infanterie, & qu'il
vouloit la ſauver, ou du moins la
couvrir le plus long-tems qu'il pou-
roit aux dépens de ſa vie. Dans un
homme ordinaire, cette démarche
ſeroit une temerité veritable, elle ne
le fut pas dans Montfort : comme les
Heros ont plus d'avantage que les au-
tres hommes, ils ont auſſi plus de lu-
miere. Le Comte traverſa heureuſe-
ment la Garonne ; & pendant que le
danger qu'il couroit précipitoit le
travail de ſa Cavalerie, pour réparer
les bréches du Pont de Muret, ſa
preſence au milieu de ſon Infanterie
fit juger aux Toulouſains qu'il étoit
trop ſage pour avoir repaſſé la Ri-
viere ſans avoir dequoi ſe défendre,
& trop habile pour ſe laiſſer forcer.
Ainſi ce qui avoit paru temerité dans
ſa conduite, étoit l'unique moyen
qui pouvoit la juſtifier : aprés cela il
conduiſit une partie de ſes Croiſez
dans la Comté de Cominges, pour en

les assieger dans les formes ; &
leur rebellion contre l'Eglise.

Fin du cinquiéme Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE SIXIE'ME.

AUSSI-TÔT que les Croisez eurent formé le blocus de Toulouse, Raymond alla lui-mesme informer le Roy d'Arragon de l'état où la Place étoit réduite. Il lui representa que la Ville du monde qui lui étoit la plus attachée alloit être la proye d'un usurpateur, si le bras invincible qui venoit de dompter les Sarrazins ne s'étendoit jusques sur le Languedoc pour y humilier le nou-

veau Tyran de la Comté de Toulouse ; que la bravoure des Seigneurs de Foix n'étoit plus capable d'arrêter l'audace de Montfort : que ces Princes avoient été dépoüillez de leurs meilleures Places, & qu'il n'y avoit qu'un Roi aussi grand que celui d'Arragon qui put mettre des bornes à l'ambition des Croisez : qu'à la verité il ne seroit pas aussi glorieux au Roy de dompter Montfort, qu'il le lui avoit été d'abattre l'orgueil des Rois Sarrazins ; mais qu'on sçavoit que le plaisir de faire du bien & de sauver des malheureux touchoit du moins aussi sensiblement son cœur magnanime, que l'éclat des plus memorables Victoires.

Rien ne pouvoit être plus favorable pour Raymond, que le tems où il parloit ainsi au Roy d'Arragon : Le succez le plus heureux du monde flâtoit alors ce Monarque d'une maniere tres-agréable, & l'empeschoit de croire qu'il dût refuser la protection de ses Armes à ceux qui la lui demandoient ; sur tout quand ils étoient du caractere de Raymond, dont la puissance égaloit celle des Rois. Le succez dont je parle étoit la Victoire que

Pierre avoit remportée recemment sur Mammelin Roy de Maroc, & dont toutes les circonstances étoient admirables. Des évenemens extraordinaires avoient presagé quelque chose de surprenant; car lors qu'on faisoit des Prieres publiques en France pour la gloire des Armes Chrétiennes, le Soleil avoit semblé se détacher en quelque maniere de sa Sphere, & s'avancer vers la terre, en prenant successivement differentes couleurs. Les Croisez d'Espagne ayant été ensuite arrêtez par une Montagne qui paroissoit impraticable, un guide inconnu s'étoit presenté à eux de la part de Dieu, & il leur avoit mesme apris à trouver de l'eau dans des lieux qui paroissoient dessechez & brûlez par l'ardeur du Soleil.

1212. *Alberic. 22. Juillet.*

Le combat fut aussi extraordinaire que l'étoient les choses qui l'avoient precedé: la premiere ligne des Chrétiens fut renversée en un instant, & les Chevaliers du Temple & ceux de Calatrava, qui formoient la seconde, étoient déja sur le point de se rompre, quand ils déployerent l'Etendard miraculeux de Nôtre-Dame de Rocmadoure qu'ils avoient défense de dé-

ployer avant qu'ils se vissent dans un danger manifeste d'être enfoncez.

Alberic. La Sainte Vierge, si nous en croyons Alberic, avoit apparu trois Samedis de suite à un Religieux de l'Abbaye de Rocmadoure, & elle lui avoit presenté un Etendard, avec ordre de le porter au Roy de Castille qui se preparoit, comme les Rois d'Arragon, de Navarre & de Portugal, à faire la Guerre aux Sarrazins. Le Religieux, qui étoit peut-être trop timide pour paroître à la Cour, ou trop incrédule pour se fier entierement à une vision si surprenante qui pouvoit l'exposer à plusieurs railleries, répondit à peu prés comme fit Jonas quand Dieu voulut l'envoyer à Ninive. Il dit que personne ne voudroit le croire: mais son doute & son peu de foy furent punis par une repartie terrible; qu'il mourroit dans trois jours & que sa mort seroit la confirmation du Miracle promis par la Sainte Vierge; qu'il en avertît son Superieur, & lui commandât de la part du Ciel de porter l'Etendart au Roy de Castille, avec une défense expresse de le déveloper avant que l'Armée Chrétienne se vid sur le point

d'être battuë par les Infidelles. Cependant le Religieux mourut au tems marqué, & le Prieur du Monastere, qui avoit apris de lui ce qui s'étoit passé, craignit si vivement de mourir, s'il hésitoit un moment à obeïr, qu'il executa sur le champ ce qui étoit ordonné. La Cour de Castille eut une foy ou une crainte aussi vive que celle du Prieur, en quoi elle agit prudemment; car dès qu'on vint à déployer l'Etendard au milieu de la mêlée, on y vid une Vierge qui tenoit l'Enfant JESUS dans ses bras, & qui avoit à ses pieds les Chiffres & les Armes du Roy de Castille. Cela réveilla l'ardeur des Chrétiens: ils crurent avoir la Mere de Dieu, & le Sauveur à leur tête; ils couvrirent le Champ de Bataille de cent mille Sarrazins, & quelques jours aprés ils en battirent encore plus de cinquante mille.

La gloire d'une si belle action, & les suites heureuses qu'elle eut, furent tres-avantageuses aux autres Roys d'Espagne, sans l'être au Roy d'Arragon. Ce Prince avoit eu la tête assez forte pour soûtenir honorablement jusques-là le poids de sa Couronne: mais il se laissa trop ébloüir

par le succez du dernier combat, où il avoit enlevé de sa propre main sa Lance & l'Etendard de Mammelin. En effet, cette glorieuse action ne servit qu'à le seduire. Vainqueur qu'il étoit des Sarrazins, il crut qu'il étoit lui-même invincible; & ne pensant qu'à faire des Conquêtes pour immortaliser son nom, il se laissa persuader par le Comte de Toulouse que Montfort étoit un usurpateur, des mains duquel il ne tenoit qu'à lui d'arracher des Villes qui étoient à la bien-séance de l'Arragon. Ce Monarque étoit bien different du brave Montfort, qu'il vouloit detruire. Le progrez heureux des Armes inspiroit de la hauteur & du faste à ce Prince, & il inspiroit de la moderation & du zéle au Comte. Le Roy vouloit remplir la terre de sa grandeur de ses actions, & Montfort vouloit établir par tout le culte d'un Dieu principe unique de toutes choses. Pierre passoit l'Hyver à goûter les plaisirs d'une Cour galante, & Montfort donnoit ses soins à regler saintement le Païs dont il étoit devenu Maître. Le Clergé y rentroit dans ses droits; les Eglises, dont on avoit

fait des Forteresses, redevenoient des Eglises : on vid les Peuples assister à l'Office Divin ; la Noblesse commença de payer ses dettes ; le Peuple eut de la bonne foi dans le commerce, & toutes les conditions rentrerent dans leurs justes bornes.

Le Roy d'Arragon n'osa d'abord attaquer des Catholiques dont il avoit si peu de sujet de se plaindre. Un reste de son ancienne sagesse lui disoit qu'avant de prendre les Armes, il falloit, à quelque prix que ce fût, mettre s'il pouvoit les Croisez dans leur tort. Le desir d'établir son autorité dans le Languedoc, & de se venger de la Cour de Rome, qui n'avoit pas voulu déclarer nul son Mariage avec Marie de Montpellier, étoient ses veritables motifs : mais le desir d'empescher l'opression entiere des Comtes de Toulouse, de Foix & de Bearn, étoit la seule passion qu'il laissât paroître. Il vint à Toulouse, & il ne parla que de la dureté avec laquelle on avoit traité ses Vassaux, pendant qu'il avoit prodigué ses Troupes & son Sang peut humilier les Infideles. Il disoit qu'on devoit lui avoir demandé justice, & non pas suposer qu'il ne la

feroit point ; que celui qui venoit de soûtenir courageusement le Christianisme en Espagne, ne pretendoit pas le détruire dans le Languedoc. Il ajoûta dans une Conference qu'il eut avec le Legat auprés de Toulouse, qu'il étoit prest de remettre les differens des deux Partis entre les mains des Evesques qui alloient s'assembler à Lavaur, & il demanda cependant une Tréve, disposant de telle sorte les évenemens, que si le Concile étoit favorable aux Comtes ses Vassaux, il obtenoit ce qu'il souhaitoit ; & s'il ne l'étoit pas, il avoit un juste sujet pour paroître mécontent de ce qu'on n'avoit nul égard aux services qu'il venoit de rendre à l'Eglise.

Il écrivit au Concile une Lettre fort captieuse : il disoit qu'il étoit un veritable fils de l'Eglise, & qu'il reconnoissoit le pouvoir de cette sainte Mere pour punir ses enfans ; qu'il suplioit seulement, qu'au lieu d'envahir les Etats du Comte de Toulouse, on se contentât de lui imposer une penitence convenable : ou que si l'on étoit resolu de n'avoir nulle consideration pour le Comte, on eût du moins quelqu'égard pour le jeune Raymond son

s, & qu'on reglât ce que l'Eglise
ouvoit raisonnablement demander,
our que les Etats de la Maison de
oulouse fussent conservez à ce jeune
rince son beau-frere, à qui il étoit
est de rendre Toulouse ; que le
omte de Cominges, le Comte de
oix & le Seigneur de Bearn n'a-
oient jamais fait profession d'aucune
eresie ; que tout leur malheur étoit
avoir pris les Armes pour défendre
ur proche parent le Comte de Tou-
use ; qu'ils offroient neanmoins de
ire une satisfaction proportionnée
leur faute ; qu'ils demandoient par-
on au Concile, & non pas justice ;
nfin, qu'ils prioient les Peres d'agir 1213.
sorte que le Comte de Toulouse &
s amis pûssent se joindre au Comte
Montfort pour aller en Espagne,
a dans la Palestine, faire la Guerre
ux Infidelles.
Les Peres du Concile, aussi éclairez
ue le Roy étoit artificieux, marque-
ent d'abord la joye que Sa Majesté
ur causoit en se declarant fils de l'E-
lise : ils ajoûterent que l'Affaire du
omte de Toulouse ayant été portée
Rome, elle n'étoit plus du Ressort
e l'Archevesque de Narbonne, ni

au delà de ce qu'il eût pû raiso
ment esperer : que c'étoit au
decider, si l'on pouvoit laisse
du Comte de Toulouse des
dont on devoit ôter la possessio
Pere : qu'on avoit eu de jus
jets de se saisir des Terres qui a
noient aux Alliez de Raymon
le Comte de Cominges l'avoit
miné à prendre les Armes :
Comte de Foix avoit taillé en
les Allemans qui venoient à l
au secours des Croisez : que
de Bearn étoit venu au secou
Albigeois, & qu'il tenoit
plusieurs années à son service
sassin du Legat Pierre de Ch
neuf ; on avoüoit cependant
mettoit beaucoup de differen

de se reconcilier avec ses Alliez, quand ils viendroient faire la satisfaction qu'ils devoient à l'Eglise: qu'on suplioit Sa Majesté de contribuer à les ranger dans leur devoir, & de se souvenir de l'étroite liaison où elle avoit toûjours vécu avec le S. Siege, dont elle & son beau-frere le Roy de Sicile avoient reçû constamment des marques d'une consideration extraordinaire.

Le Roy s'aperçût que le Concile n'avoit nul égard aux prieres qu'il faisoit pour le Comte de Toulouse; il ne desespera pas néanmoins d'amener, tost ou tard les Evesques à ce qu'il prétendoit, ou du moins il se crut seur de donner à leurs décisions un air de violence qui paroîtroit insoûtenable aux yeux du Public: pour cela il insista sur la demande qu'il avoit déja faite d'une Tréve de quelques mois, protestant qu'il n'avoit point d'autre vûë que les Croisez, & qu'il souhaitoit uniquement qu'on donnât le tems au Comte de Toulouse & à ses amis de se reconnoître: que ces Princes, semblables aux autres hommes que quelque passion violente agite, ne pouvoient passer en un moment d'une

extrémité à l'autre; mais que si on leur donnoit le tems de poser les Armes, ils ressentiroient aparemment dans la tranquilité d'une Paix agréable l'injustice & le malheur des Guerres passées : que l'Eglise ne pouvoit perdre à differer le châtiment de ses enfans, parce que l'équité de ses intentions étoit si évidente, que les rebelles aprés le premier feu de leur emportement la reconnoîtroient sans peine.

En vain l'Arragonnois vouloit persuader qu'il étoit dans les interests de la Croisade. Les Peres du Concile suposerent que la Tréve de quelque mois qu'il demandoit, étoit une ruse pour détourner le torrent des Croisez, qui descendoient tous les ans de France dans le Languedoc, & pour prendre ensuite le Comte de Montfort au dépourvû dans des circonstances où il lui seroit impossible de soûtenir les forces des Albigeois jointes aux Troupes d'Arragon. Ces Prelats répondirent qu'on ne pouvoit acorder ni Paix ni Tréve; & pour lors le Roy ne dissimula plus. Il publia, & il écrivit par tout, qu'il ne pouvoit plus dissimuler les violences insupor-

ës des Croisez. A l'entendre, le
ein de rétablir la Religion n'étoit
qu'un vain pretexte, & le des-
réel étoit de suivre l'ambition du
nte de Montfort aussi loin qu'elle
droit aller : le sang d'une infinité
nocens égorgez depuis quatre ans
duroit le carnage, demandoit en-
'engeance, & qu'il étoit tems d'é-
dre le feu auquel on condamnoit
fferemment tous ceux qui osoient
ou parler pour leur legitime
ître contre les prétentions d'un
ste usurpateur. En mesme tems
paroître un Manifeste, dans le-
il déclaroit qu'il donnoit sa pro-
ion aux ennemis de Montfort,
u'il apeloit au S. Siege de tout ce
le Concile & l'Archevesque de
bonne oseroient attenter par eux-
mes ou par le Comte de Mont-
. Le Legat témoigna au Roy
rême douleur qu'on avoit d'a-
dre qu'il voulût soûtenir la rebel-
de Toulouse & de Montauban,
le reste des Albigeois s'étoit re-
: qu'une telle démarche mettoit
langer le salut de son ame ; &
n lui défendoit au nom de Jesus
Rist d'agir en faveur des rebel-

les ; qu'on seroit fâché que Sa Majesté encourût l'excommunication où tombent ceux qui sont en commerce avec les heretiques ; qu'on lui annonçoit toutefois que s'il ordonnoit à ses Sujets de défendre Toulouse & Montauban, il seroit dès lors excommunié, sans qu'il fût besoin d'autre formalité.

Ces menaces furent méprisées. Pierre avoit un privilege du Pape, par lequel ce Pontife ôtoit aux autres Prelats le pouvoir de l'excommunier. Aussi ne pensa-t'il qu'à prévenir l'esprit d'Innocent III. Ce Pape fut d'abord entierement pour lui ; car quoi qu'Innocent eût une penetration surprenante, il ne pouvoit croire qu'il y eût quelque juste plainte à faire du côté de la Religion contre un Roy qui dès l'année 1204. & sous son Pontificat, étoit venu à Rome pour rendre son Royaume tributaire du S. Siege ; depuis ce tems-là Pierre avoit souvent battu les Sarrazins ; il venoit d'envoyer à Rome la Lance & l'Etendard de Mammelin ; il ne demandoit rien autre chose, sinon qu'on reçût les satisfactions que les Comtes du Languedoc vouloient faire ; enfin

on devoit le ménager, au moins en quelque chose, dans une circonstance où l'on venoit de confirmer, malgré ses instances, la validité de son Mariage avec Marie de Montpellier.

En conséquence de cette situation de la Cour de Rome, Montfort reçût des Lettres, dans lesquelles on lui marquoit être fort surpris qu'il eût tourné ses Armes contre des Seigneurs Catholiques : on disoit qu'il auroit dû se souvenir qu'ils étoient, comme lui, Vassaux du Roy d'Arragon, & qu'ils devoient les uns & les autres soûmettre leurs differens à la décision du Roy leur Souverain : que Montfort n'avoit pu recevoir l'hommage des Sujets des Comtes de Foix, de Bearn & de Cominges, sans se condamner lui-mesme, puis que ces Peuples étoient Catholiques, ou ne l'étoient pas ; que s'ils l'étoient, il avoit fallu les laisser dans l'obéïssance de leur Comte, & que s'ils ne l'étoient pas, Montfort n'avoit pu les prendre sous sa protection. Qu'on eut donc à rétablir au plûtôt dans tous leurs droits les Seigneurs pour qui le Roy d'Arragon demandoit grace.

De si mauvaises nouvelles furent suivies d'autres encore plus fâcheuses : On aprit que l'Evesque de Segovie Ambassadeur d'Arragon à Rome avoit fait révoquer les Indulgences acordées à ceux qui se croisoient pour aller faire la Guerre aux Albigeois ; & Robert de Corson Legat du S. Siege en France défendoit publiquement de prêcher en faveur de Montfort. Il disoit que l'heresie du Languedoc étoit éteinte, & que la Guerre qu'on y feroit dans la suite, suposé qu'on l'y continuât, ne seroit plus une Guerre de Religion. Une défense si précise ferma la bouche aux Missionnaires qui soûtenoient le parti de Montfort : un seul eut plus de tête que les autres, & soûtint que le Pape ayant été trompé par les Arragonnois, il lui sçauroit gré de n'avoir eu nul égard à une révocation nulle & subreptice. Celui qui parloit de la sorte étoit le fidelle ami de Montfort, Guy Evesque de Carcassonne, dont la fermeté fut imitée dans la suite par l'Archevesque de Narbonne & par le Comte de Montfort : l'Archevesque continua d'animer autant qu'il pût les Catholiques contre les Albigeois,

t le Comte ne rendit aucune des Pla-
es dont il se trouvoit saisi.
En mesme tems l'Archevesque de
Narbonne & le Concile de Lavaur
éputerent à Rome les personnes du
ionde les plus propres à faire valoir
urs raisons. C'étoit l'Evesque de
Cominges, sous la conduite de qui les
Croisez avoient conquis le Païs de
Cominges ; c'étoit Guillaume Archi-
iacre de Paris, qui connoissoit à
ond les erreurs des Albigeois ; c'é-
oit Theodose, le dernier Juge que
e Pape avoit donné au Comte de
Toulouse, & qui penetroit dans tou-
s les intrigues de ce Comte. Heu-
eusement les Députez avoient affaire
un Pape qui ne se donnoit jamais
llement à un Parti qu'il ne fût prest
entendre ce que le Parti oposé pou-
oit lui dire. Innocent lut attentive-
ient les Lettres du Concile, où on
assuroit que l'heresie des Albigeois
ibsistoit dans toute sa force à Mon-
iuban & à Toulouse ; que Ray-
iond étoit toûjours le mesme ; &
ue loin de dégager ses promesses,
l se lioit à tous les ennemis de l'Egli-
e ; qu'il s'étoit vanté qu'avec le se-
ours de l'Empereur Othon il exter-

N 4

du ſecond ; que ce Comte avoi
cours aux Anglois pour for
Croiſez dans Caſtelnaudary
avoit porté le Roy de Maroc
la Guerre aux Chrétiens, chaſ
veſque d'Agen de ſa Ville I
pale, fait arrêter l'Abbé de M
& tenu en priſon une année
l'Abbé de Montauban. On
auſſi ſçavoir que les Comtes d
de Cominges & de Bearn éto
inſtrumens & les fauteurs de l'
ſité de Raymond contre la R
Catholique, & qu'on avoit ét
gé d'entrer par force dans leur
pour couper le ſecours qu'il
noient a l'Ennemi.

1213. On aporta des preuves ſi c
contes de la verité de ces faits

cile, que le Pape ſans biaiſer
ne maniere, & ſans vouloir,
nple de ceux qui ont moins
deur d'ame, chercher des dé-
our faire croire qu'ils n'ont
té ſurpris, chargea l'Evêque
ovie d'une Lettre tres-forte
Roi d'Arragon ſon Maître.
e dans cette Lettre demande
à Dieu pour le Roy la grace
voir en fils l'avis qu'on lui
n Pere; enſuite il lui remon-
n eut ſouhaitté que ſa ſageſſe
cté euſſent augmenté à pro-
qu'on lui avoit marqué une
lus ſinguliere; que le contrai-
arrivé; que les Toulouſains,
iez qu'ils étoient du Corps de
, & unis d'interefts avec des
ies, trouvoient dans lui un
eur, lequel au ſcandale de l'E-
eſperoit pouvoir les ſoutenir
Dieu; que l'on enjoignoit au
quitter le nom odieux de dé-
de Toulouſe, qu'on étoit ex-
ient ſurpris qu'il eût repreſen-
omtes de Foix, de Bearn & de
ges comme des Seigneurs in-
nt perſecutez, & qu'il eut diſ-
qu'ils étoient notoirement les

convaincantes d'une veritable
pour ſe réunir avec l'Egliſe, n
s'ils manquoient à les donner
cordoit l'Indulgence des Cro
ceux qui viendroient punir leu
nation, que ſi Sa Majeſté ne
pas executer à la lettre les or
S. Siege, elle devoit craind
meſme d'attirer ſur ſoi les plu
bles effets de la colere de Die
hommes.

Il eſt facile de donner avec
un avis important & ſalutair
il eſt quelquefois difficile de
voir avec ſoûmiſſion: Pierre c
voit oſé ſe plaindre de la nouv
tification que le Pape avoit fai
tement de ſon Mariage avec M
Montpellier, n'eut pas plûtôt

qu'il travailla vivement au dessein qu'il avoit pris de ruiner les Croisez, & de punir ainsi Rome de ce qu'elle l'avoit puni lui-mesme, en refusant de déclarer son Mariage nul, comme il l'avoit si souvent demandé. En effet, le seul refus qu'on lui avoit fait de le satisfaire sur cet Article, effaçoit de son esprit toute la suite des graces dont le S. Siege l'avoit comblé ; il tâcha de faire enlever le Comte de Montfort, dans une Conference qu'il lui avoit demandée. Ce stratagême n'ayant pas réussi, sa colere éclata ouvertement : il déclara la Guerre aux Croisez, & il donna ordre aux Bataillons Catalans qu'il avoit auprés de lui de ravager toutes les Terres de la Ligue.

Dans cette occasion Montfort se souvint qu'il étoit Vassal de la Couronne d'Arragon, & qu'il avoit encore dans ses mains le gage le plus précieux que Pierre eût pu lui donner de son estime. C'étoit le Prince Jacques son fils, le legitime heritier des Etats d'Arragon : il poussa donc la patience jusqu'à l'excés, mais voyant que sa moderation passoit pour crainte, ses respects pour foiblesse, son

attachement pour artifice, il ne put retenir plus long-tems son indignation. Il envoya Lambert de Toury, homme de tête & de main, demander au Roy d'Arragon s'il étoit vrai qu'il voulût faire la Guerre à un Chevalier qui se faisoit un honneur d'être son Vassal; & le Roy témoignant qu'il persistoit dans son dessein, Toury lui presenta une Lettre, dans laquelle Montfort, sans le traiter de Seigneur, lui déclaroit la Guerre. Lintrépide Lambert fit plus; il offrit un cartel de défi à celui qui oseroit dire que le Comte de Montfort avoit manqué en quelque chose au respect que la qualité de Comte de Carcassonne l'obligeoit de rendre au Roy d'Arragon: personne n'osa accepter le cartel de ce brave homme. Au contraire, quelques Seigneurs de la Cour charmez de sa generosité, le firent évader de la prison où leur Roy l'avoit fait jetter.

La Guerre étant ainsi déclarée de part & d'autre, on ne pensoit plus qu'à la soutenir: tout sembloit conspirer pour favoriser l'Arragonnois, & pour humilier le Comte de Montfort. Pierre pouvoit lever des Trou-

es nombreuses dans ses Etats, & il faisoit, sans craindre que des Villes & des Provinces accoûtumées depuis long-tems à lui obéïr, se prévalussent de l'occasion pour secoüer le joug de son obéïssance. Montfort ne pouvoit tirer des Troupes de France, & la révocation des Indulgences venoit de dégoûter les Peuples des Guerres du Languedoc; & cependant il étoit obligé d'avoir de nombreuses Garnisons dans chaque Place, la force seule pouvant retenir le Païs dans l'obéïssance de l'Eglise. Le Roy d'Arragon voulut dompter le Comte, il lui étoit impossible de ménager plus adroitement des circonstances favorables; Montfort étoit réduit à une poignée de Soldats, que ses amis lui avoient gagné, nonobstant l'oposition du Legat. Les Evesques d'Orleans & d'Auxerre furent les seuls Prelats qui vinrent combattre les Albigeois cette année. La generosité de ces Evesques, jointe à l'éclat de la naissance, & au desinteressement de leur entreprise, persuada au Comte qu'il ne pouvoit trouver personne qui sût mieux aprendre au jeune Amaury son fils quelles étoient les qualitez

1213. *Gall. Sainte Marthe.*

d'un brave Chevalier. Il pria les deux Prelats de lui donner l'ordre de Chevalerie qu'il n'avoit pas encore.

Glossar du Cange. C'étoit la coûtume dans les Païs Septentrionaux, que les jeunes gens y reçussent leurs premieres Armes de quelque grand Seigneur. Cette coûtume passa dans les Gaules avec les François, qui s'y établirent; & de là vint que nos Rois, les Princes, & les Seigneurs de leur Cour donnoient avec ceremonie des Armes à ceux qui pouvoient mieux soutenir l'Etat: la mode vint ensuite de prendre le titre de Chevalier quand on recevoit cet honneur.

Les Evesques d'Orleans & d'Auxerre benirent donc des Armes pour Amaury; & en les lui donnant, ils s'apercevoient déja de cette grandeur d'ame, de cette bravoure, qui l'ont rendu un des plus sages & des plus vaillans Connestables qu'ait eu la France.

On entra ensuite dans la Gascogne avec les Troupes des deux Evesques; & à leur exemple on se signala par plusieurs exploits considérables, jusqu'à ce que la nouvelle du Siege de Pugot, que le Comte de Toulouse

venoit de former, obligea de revenir dans la Comté de Toulouse. La marche ne put être assez précipitée pour sauver la Place. Raymond s'en étoit rendu maître en peu de jours ; il avoit passé le simple Soldat au fil de l'épée, & fait pendre les principaux Officiers de la Garnison, qui étoient Pierre de Sisy, Simon de Sennes, & Roger de Sarte. Cette disgrace n'étoit rien en comparaison de ce qui suivit ; car pendant que les Troupes des Evesques d'Orleans & d'Auxerre reprenoient le chemin de France, aprés avoir servi leur tems, le Roy d'Arragon venoit avec toutes ses forces pour fondre sur l'Armée de la Ligue : ceux qui donnent le plus à ce Monarque, comptent deux cent mille hommes sous ses Drapeaux ; & ceux qui lui donnent le moins, en mettent environ cent mille : dès que le Roy parut dans la Gascogne, par où il avoit pris sa route en revenant d'Arragon, il trouva par tout les clefs des Villes entre les mains des Magistrats, qui les lui presentoient, & les Armes dans les mains de la Noblesse, qui se disoit prête à marcher sous ses ordres.

Le blocus de Toulouse étant ce qui

embarassoit davantage les Albigeois ; c'étoit aussi ce qui animoit le Roy d'Arragon : il marcha d'abord vers Muret, celui de tous les quartiers de la Ligue qui fatiguoit le plus Toulouse. Muret étoit alors, comme il l'est encore aujourd'huy, une petite Ville considérable seulement par le concours des Païsans & des Marchands qui s'y embarquent pour por-
1213. ter leurs denrées à Toulouse. Ce fut le dixiéme de Septembre de l'Année 1213. que les Escadrons & les Bataillons Arragonnois enveloperent Muret. La multitude de ceux qui les composoient étoit si grande, qu'on eut dit qu'ils alloient emporter la Ville d'emblée. A leurs premieres aproches, la basse Ville implora leur clemence, & la haute ne tint quelque tems, que parce que Montfort accouroit pour s'y jetter lui-même, avec un égal étonnement de ses amis & de ses ennemis, qui ne concevoient pas ce qu'il pouvoit prétendre. La Comtesse sa femme employa beaucoup de larmes pour l'arrêter ; & ce qui l'y portoit davantage, c'est que la nuit precedente elle s'étoit imaginée pendant son sommeil qu'on lui ouvroit

les veines des deux bras, & qu'elle perdoit tout son sang : présage qu'elle regardoit comme une marque indubitable d'un malheur qui alloit lui enlever le Comte son Epoux.

Un Religieux de l'Abbaye de Bolbonne, nommé Maurin, & qui étoit ami intime de Montfort, aporta des raisons bien plus capables de glacer le courage du Comte. *Eh! que prétendez-vous*, lui dit cet ami fidelle? *avec mille hommes qui vous suivent, & qui font tout ce que vous pouvez tirer de vos Places; sans les exposer à l'invasion des Arragonnois? Voulez-vous vaincre un Roy belliqueux, dont les Troupes ont toûjours été victorieuses; & qui sont aujourd'hui si nombreuses, qu'elles vont vous envelopper aussi-tôt que vous paroîtrez? Il ne s'agit plus ici d'un amas confus d'Albigeois sans expérience, à qui vous avez donné une fois la chasse. Vous voyez ces fiers Arragonnois, ces intrépides Catalans, la terreur des Infidèlles, & à leur tête le sage & invincible Roy d'Arragon, qui vient de desarmer Mammelin au milieu de plus de deux cent mille Sarrazins.* Montfort, sans faire de réponse, tira une Lettre de sa poche, & pria son ami de la lire. *G. de P.*

mais mis ſur pied. *Je conviens*
ſuivit alors Maurin, *que le R*
attachement criminel; je ne c
néanmoins que ſa paſſion dimi
Troupes, ni qu'elle augmente le.
Je ne le croi pas non plus, r
Comte: *mais elle m'aſſure de la*
tion de Dieu; & je ne puis crai
Ennemi qui ſacrifie ſa Religio
Maîtreſſe. En parlant de la ſ
entra dans l'Egliſe de Bolboı
mettant ſon ſabre ſur l'Autel
Dieu de le benir, & de lui do
force qu'avoit eu celui de Juc
chabée. Les vœux furent ſu
ceux de ſes amis qui avoient
de reſolution pour le ſuivre,
étoient Guy de Montfort, &
laume des Bares ſes freres. A

Evesques de Toulouse, d'Agde, de Carcassonne, d'Usez, de Nismes, de Lodeve & de Beziers, & les Abbez de Clairac, de Villemagne & de S. Tubery. Avant mesme que d'arriver à Muret, où l'on alloit trouver un Ennemi si redoutable, on avoit à craindre une chose qui n'inquietoit pas moins : on aprehendoit que quelque Corps d'Albigeois ne se fût rendu maître des défilez qui sont entre Saverdun, où l'on alloit passer, & Muret où il falloit se rendre : on craignoit aussi que les Ennemis n'eussent déja fait traverser la Garonne à une partie de leurs Troupes ; car par là ils auroient mis les Croisez hors d'état d'entrer dans la Ville. La foiblesse des Croisez leur tint lieu de force, & elle empescha le Roy d'Arragon de prendre toutes les précautions qu'il auroit pu prendre. Peut-être aussi que la négligence affectée du Monarque fut un rafinement de sa prudence, & un moyen qu'il jugea efficace pour augmenter la joye & l'ardeur de son Armée, en laissant passer sur le Pont de Muret le secours de Montfort, qui étoit si peu de chose, par raport aux forces des Arragonnois, que de le

rent par des huées continuelle
tenuës la joye qu'ils avoient q
ennemis vinssent se précipi
mêmes. Le Comte, selon la
tion d'Alberic, n'avoit pas
quatorze cent hommes, en c
mesme la Garnison de Mure
laume le Breton lui en don
ment douze cent; Pierre de
nay n'en compte que huit c
nul Auteur ne fait monter le
jusqu'à quinze cent.

Les Evesques, qui avoi
l'Armée de la Ligue, tremb
la vuë du danger. Ils ne pret
plus combattre, ils cherc
engager quelque négotiation
puterent deux Abbez au R
ragon, pour le conjurer d

ommunication que les Toulousains voient encouruë : mais dequoi sert-il 'offrir de telles conditions, ou d'autres semblables à ceux qui n'en veuent point ? L'Arragonnois répondit ierement aux Abbez, que les Preits perdoient le respect, en demanant une Conference pour traiter de a Paix entre lui & trois ou quatre vanturiers, qui devoient il y avoit ong-tems avoir mis bas les Armes, c demandé pardon de leur audace. 'our surcroît de malheur, les vivres ommençoient à manquer dans la 'ille; & les Evesques qui ne voyoient ue des sujets de craindre, firent une erniere tentative : ils envoyerent deander au Roy s'il trouveroit bon u'il vinssent nuds pieds se prosterner ses genoux, & le conjurer de ne pas létrir les Lauriers de son Régne par a Guerre qu'il alloit faire à l'Eglise. On vid même des Catholiques assez élez parmi les Arragonnois pour reresenter à leur Roy que Montfort yant dans son pouvoir l'heritier preomptif de la Couronne d'Arragon, neritoit quelques égards, & que ce Comte avoit fait des choses si extraorlinaires qu'on ne pouvoit dire de quoi

sa valeur n'étoit pas capable. On representa au Monarque qu'il alloit perdre le titre glorieux de Catholique, aprés l'avoir merité du consentement de tous les Fidelles ; que ce qu'il pouvoit prétendre aprés une victoire complette, c'étoit que les Croisez lui demandassent pardon, ou que les Legats reconciliassent les Toulousains avec l'Eglise ; & qu'il voyoit qu'on étoit resolu de lui donner cette satisfaction avant le combat, & sans qu'il fît une démarche aussi delicate que celle de livrer Bataille à une Armée de Croisez.

Les remontrances étoient superfluës : le Roy haïssoit Montfort depuis que le Comte donnoit tous les jours un nouvel éclat à sa gloire, & il vouloit avoir le plaisir de l'humilier. Il ne vouloit pas mourir ennemi de l'Eglise : mais il étoit bien aise d'aquerir de la réputation, même aux dépens de la Religion. Une victoire, dans l'occasion où l'on étoit, l'assuroit des bonnes graces de la Dame qu'il aimoit : or que ne peut pas une passion dans un cœur où l'on la laisse dominer ! La Noblesse Arragonnoise souhaitoit aussi de combat-

te, & de montrer qu'on n'étoit pas
moins brave au delà qu'au deçà des
Pyrenées. Quelques Catalans vinrent
les premiers insulter les Croisez jusqu'aux
portes de Muret.

A leur vuë Montfort perdit patience :
On vous méprise, dit-il aux Prelats,
*je veux qu'on vous estime ; vous craignez ;
& c'est vous qui allez gagner la
victoire.* Il étoit si convaincu de ce
qu'il disoit, & tellement saisi de cet
esprit de force qui remplissoit les
chefs du Peuple de Dieu à la presence
des plus terribles Ennemis ; que
rien ne fut capable de le faire balancer
dans le dessein qu'il prenoit de
marcher avec 1200 hommes contre
cent mille combattans.

Ce n'est pas que son cœur ne fut
mis alors à de rudes épreuves : on dit
que quand il entra dans l'Eglise de
Muret pour promettre à Dieu, selon
sa coûtume, qu'il alloit tâcher de
tailler en pieces les Albigeois, l'Armure
de son bras se rompit, & tomba,
avec une partie de sa cuirasse, qu'il
avoit attachée ; ce qui passoit pour
un fort mauvais augure : quand il
voulut monter à cheval, son cheval
se cabra, & le renversa par terre, ce

qui sembloit un pronostic encore plus fâcheux : il arriva aussi qu'un Croisé des plus distinguez lui demanda, les larmes aux yeux, s'il avoit compté le nombre des gens qu'il avoit avec lui ? mais il repartit que ces sortes de soins étoient inutiles, & que Dieu avoit resolu de leur donner la Victoire. Au reste, il avoit aquis un si grand empire sur l'esprit de ses Troupes, que personne ne délibera sur ce qu'il avoit à faire. Dès qu'on eut connu qu'il vouloit combattre, on ne demanda pas comment on pourroit vaincre ; on suposa que puis qu'on alloit à l'Ennemi, on en reviendroit Victorieux : & je ne sçai ce qui doit paroître ici plus surprenant, ou que Montfort osât donner Bataille, ou que les Croisez osassent le suivre. Les Evesques entraînez par le torrent, perdirent la crainte que les autres Croisez avoient déja perduë ; & comme l'Evesque de Toulouse s'arrêtoit à faire baiser un morceau de la vraye Croix à chaque Soldat (ce qui n'auroit pas duré long-tems à cause du petit nombre) l'Evesque de Cominges ne put souffrir le retardement que cela causoit au gain de la Bataille, il prit la relique,

relique, & il en benit en un ſeul coup toute l'Armée, promettant le Ciel à ceux qui mourroient dans le combat, aprés avoir demandé à Dieu pardon de leurs pechez. Les Croiſez avoient quelque peine à ſe fier aux promeſſes de ce Prelat, qu'ils croyoient un peu plus Guerrier que Prophéte : mais quand les autres Eveſques, conjointement avec Saint Dominique, promirent la meſme choſe, perſonne n'héſita plus. On laiſſa les Prelats au pied de l'Autel, & en l'honneur de la Sainte Trinité on ſe diviſa en trois lignes, pour aller à une des plus extraordinaires actions dont on ait jamais entendu parler.

Les ſentimens étoient alors fort partagez dans le Camp des Albigeois. Le Comte de Toulouſe étoit d'avis qu'on ne riſquât rien, puis qu'en refuſant de combattre on étoit ſeur de vaincre : il diſoit que Muret étoit ſans vivres ; que la démarche de Montfort étoit un coup de deſeſpoir ; que ſans ſortir du Camp il falloit tirer de toutes parts ſur ſes Croiſez, & les démonter en tuant leurs chevaux ; aprés quoi, armez de fer qu'ils étoient, ils demeureroient im-

causât du desordre.

Le Roy d'Arragon fut
d'un tel avis : *Renoncez à*
dit-il au Comte, *si vous ne le*
à present ; il ne faut point re
y a du danger, il y en a dès qu
les Armes : mais il faut consi
n'y en a que pour nos Ennen
vous défiez des Toulousains, n
sons pas ; marchons avec des
dont j'ai cent fois éprouvé l
& dont vous allez l'éprouver v
Il nous seroit aussi honteux de
present le combat, qu'il le se
vaincu.

En mesme tems il comn
Toulousains pour garder l
& pour donner, s'ils le ju
propos, un assaut à la Ville

gée, l'on envelopât les Croisez.

Le Comte de Foix & les Catalans 1213.
urent les premiers à marcher aux
Ennemis : on ne tarda pas à se join-
dre & à se mêler ; avec tout le feu
dont sont capables deux partis qui ne
croyent pas pouvoir reculer, parce
qu'ils sont venus avec une assurance
entiére de la Victoire : mais ce n'é-
toit plus des Sarrazins que les Cata-
lans avoient à combattre, c'étoient
les François. C'étoient des Croisez
qui croyoient courir au Martyre ;
c'étoit des Soldats aguerris par Mont-
fort, & dont chacun étoit accoûtu-
mé à n'avoir nul égard au nombre
des ennemis qu'il avoit en tête. La
premiere ligne des Albigeois, com-
posée, comme on l'a dit, de Cata-
lans, recula de quelques pas pour
revenir plus vivement à la charge ;
& son mouvement persuadant aux
Croisez qu'elle plioit, ils firent un si
violent effort pour l'enfoncer, qu'elle
se renversa effectivement sur la deu-
xiéme ligne avec une confusion si peu
attenduë & si subite, que tout autre
que le Roi d'Arragon eût été emporté
par les fuyards. Ce Prince, soûtenu
d'un petit nombre de ses plus vaillans

O 2

Arragonnois, rétablit la Bataille. Les Grands d'Arragon, Oznare Pardo & son fils Gomés de Luna, Michel Luesia, le brave Rada, & plusieurs autres tomberent à ses côtez, sans que le danger qui redoubloit ralentît en rien son ardeur : Il cherche Montfort, & l'ayant découvert, sans en être cependant reconnu, il marche à lui la Lance en arrest pour le percer. Montfort s'aperçoit qu'on le distingue, & il ne sçait encore qui vient à lui ; il voit toutefois, par l'empressement de ceux qui acourent, que c'est le Roy lui-mesme, ou quelqu'un qu'on estime presqu'autant que le Monarque ; il s'avance, & donne si adroitement un tour de main à son cheval, qu'il évite le coup, & passant jusqu'au Roy, il lui enleve sa Lance, Alors la Noblesse Arragonnoise tombe sur Montfort : la violence des coups qu'on lui portoit à sa droite, fit rompre l'étrier sur lequel il s'apuyoit du côté gauche. Montfort, pour se soûtenir, donna de force avec l'éperon dans l'armure de son cheval pour s'y faire un apui. L'éperon se brisa dans l'effort : tout cela étoit necessaire pour faire compren-

Guill. le Breton.

dre à la posterité quelle étoit la vigueur de ce Heros ; car nonobstant ce qui venoit d'arriver, il tint ferme en selle, & soit qu'il connût effectivement le Roy, soit qu'il ne le connût pas, il rejoignit de prés le Chevalier qui venoit de faire contre lui un coup de Lance, & ne pouvant le percer, il le prit par le casque, & le tira de dessus son cheval. Le Roy qui étoit aussi tres-vigoureux, se débarassa des mains du Comte, & il tomba à terre, où un Croisé (quelques-uns disent que ce fut Mafre de Belvezer parent du Comte de Toulouse) lui porta en mesme tems plusieurs coups, & le tua : un tel sort est déplorable pour un Roy qui n'avoit cueilli jusques-là que des Palmes, & qui meritoit, à ce qu'il semble, une fin plus heureuse, aprés avoir battu tant de fois les Infidelles ; mais il avoit oublié que Dieu demandoit de lui qu'il fît la Guerre aux Sarrazins, & non pas à des Troupes que l'Eglise avoit croisées pour détruire une heresie monstrueuse.

Les Arragonnois passionnez pour la gloire de leur Roy, pendant qu'il avoit été en vie, ne penserent plus à

le venger. Dès qu'il fut mort, son corps demeura au pouvoir des Croisez, & ses Troupes prirent la fuite. Il ne tint qu'aux Toulousains, qui donnoient un assaut general à la Ville de Muret, de prévenir la colere du Vainqueur, & d'accepter la Paix que l'Evesque de Toulouse leur fit offrir plusieurs fois. Aprés avoir remarqué du haut des Tours de la Ville, que Montfort avoit dompté ses Ennemis, cependant trop prévenus en faveur du Roy d'Arragon, ils ne pûrent comprendre jusqu'où alloit la desolation de leur Parti, que quand une partie des Victorieux vint les charger & les tailler en pieces.

Le Soldat Croisé ne pensa plus ensuite qu'à profiter des richesses des vaincus, & ce fut en dépoüillant les morts qu'il reconnut le corps du Roy d'Arragon. Montfort averti du malheur assuré de ce grand Prince, ne fut pas plûtôt arrivé auprés du corps, qu'il versa des larmes sinceres ; car outre que dans ces occasions un Vainqueur a de la peine au fond à voir le triste état d'un ennemi qui lui represente si vivement l'inconstance des choses humaines, le Comte ayant l'a-

Un Jeudi, le 12. de Sept. 1213.

me aussi Chrétienne que Guerriere, ne pouvoit manquer d'être penetré de douleur á la vûë d'un Roy qui mouroit la victime de l'erreur, aprés avoir été presque jusqu'à la fin de sa vie un des plus illustres protecteurs de la Religion. Les Chevaliers de S. Jean, que nous apelons les Chevaliers de Malthe, emporterent le corps du Roy, & le rendirent aux Arragonnois, qui l'inhumerent dans le Monastere des Hôpitalieres de Sixena. Les Albigeois avoient perdu vingt mille hommes, & les Croisez n'avoient perdu qu'un seul Chevalier, & un tres-petit nombre de Soldats. La Lance & l'Etendard du Roy d'Arragon étoient demeurez au pouvoir des Victorieux, & leur General envoya l'un & l'autre au Pape, avec la nouvelle que le Roy d'Arragon avoit cessé de vivre aussi-tôt qu'il avoit cessé d'aimer l'Eglise.

Toulouse ne fut rien moins que consternée par la perte de la Bataille : elle refusa de donner un assez petit nombre d'ôtage, dont les Catholiques étoient prêts de se contenter, pour lui acorder la Paix. Montfort méprisa, comme il devoit, une hau-

teur si mal entenduë ; il fit bloquer la Ville par une partie des Troupes qui lui vinrent en ce tems-là, & il ordonna au reste d'aller avec Raoul Evesque d'Arras achever la ruine entiere du Païs de Foix, nonobstant les défilez continuels où il falloit s'engager à travers les Montagnes sur lesquelles les habitans se cachoient au fond des Rochers, d'où ils tiroient sans cesse sur les Croisez qui ne pouvoient ni les voir ni les ateindre. On porta aussi la Guerre vers les rives du Rhône dans un territoire dont les richesses & la beauté pouvoient dédommager des peines qu'on avoit prises dans la Comté de Foix. Les Terres de Ponce de Montlaur, un des Seigneurs qui avoit défendu Montferrand contre la Ligue, furent les premieres où l'on alla, & l'on y eut fait le ravage que meritoit cet ennemi implacable des Eclesiastiques, si l'humiliation profonde dans laquelle il parut aux pieds du Comte de Montfort n'eût calmé la juste colere des Croisez. Des Terres de Montlaur on passa vers Valence, qui apartenoit à Aymard de Poitiers. Ce Seigneur, aprés avoir jetté de fortes Garnisons

C. de P.
P. de V.

dans ses Places, s'y étoit mis en embuscade pour surprendre Montfort; il eût assez de cœur pour former ce dessein genereux, mais il n'en eut pas assez pour l'executer; il n'osa paroître quand les Croisez passerent.

Le Comte s'en aperçût, & ne vouloit pas le perdre, convaincu que celui qui n'osoit l'attaquer viendroit bien-tôt implorer sa clemence. Il continua donc sa marche, & il eut le plaisir de rencontrer les Princes au devant desquels il venoit. C'étoit Odon Duc de Bourgogne, & le Dauphin André son frere, suivis des Archevesques de Lyon, de Vienne & de Narbonne. Le Duc étoit le protecteur déclaré de la Croisade: le Dauphin avoit une fille nommée Beatrix, qu'il vouloit donner à Amaury de Montfort, fils du Comte. Le General de la Ligue n'avoit jamais été felicité sur le succez de ses Armes d'une maniere en mesme tems si honorable & si sincere qu'il le fut alors. Les cœurs des deux Princes s'ouvrirent pour lui sans reserve. Le Dauphin lui donna sa parole pour le Mariage de Beatrix avec Amaury; & le Duc de Bourgogne obligea Aymard de

Poitiers à recevoir Garnison Catholique dans ses meilleures Places.

Ces illustres amis n'étoient pas les seuls qui travailloient à l'agrandissement de Montfort. Guy Evesque de Carcassonne, Guillaume Archidiacre de Paris, & le Docteur Jacques de Vitry lui gagnoient le Cardinal Robert de Corson, qui défendoit depuis prés de deux ans aux Missionnaires d'enrôler personne pour les Croisades du Languedoc. Le Legat, d'ennemi, pour ainsi dire de Montfort, devint admirateur de son merite ; & trouvant les interests de JESUS-CHRIST beaucoup plus faciles à soûtenir dans un Païs où ce grand Homme domptoit les Rois, que dans la Palestine, où les Fidelles ne remportoient pas de semblables avantages, il voulut être du nombre de ceux qui se croisoient pour le Comte, ce qui fit une si prompte revolution en France, où les Peuples aimoient Montfort, que les Pelerins reprirent la route du Languedoc avec une ardeur que j'aurois de la peine à exprimer.

1214. De telles forces étoient necessaires pour venger la mort d'un ami que les Catholiques venoient de perdre de la

maniere du monde la plus funeste, Baudoüin frere du Comte de Toulouse, & qui avoit eu long-tems un attachement inviolable pour son frere : mais qui n'avoit pu demeurer dans ses interests, depuis qu'à la qualité de mauvais frere il avoit joint celle de protecteur de l'heresie : Le genereux Baudoüin venoit de tomber dans les mains des Albigeois ; ce n'étoit point dans une action reglée qu'il avoit été pris, son courage l'eut rendu Vainqueur de ses ennemis dans un danger de cette sorte : Une noire trahison le perdit. Ce Seigneur, dont la complexion étoit foible, & qui depuis plusieurs mois n'avoit pu quitter les Armes, s'étoit retiré vers le commencement du Caresme dans une petite Ville du Quercy, nommée Olme, où il prétendoit reprendre des forces proportionnées aux nobles projets qu'il formoit pour la nouvelle Campagne, & croyant être en seureté dans une Place qui lui apartenoit, il n'avoit autour de lui qu'un tres-petit nombre de Croisez, & deux Seigneurs de ses amis, le Gouverneur de Moysac, & Guillaume de Contris. Il ne lui en falloit pas davan-

tage, si ceux d'Olme eussent sçû rendre justice au merite de leur Maître: mais dans les Guerres civiles, un crime honteux se déguise, & passe assez souvent sous le nom de devoir. Les habitans d'Olme voulurent venger le Comte de Toulouse des maux que son frere lui avoit faits, & pour y réussir, dès que Baudoüin se fut retiré le soir dans son apartement, ils l'y enfermerent à petit bruit, & ils mirent des corps de gardes à toutes les portes des maisons où il y avoit des Croisez: cependant un des Conjurez montant à cheval, en porta la nouvelle aux Albigeois de Montlienard, & ceux-ci accoururent à la hâte, sous la conduite de Castelnau; ils entrerent la mesme nuit dans Olme. Je ne prétends pas justifier la conduite du Prince qui se laissa ainsi surprendre. Dans l'esprit des hommes, celui qui se laisse tromper, a toûjours tort: je dirai seulement qu'il soûtint son malheur avec la mesme fermeté avec laquelle il avoit soûtenu la Guerre. Ses ennemis avoient esperé rentrer dans toutes les Places qui lui apartenoient, en le menaçant de le poignarder, ou de le faire mourir de faim,

e les faisoit rendre ; & ils éprou-
ıt que lors qu'on lui tenoit le poi-
l à la gorge, ou qu'on le laissoit
eurs jours sans manger, il ne di-
amais une parole qui démentît sa
ation ; au bout de quelque tems
conduisit à Montauban, où le
te de Toulouse, les Seigneurs
Maison de Foix & un Arragon-
leur confident, nommé Bernard
ortelles, l'attendoient.
fide, lui dit le Comte de Tou-
, *vous avez vendu vôtre Frere &*
Patrie : Seigneur, repartit Bau-
ı, *vous avez pris la Croix pour*
ttre les Albigeois, & je l'ai prise
re exemple ; vous n'avez pas crû de-
bserver le vœu qui vous attachoit
glise, & j'ai jugé que je devois
lir le mien. Au lieu de suivre vos
gnes, j'ai suivi celles des Catholi-
qui sont autorisées par le Roy vôtre
re & le mien. J'ai exposé ma vie
naintenir dans le Languedoc la foy
s Ancêtres ont portée, au prix de
ang, jusqu'aux extrémitez de la
J'ai aimé le Comte de Monfort,
qui j'ai trouvé pour moi un cœur de
qui m'a donné liberalement ce que
ne refusiez avec injustice. J'ai pris

des Villes, j'ai gagné des Batailles, je me suis rendu digne du nom que je porte, & qui n'a jamais été joint avec le titre d'heretique, que dans vous; pour lequel de ces crimes voulez-vous que je meure? Pour tous, reprit Raymond; & en mesme tems le Comte de Foix & Bernard de Portelles jetterent une corde au col de Baudoüin; & sans lui donner, comme il le souhaitoit, la permission de recevoir les Sacremens de l'Eglise, ils l'étranglerent eux-mesmes. La honte de cette execution fut toute entiere pour les Executeurs; & nullement pour Baudoüin. *La mort du Juste,* dit à cette occasion Guillaume de Puylaurens, *est toûjours glorieuse, de quelque nature qu'elle paroisse aux yeux de ses ennemis.*

Les Croisez ne furent pas en état de punir ce crime aussi-tôt qu'ils l'eussent souhaité. Les Catalans & les Arragonnois qui avoient eu le tems de reprendre cœur, & qui vouloient venger leur Roy, se répandoient de tous côtez dans la Comté de Carcassonne. Outre cela leurs Alliez le Vicomte de Narbonne, les habitans de Montpellier, le Comte de Toulouse, le Seigneur de Castelnau, la No-

blesse du Perigord, la Ville de Moyssac & le Roy d'Angleterre s'efforçoient à l'envi d'humilier Montfort.

Je ne sçai par quels nouveaux prodiges de valeur le Comte, qui n'avoit encore qu'un assez petit nombre de Chevaliers, que son frere Guillaume des Barres venoit d'amener, auroit pu se soûtenir ; si la sagesse d'un nouveau Legat, le Cardinal Pierre de Benevent, n'eut rompu les nœuds qui réunissoient les ennemis. Ce Prelat élevé à la Cour de Rome, où l'on sçait si bien convaincre ceux avec qui l'on traite, qu'il est de leur interest de faire ce qu'on leur demande, obtint du Vicomte de Narbonne qu'il consentît à une Tréve avec les Croisez: Il persuada aux Arragonnois que s'ils quittoient les Armes, il alloit obliger Montfort à leur rendre le Prince Jacques fils unique de leur Roy. Il eut des égards si obligeans pour les Comtes de Foix & de Cominges, que ces Seigneurs, apaisez par ses honnêtetez, lui livrerent, pour se faire absoudre des Places que Montfort n'avoit pu leur prendre. Le Roy d'Angleterre ne se trouva pas en état d'agir contre les Croisez ; aprés quoi le

Comte de Toulouse fut presque le seul ennemi qu'on eut en tête.

On lui fit aisément lever le Siege du Château de Moysac, qu'il avoit commencé, & l'on s'apliqua à détruire le peu d'amis qui lui restoit: la chose n'étoit plus difficile; Guy Evesque de Carcassonne, Guillaume Archidiacre de Paris, & Jacques de Vitry arrivoient dans le Languedoc, & on admiroit plus que jamais en eux ce talent surprenant qui les rendoit maîtres des esprits, par la persuasion qu'on avoit que leur mission étoit extraordinaire. On les écoutoit, on suivoit leurs conseils, on leur prodiguoit son argent, & on leur demandoit s'ils vouloient quelque chose de plus.

1214. Les deux personnes les plus remarquables qu'ils eussent croisez étoient le Vicomte de Dunois & le Legat Cardinal de Corson, que Montfort ne croyoit qu'à peine voir au nombre des Pelerins, tant il avoit fallu de bonne conduite à ses amis pour rendre défenseur de ses interests celui qui étoit venu quelque tems auparavant de Rome avec une commission expresse du Pape pour les combattre.

Comme le nombre de ceux qui

voient suivi le Vicomte de Dunois & le Cardinal étoit tres-grand, Montfort en envoya une partie sous les ordres de son frere dans le Quercy, pour venger la mort du Comte Baudoüin, & lui avec le reste monta jusqu'à Valence, où le Duc de Bourgogne & le Dauphin son frere lui remirent entre ses mains la Princesse Beatrix, qui épousa peu de jours aprés à Carcassonne Amaury de Montfort. Les Nôces furent plus celebres par la benediction que donna Saint Dominique, qui en fit la ceremonie, que par les autres réjoüissances, que le Comte & Amaury son fils méprisérent, croyant se rendre beaucoup plus dignes de l'Alliance de Beatrix en lui soûmettant de nouvelles Villes & de nouvelles Provinces, qu'en prodiguant vainement de grandes sommes d'argent, qui étoient mieux employées à détruire l'heresie. Maurillac excellente Forteresse de Roüergue, & où l'on trouva quelques Vaudois *, Montpezat, Marmande, qui Mon. Domin.

* *C'est là réfléxion de Pierre de Vaucernay, qui marque par là qu'il mettoit beaucoup de difference entre les Vaudois, dont il parle ici, & les Albigeois, dont il parle par tout ailleurs.*

apartenoit au Roy d'Angleterre, la Reole, & plusieurs autres Villes qui avoient quitté l'année precedente le parti de la Ligue, lors que Pierre Roy d'Arragon traversa ce Païs avec la formidable Armée qu'il conduisoit à Toulouse, furent les premiers Lauriers que cueillit Amaury sous les ordres de son Pere, & qu'il vint presenter à Beatrix, pour meriter de plus en plus son estime.

L'entreprise que l'on forma sur Casseneüil, ne promettoit pas moins de gloire. La Ville étoit bâtie sur les rochers, au milieu d'une eau vive qui remplissoit de vastes fossez. Hugues de Rominiac frere de l'Evesque d'Agen y commandoit à la tête d'une Garnison composée d'Albigeois; & Jean Roy d'Angleterre qui étoit proche avec une grande Armée, avoit promis de venir au secours de Rominiac, si on osoit l'assieger.

1214. On ne redoutoit gueres la presence de ce Monarque: la journée de Muret avoit donné du goust à Montfort pour des Batailles où il y auroit des Rois à combattre, & il y avoit d'ailleurs tant de difference entre le brave Pierre Roy d'Arragon, qu'on avoit

déja vaincu, & Jean Roy d'Angleterre, qui traînoit par tout avec lui le malheur; qu'un combat dans cette occasion auroit été la chose du monde que les Croisez eussent aimé davantage.

Le Roy d'Angleterre en fut tellement convaincu, qu'il s'en tint aux promesses pour ceux de Casseneüil, & aux menaces pour les Croisez, aimant mieux dissimuler la prise de Marmande, que Montfort lui avoit enlevée, & laisser périr Rominiac son Allié dans Casseneüil, que de commettre sa fortune toûjours malheureuse avec la fortune du Comte.

Cependant ceux de Casseneüil se fierent à la parole que le Roy leur avoit donnée, & le secours qu'ils attendoient augmentoit leur force. On les voyoit paroître à toute ocasion, ils penetrerent une fois pendant la nuit jusqu'à la tente d'Amaury, & l'on eut toutes les peines du monde à empescher qu'ils ne l'enlevassent.

Pour dompter de tels Ennemis, Montfort inventa un nouveau stratagême. Il fit secrettement construire un Pont de bois, pour le jetter à l'improviste sur l'eau des fossez, & pour

porter en un instant les Croisez vers la bréche qu'on avoit déja faite aux murailles. Le dessein étoit bien pris, l'execution n'y répondit pas. Les Ingénieurs à force de vouloir rendre l'ouvrage solide, le rendirent si pesant, que quand on l'eut jetté sur l'eau, sa masse le porta avec violence au fond, où il entra si avant dans la terre, qu'on ne put le retirer.

Une premiere disgrace ne rebuta point : on connoissoit la cause du mal, & on se flâtoit d'y remedier bien-tôt. On bâtit un Pont si leger, qu'il n'y avoit plus à craindre pour l'accident qu'on avoit essuyé : mais en évitant un inconvénient il est assez ordinaire de tomber dans un autre ; le Pont étoit admirablement bien fait, à cela prés, qu'il fût trop court, ainsi les Assiegez eurent le plaisir de charger de toutes manieres ceux qui se hazardoient pour jetter le Pont, & ils n'eurent pas la peine de soûtenir les assauts dont on les avoit si souvent menacez, aussi-tôt qu'on pourroit les joindre.

Les Catholiques malheureux dans l'execution de leurs Ponts, chercherent d'autres moyens pour réussir ;

onstruisit une Maison de bois, au
: de laquelle on ménagea une plat-
orme, & on éleva sur la platte
ne une Tour à cinq étages, dans
un desquels on logea des Ar-
s pour tirer sur les Ennemis entre
ied de la Tour & les clayes dont
oit environné; on avoit aporté
eau pour éteindre le feu qui vien-
t de la Ville. Le bas de la Maison
t une espece de salle pleine de Sol-
qui remplissoient le fossé de ter-
& qui faisoient avancer à force de
toute la machine à proportion
ls combloient les fossez. Les As-
z étoient trop éclairez pour igno-
ue leur ruine aprochoit d'autant
s qu'ils voyoient aprocher la ma-
e. Ils firent prier le Roy d'An-
rre de presser le secours qu'il
t promis, & ils n'omirent rien de
e d'habiles gens pouvoient faire,
oussérent sur l'eau de leurs fossez
rulots vers la machine, mais les
sez les détournerent : ils couvri-
de feu tous les étages de la Tour;
Croisez l'éteignirent; ils se pre-
rent la Lance à la main pour fai-
te aux François, mais ils furent
ncez, & les Catholiques parvin-

rent au pied de la bréche. L'Ennemi se trouvant serré dans la Ville, & de plus abandonné par le Roy d'Angleterre, sembloit être aux abois, quand il fit un coup d'une vigueur étonnante. Car la nuit du 17. d'Aoust, aprés plus de cinquante jours de Siege, il sortit Tambour battant; & son agilité pour se retirer fut si grande, ou la resistance qu'on lui fit si foible, ou sa valeur si terrible, qu'il se sauva à la vûë des Croisez, qui admirerent encore plus le courage des Albigeois quand ils entrerent dans Cassenеüil, dont ils trouverent les dedans tellement ruinez par les pierres qu'on y avoit jettées, qu'ils ne sçavoient presque où les Ennemis avoient pu se loger pendant un si long Siege.

Fin du sixiéme Livre.



HISTOIRE DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS.

LIVRE SEPTIE'ME.

HEUREUSEMENT tous les Albigeois n'étoient pas si braves que ceux de Casseneüil. On entra dans le Perigord, & la réduction de plusieurs Places fut l'occupation de peu de jours. On y démolit d'abord les Châteaux de Bernard de Casvac, l'homme le plus cruel de son Siecle, & qui n'auroit peut-être jamais eu d'égal au monde, si sa femme sœur du Vicomte de Tu- 1214. P. de V.

renne n'avoit eu le cœur aussi dur que son mari l'avoit. L'un & l'autre jugeoient qu'une prompte mort, & des supplices de quelques heures, étoient un tourment trop doux & trop précipité pour les Croisez qu'ils pouvoient surprendre. Ils leur crevoient seulement les yeux, ou ils leur coupoient les jambes & les bras, afin que leur malheur durât plusieurs années. Dans la seule Abbaye de Sarlat on trouva cent cinquante hommes estropiez de cette sorte : les femmes étoient du moins aussi mal traitées. La Dame de Casvac leur faisoit arracher les mammelles, & écraser les poulces ; cependant l'Historien qui raporte ces faits tragiques, croit ne raconter qu'une partie de ce qu'il y auroit à dire.

P. de V.

1214 Des Terres de Casvac l'indignation des Croisez passa sur celle de Benac, dont les Seigneurs, sans être aussi barbares que le Gentilhomme dont on vient de parler, causoient des maux incroyables, par la protection que leur famille donnoit depuis prés de cent ans à l'heresie. Celui qui portoit alors le nom de Benac vivoit bien avec tout le monde, excepté avec ses Pasteurs, & avec son Maître le Roy d'An-

d'Angleterre. Il se servoit de l'apui des heretiques pour fouler aux pieds la Religion, & il employoit les Armes des François pour vivre dans la révolte contre son Roy. Il n'avoit pas cru devoir rien craindre de Montfort, parce qu'il se flâtoit d'être sous la protection du Roi de France: mais Philipe, qui avoit les vûës droites, aima mieux perdre un Allié, que de conserver un heretique. Il écrivit à Montfort qu'il eût à traiter Benac comme il le jugeroit à propos; & le Comte trouva un temperament. Il punit l'heretique, & il sauva l'ami de la France. En effet, il fit abbatre quelques pieds du haut des murailles de Benac, pour humilier le protecteur des Albigeois, & il laissa néanmoins les mesmes murailles assez hautes, pour y retirer & pour y mettre en seureté les ennemis de l'Anglois, qui y étoient toûjours reçûs à bras ouverts.

Sur ces entrefaites deux grands évenemens qui arriverent dans des Provinces éloignées du Languedoc éleverent beaucoup la Ligue au dessus de l'état où ces petites Victoires la mettoient. Je veux parler de la fa-

meuse Bataille de Boüines, que Philipe-Auguste gagna sur l'Empereur Othon ; & de la déroute generale que Loüis de France causa dans l'Armée des Anglois par le seul bruit de sa marche. La France alors superieure à tous ses Voisins, fut plus en état que jamais d'apuyer Montfort. Philipe donna au Comte un ample pouvoir pour terminer de sa part dans les Provinces de la Maison de Toulouse les differents qui demandoient l'ordre du Souverain. Le Roy en usoit ainsi pour disposer les Peuples à respecter de plus en plus Montfort, & à souhaiter de vivre sous son obéïssance; car Philipe ne cherchoit plus que des prétextes pour recevoir l'hommage de cet illustre Vassal, & pour lui donner l'investiture des Comtez qui avoient apartenu à Raymond l'Allié inseparable de l'Empereur Othon & de Jean Roy d'Angleterre, dont on venoit de ruiner les forces.

Montfort pour seconder les intentions du Roy continuoit à donner chaque jour de nouveaux coups à l'heresie, & à s'attacher plus étroitement à la Cour. Une de ses maximes étoit, qu'on peut procurer de la gran-

deur à sa Famille sans être ambitieux, comme on peut refuser des Dignitez sans être humble.

De toutes les Provinces qui relevoient du Comte de Toulouse au deçà du Rhône, il n'y avoit plus que le Roüergue où Montfort n'eut pas établi sa Puissance & la Religion ; c'est pourquoi aprés avoir reglé les affaires du Perigord il y conduisit son Armée, non pas tant néanmoins pour y combattre, que pour y recevoir l'hommage du Comte de Rhodez, dont les autres Gentilshommes du 1214.
Païs imiterent l'exemple, excepté le seul Severac, qui depuis que le retour de l'Hyver sembloit rendre les dehors de sa Ville impraticables à une Armée, ne craignoit plus, & vouloit au moins conserver son indépendance, aussi long tems que dureroit la rigueur de la saison. Guy de Montfort instruit de la vaine securité du Gentilhomme, marcha pendant la nuit avec un Corps de Troupes vers sa Place ; & ayant logé sans peine ses gens dans la basse Ville, dont il trouva les portes ouvertes, il contraignit bien-tôt la haute à capituler & à se rendre.

P 2

1215. Toulouse restoit encore à réduire: mais les négotiations de Bertrand Cardinal Legat commençoient d'avoir plus de force sur cette grande Ville, que n'en avoient eu les Armes. Les remontrances de ce sage Prelat firent enfin comprendre aux Toulousains que la France entiere, sous la conduite de Loüis de France, alloit venir les assieger. Toulouse elle-mesme voyoit ses maisons vuider d'Habitans, ou pleines de blessez & de malheureux. Elle n'esperoit plus de secours ni du Roy d'Arragon, qui avoit été tué devant Muret, ni de l'Empereur Othon, ni du Roy d'Angleterre, qui venoient d'être battus par les François. Elle écouta enfin les propositions du Legat, & elle fit representer à Raymond, à qui elle s'étoit soûmise de nouveau depuis la mort de Pierre Roy d'Arragon, que Toulouse pouvoit périr pour son service, s'il le vouloit; mais qu'en s'exposant à sa ruine entiere, elle ne pouvoit rétablir les affaires de son Prince; que si elle acceptoit la Paix, ce seroit dans la vûë de s'en servir comme d'une occasion pour travailler au rétablissement de son légitime Maî-

tre ; que Raymond pouvoit cesser de demeurer dans la Comté de Toulouse, sans cesser de regner dans le cœur des Toulousains ; que son malheur & son absence ne serviroient qu'à couvrir davantage les négotiations de ses amis ; que pour se rejoindre plus agréablement, il étoit quelquefois absolument necessaire de se separer. Des paroles on en vint à l'effet : Toulouse livra un grand nombre d'ôtages au Legat ; un Corps considerable de Croisez entra dans le Château Narbonnois, qui étoit la Citadelle de Toulouse, & l'Evesque Foulques leva l'excommunication que ses Diocesains avoient encouruë. Montauban imita Toulouse, & cette révolution fut pour Raymond une tempête dont les secousses éloignerent tous ses amis, & disperserent mesme sa famille. Les Comtesses, sa femme & la femme de son fils, qui étoient toutes deux sœurs de Pierre Roi d'Arragon, se retirerent dans le Comtat Venaissin. Raymond le fils alla porter la nouvelle de son malheur au Roi d'Angleterre son oncle, dont il ne reçût gueres d'autre consolation, que de voir dans sa personne un Prince qui avoit

P 3

fait des pertes encore plus signalées, que n'en avoit fait la Maison de Toulouse. Raymond son Pere mandia un azile auprés de Jacques Roy d'Arragon, & ce fut tout ce qu'il en put obtenir. Car ce Roy qui avoit été, comme nous l'avons dit, depuis plusieurs années au pouvoir des Croisez, venoit de recouvrer la liberté par la generosité du Comte de Montfort, & ce n'avoit été que moyennant le serment qu'il avoit fait, de ne prendre jamais les Armes contre Montfort : serment qu'il étoit resolu de garder avec une fidelité inviolable ; également affligé du malheur de son Pere, & déterminé à marquer son attachement à l'Eglise ; sa gratitude au Comte de Montfort, qui lui avoit conservé la vie ; sou respect au Pape, qui avoit répondu pour lui aux Croisez ; enfin sa considération pour la France, de la protection de qui il avoit un besoin extrême, parce que ses deux Oncles, Sanche & Ferdinand, renouvelloient les anciens differents au sujet du Mariage de Marie de Montpellier sa Mere avec le Roy Pierre, & s'obstinoient à vouloir en prouver la nullité.

Les amis du Comte de Toulouse se trouverent dans un état plus desastreux que n'étoit celui de leur Maître, ils perdirent tout comme lui, & ils n'avoient pas comme ce Seigneur un grand nom qui suffisoit au moins pour le tirer de l'indigence & de la misere. Mais ces faux amis, qui l'avoient perdu par leurs conseils pernicieux meritoient-ils une autre fortune ? Un de ses premiers Ministres demanda, pour subsister, une Commanderie de la Ville, qui avoit été à la nomination du Comte de Toulouse, & sa demande lui attira des railleries sanglantes.

Les Catholiques commencerent alors à joüir d'un calme profond, & ils demandoient à qui des Seigneurs Croisez on confieroit le gouvernement de Toulouse. Ce fut dans le Concile de Montpellier que le Legat Pierre de Benevent mit en deliberation cette Affaire en presence des Archevesques de Narbonne, d'Auch, d'Ambrun, d'Arles, d'Aix, & de vingt-huit Evesques. On eut dit qu'on n'y étoit venu que pour faire l'éloge du General de la Ligue : les Prelats l'apeloient le fleau de l'here-

sie, le restaurateur de la Religion, un nouveau Machabée, un David: Les laïques le regardoient comme un Godefroy de Boüillon, comme un Rolland, comme un Charles Martel. Tous parloient differemment, & tous disoient au fond une mesme chose: Les Prelats, dit un Historien de ce tems-là, n'eussent pu être d'acord s'il eût fallu choisir un Evesque, & ils ne purent être partagez quand il fallut élire un Comte.

1215. Bertrand Archevesque d'Ambrun porta les vœux du Concile au Pape. C'étoit encore Innocent III. qui regardoit depuis long-tems Montfort comme sa créature, son ami & le protecteur de son Siege. Le Saint Pontife répondit avec plaisir aux intentions du Concile, & il fit expedier un Bref du 2. d'Avril, dans lequel, aprés avoir témoigné au Comte qu'il le reconnoît un veritable Soldat de Jesus-Christ, & un défenseur invincible de la Foy, qui a combattu pour l'Eglise avec un zéle desinteressé, une ame toûjours droite, un courage infatigable, un succez qui a rempli la terre de son nom, il le prie de fournir glorieusement le reste de

sa carriere, & il lui recommande en particulier la Comté de Toulouse, dont par provision il lui abandonnoit les revenus, jusqu'à ce que dans le Concile general, qui devoit se tenir à Latran le premier de Novembre de la mesme année il pût, avec les Peres du Concile, juger de la maniere dont ils devoient disposer des Conquêtes faites par les Croisez au nom de toute l'Eglise.

Un Bref si avantageux au Comte de Montfort n'étoit point encore arrivé dans le Languedoc, quand les Croisez y reçûrent un honneur qui leur fut fort sensible. Ils virent venir au nombre des Pelerins qui accouroient à leur secours l'heritier presomptif de la Couronne, Loüis, qui fut le huitiéme de ce nom, & que ses belles qualitez faisoient également aimer de Dieu & des hommes. Vainqueur des ennemis de l'Etat, il étoit encore plus maître de lui-mesme. Je donnerai en peu de mots une juste idée de ce Prince, si je dis que la gloire de ses actions & la sainteté de ses mœurs brille dans l'Histoire, quoi qu'il s'y trouve placé entre Philipe-Auguste son Pere & Loüis IX. son Fils, dont

le premier a été un Conquerant si heureux, & le second un Saint distingué par ses vertus éminentes.

Loüis avoit voulu venir au Languedoc il y avoit déja trois ans, & deux difficultez avoient rompu son voyage. J'ai parlé de la premiere, qui étoit la Ligue formée entre l'Empereur Othon & Jean Roy d'Angleterre, pour envahir la France : dessein frivole, dans un tems où les François avoient Philipe-Auguste à leur tête. La seconde raison avoit été la foiblesse de la santé de Loüis, que Philipe son pere avoit voulu ménager. Je ne sçai toutefois si cette foiblesse avoit été pour lors un veritable empeschement, puisque la premiere difficulté cessant par la Victoire de Philipe sur les Allemans, & par celle de Loüis sur les Anglois, rien n'empescha plus le Prince de voler au Languedoc pour y éteindre l'heresie. Loüis étoit suivi des Evesques de Beauvais & de Carcassonne, du Comte de S. Pol, de Gaultier Comte de Ponthieu, de Robert Comte d'Usez & d'Alençon, de Guiscard, de Beaujeu, de Mathieu de Montmorency, du Vicomte de Melun, & de

mille autres qui tenoient à honneur le marcher sous les auspices d'un Prince si sage & si heureux.

Le seul Cardinal Benevent étoit embarrassé du voyage de Loüis, qui faisoit naître la joye, l'esperance & la securité dans le cœur de tous les autres Catholiques : il aprehendoit que le Prince, soûtenu des droits du Roy son Pere, ne voulût disposer souverainement de la Comté de Toulouse, dans un tems où Raymond ne pouvoit plus la posseder. Pour arrêter cet acte de Souveraineté, le Cardinal disoit que puisque le Roy n'avoit point détruit lui-mesme l'heresie dans le Languedoc, & que le Pape au contraire avoit de son consentement formé une Croisade, dont les suites avoient été si avantageuses au Royaume de France & à la Religion, c'étoit à l'Eglise à disposer des Conquêtes que les Croisez avoient faites, & à nommer pour cette fois celui à qui le Roy donneroit l'investiture de la Comté de Toulouse, pour en joüir de la mesme maniere & aux mesmes conditions qu'avoient fait les autres Comtes de Toulouse. Mais on disoit en France que quoi que le Roy n'eût



de la Comté ; ou ne l'étoit
s'il l'étoit ; c'étoit au Roy à s
quelqu'autre Vassal, s'il le j
propos ; & que s'il ne l'étoit
glise n'avoit aucun prétexte
trer dans cette Affaire.

Une telle oposition auroi
suites, si la Cour de Fran
Cour de Rome ne se fussent
dans des conjonctures, où
d'estime l'une pour l'autre,
faisoient un plaisir de se préve
tuellement. Le Saint Pere, e
quence des sollicitations de la
avoit donné des soins si co
aux Guerres de Languedoc
Roy ne trouvoit pas mauvai
Cour de Rome se donnât l'
de mettre Toulouse en dépost

qui pouvoient plaire au Roy, que le Cardinal écrivit à Rome qu'on avoit tout sujet d'être content de sa déference. Ainsi ni Loüis, ni le Legat n'examinerent point quels étoient leurs droits. Le Legat publia les Brefs par lesquels le Pape confioit Toulouse au Comte de Montfort jusques au tems du Concile general, indiqué pour le premier de Novembre, & Loüis fit démolir les murailles de Narbonne & de Toulouse. Ils se separerent en aussi bonne intelligence qu'ils y avoient vécu; Loüis retourna en France, & le Cardinal reprit le chemin de Rome.

Une seule chose manquoit au bonheur du Prince & du Legat. Ils n'avoient pu reconcilier parfaitement le Comte de Montfort avec l'Archevesque de Narbonne. L'Archevesque prétendoit que la qualité de Duc de Narbonne étoit jointe à celle d'Archevesque; & en consequence de cette prétention il s'étoit oposé à la démolition des murs de Narbonne. Montfort soûtenoit que la qualité de Duc de Narbonne étoit un titre des Comtes de Toulouse; & comme il representoit ces Seigneurs, il avoit deman-

de la démolition des muraill
Narbonne, dont il vouloit pu
révolte. Je ne doute pas que
chevesque, qui avoit de l'esp
de la vertu, n'eut pour lui de
raisons, puisqu'il s'engagea da
different avec le meilleur de ses
ces raisons néanmoins paruren
bles aux Arbitres, qui furent
& le Legat. Ils déciderent en f
du Comte: aprés quoi Montfo
disposé à vivre avec l'Archev
comme il avoit fait avant leur
rent. L'Archevesque de son cô
fut pas dans les mesmes disposit
il ne croyoit pas que Montfort e
le contredire sans violer les plus
tes loix de l'amitié.

Il étoit trop homme de bien
haïr le Comte, mais il étoit ho
& dans ces sortes d'occasions
qu'on tâche de se vaincre, il
quelquefois qu'on trouve des r
de conscience, sinon pour se ve
au moins pour s'oposer forteme
vûës de ceux dont on est mal co
L'Archevesque trouva ces sor
raisons; & quoi qu'il eût écrit
me que la Religion ne pouvoit
ster dans le Languedoc, si l'on

soit régner Raymond, il commença d'avoir de la compassion pour ce mesme Raymond, il le plaignit, il le trouva moins heretique qu'auparavant. Il crut qu'on pouvoit lui rendre Toulouse. Il jugea qu'on le devoit : il fit un voyage à Rome pour le demander, & il fut le plus grand adversaire que le Comte de Montfort trouva auprés du Pape & du Concile qu'on tint en ce tems-là à Rome.

La passion qui le séduisoit aparemment sans qu'il s'en aperçût, n'empeschoit pas le reste des Catholiques de juger comme auparavant du Comte de Montfort & du Comte de Toulouse, ainsi qu'on le va voir.

Au mois de Novembre de cette 1215.
année 1215. commença le quatriéme Concile de Latran, si venerable par le nombre de ceux qui le composerent. On y vid les Patriarches de Constantinople & de Jerusalem, les Députez des Patriarches d'Alexandrie & d'Antioche, soixante-dix Archevesques, quatre cent Evesques, huit cent Abbez ou Prieurs, les Ambassadeurs des Empereurs de Constantinople & d'Allemagne, & ceux

été homme qu'en aparence ; ou du moins, que sur le Calvaire il avoit quitté son corps pour ne le pas reprendre : Au contraire le Concile nous assûre que la nature Divine subsiste en trois Personnes ; qu'elle a instruit les hommes par la bouche de Moïse & des autres Prophêtes ; que le Fils de Dieu s'est fait veritablement homme ; qu'il a souffert sur la Croix, & qu'il est monté au Ciel en Corps & en Ame.

Les Albigeois combattoient la Transubstantiation, le Baptesme, l'Ordre & la Penitence : Ils blasphémoient aussi contre le Mariage ; jusqu'à dire que ceux qui se marioient ne pouvoient faire leur salut : & le Concile définit qu'il se fait une veritable transubstantiation du Pain & du Vin au Corps de Jesus-Christ ; que le seul Prêtre ordonné légitimement peut consacrer ; que le Baptesme sert au salût des enfans & des adultes ; que la Penitence efface les fautes commises aprés le Baptesme, & qu'on peut gagner le Ciel dans l'état du Mariage.

Il est étonnant aprés cela qu'il se soit trouvé au milieu du Siecle passé

un Ministre Calviniste, nommé Jean Cosen, assez hardi pour avancer que le quatriéme Concile de Latran n'a fait aucune décision. Je sçai que la verité de la Transubstantiation, qu'on voit notoirement soûtenuë dans le Concile, embarasse un Calviniste: mais diminuë-t'il le poids de la verité, s'inscrivant en faux contre un fait attesté par Gregoire IX. S. Thomas & S. Bonaventure, qui ont vécu dans le Siecle où a été tenu ce Concile.

Vie de Gregoire IX. S. Thom. 4. sent. dist. 17. q. 3 art. 1. S. Bon. 4. sent. dist. 17. q. 2. arg. 3.

Jean Cosen & les autres Protestans qui osent attaquer des faits si manifestes, devroient se souvenir que prétendre y donner atteinte, sans avoir des raisons aussi solides qu'elles sont nouvelles, c'est braver le bon sens. Non seulement le quatriéme Concile de Latran condamne, comme je viens de le dire, les erreurs des Albigeois, il en anathématise plusieurs autres. Je ne m'arrête point à le démontrer, je passe à la grande Affaire de la Comté de Toulouse, qu'on traitoit en même tems à Rome. Guy de Montfort & l'Evesque de Toulouse y soûtenoient les interests du Comte Simon de Montfort. Raymond Comte de Toulouse, le Comte de Foix & l'Ar-

chevesque de Narbonne étoient leurs Parties, & se défendoient eux-mesmes en personne.

Raimond representoit que si ses fautes le rendoient semblable au prodigue de l'Evangile, elles ne doivent pas pour cela diminuer les bontez du Pere de Famille; que plusieurs Armées de Croisez n'ayant pû qu'à peine détruire les Albigeois, on voyoit qu'il auroit été témeraire d'entreprendre lui seul de les détruire comme on le lui avoit commandé : qu'il n'avoit ressenti jusqu'alors qu'une severité infléxible dans l'Eglise, & qu'il venoit implorer & demander au moins une fois ses bontez & sa clemence; qu'il consentoit qu'en lui rendant ses Places, on les démantelât, & qu'on y mît des Garnisons telles qu'on voudroit, & qu'il entretiendroit à ses dépens; que si l'on souhaitoit quelque chose de plus, il venoit du fond de l'Espagne pour l'accepter.

1215. *Chass.* Le Comte de Foix, Arnauld de Villamur, Raymond de Roquefeüil, l'Abbé de S. Uberi, le Chantre de l'Eglise de Lyon, & les autres amis de la Maison de Toulouse, demandoient hautement à qui l'on pouroit

persuader que le Comte étoit heretiques. *Raymond*, disoient ils, *s'est fait relever d'une maniere tres-humiliante de l'excommunication qu'il avoit encouruë, & il a livré ses plus fortes Places aux Legats ; on l'a vû se croiser contre les Albigeois, & faire les Sieges de Beziers & de Carcassonne ; il a sollicité mille Conferences pour traiter de la Paix ; on l'accuse d'avoir été peu sincere observateur de sa parole : mais il peut répondre que les Legats lui ont promis cent fois de lui rendre les Places qu'il leur avoit engagées, & qu'ils n'ont jamais voulu executer leur parole.*

Ce que l'Archevesque de Narbonne disoit en faveur du Comte surpassoit d'autant ce que disoient ses autres protecteurs, que l'esprit de ce Prelat étoit superieur à celui de ceux qui avoient parlé pour Raymond. Il representoit que l'heresie étoit tellement éteinte, qu'il n'en restoit presquè aucun vestige, & que par consequent il n'y avoit plus rien à craindre des Princes qui l'avoient favorisée pendant qu'elle avoit été dominante ; que c'étoit assez de s'assurer de leurs Places, sans se charger de la haine d'un Decret aussi surprenant que seroit ce-

lui qui les priveroit de leurs Etats; qu'on ne pouvoit refuser cette condescendance aux Rois d'Angleterre & d'Arragon, dont le premier étoit beau-frere : & le second neveu du Comte de Toulouse; que ce Comte & les autres Seigneurs du Languedoc, aimez comme ils étoient de leurs Sujets, pouvoient plus que personne les ramener à la Religion Catholique, s'ils prenoient à cœur les interests de JESUS-CHRIST, & qu'il sembloit évident qu'ils vouloient les prendre de la sorte : qu'on sçavoit assez qu'il ne tenoit qu'au Pape d'ôter pour toûjours Toulouse à Raymond, dans un tems où la France, au lieu de s'y oposer, le demandoit, & qu'il devoit faire dire à tous les siecles qu'Innocent III. étant en état de venger la mort d'un de ses Legats d'une maniere terrible, s'étoit contenté d'une punition legere & paternelle ; que quand on voudroit absolument chasser Raymond de Toulouse, il faudroit la laisser à son fils, à qui l'on ne pouvoit reprocher aucun crime, sinon d'être le fils d'un Prince qui avoit fait la Guerre à l'Eglise; que le Concile ne priveroit pas ce jeune Seigneur

du patrimoine de ses Peres, qui excepté un seul, avoient tous prodigué leurs Biens & leur Sang pour la Religion ; que quand on trouveroit des prétextes pour exclure le fils du Comte de Toulouse, il n'y en avoit aucun pour éloigner Pierre de Bermond, qui avoit épousé la fille du Comte Raymond, & qui avoit toûjours eu, comme la Princesse sa Femme, un dévouëment sans bornes pour le Saint Siege ; que le Comte de Montfort étoit trop maître de lui même & trop desinteressé pour trouver mauvais qu'on rendît justice à qui il apartenoit : mais que s'il étoit dans d'autres sentimens, le Concile ne pouvoit l'écouter.

En mesme tems ceux qui favorisoient le Comte de Toulouse & les autres Seigneurs du Languedoc firent une image affreuse des bûchers qu'on voit allumez de toutes parts pour brûler les Albigeois ; des Villes démantelées, pillées, rasées ; des violences de ceux qui, sous couleur de Religion, avoient enlevé toutes les richesses du Païs ; de l'ambition du Comte de Montfort ; de la grandeur des Etats de la Maison de Beziers,

que ce General possedoit, & dont il étoit plus que suffisamment recompensé; du desespoir des Toulousains, si on ne leur laissoit point d'autre Comte que celui qu'ils regardoient comme le meurtrier, l'un de son pere, l'autre de son frere, celui-là de son fils, celui-ci de sa femme. Le Pape fut touché de ce qu'on lui racontoit, & se souvint qu'il étoit Pere: il sembloit vouloir conserver Toulouse au Comte Raymond, & ménager autant qu'il pouroit ceux qui avoient été dans les mêmes interests.

1215. Les autres Prelats du Concile, sans trouver mauvais que le Pere commun fît paroître de la tendresse pour ses enfans, parlerent avec une force surprenante contre le Comte de Toulouse. Foulques son Evesque prit la parole au nom de tous, & montra que si jamais conquête avoit été juste, c'étoit celle de la Comté de Toulouse; qu'on avoit gagné à la pointe de l'épée les Villes des Albigeois, dont la Secte étoit plus abominable que celle des Sarrazins; que les Catholiques ne s'étoient pas croisez d'eux-mêmes pour conquerir le Languedoc; qu'ils l'avoient fait à la sollicitation

lation du Roy de France, & par l'ordre formel du Pape : que supposé que la conquête fût juste, comme elle l'étoit, il seroit contre la raison de rendre Toulouse à celui-là mesme qu'on en avoit chassé avec tant de peine; que sous un Roy aussi puissant que Philipe-Auguste, & sous un Pape aussi respectable qu'Innocent III. c'étoit tout ce qu'on avoit pu faire que le desarmer Raymond; & que par consequent il ne falloit pas lui rendre les Armes qu'on ne pourroit peut-être plus lui ôter sous un Régne & sous un Pontificat qui seroient moins florissans.

Foulques demanda qui conserveroit aux Croisez, dompteurs de l'heresie, les Terres & les Fiefs des Albigeois qu'on leur avoit donné, si le Concile abandonnoit ces genereux défenseurs de la Foy aux caprices & au ressentiment du Comte de Toulouse, en lui rendant la mesme autorité qu'il avoit auparavant. Il demanda qui seroient ceux qui viendroient combattre pour la Foy, si l'on voyoit aprés plusieurs années les protecteurs de nos saints Mysteres revenir couverts de blessures, & dépoüil-

lez par l'Eglise mesme des biens qui avoient été la récompense de leurs travaux ; qu'il falloit souhaiter que les Chrétiens soûtinssent la Religion par le seul motif de l'honneur & du devoir : mais qu'on devoit suposer que l'honneur & le devoir n'auroient jamais beaucoup de force, si l'on n'y joignoit l'interest lors que la justice le permettoit.

Il ajoûta qu'au moins une fois l'Eglise devoit aprendre à ses ennemis ce qu'ils avoient à craindre quand ils l'obligeoient d'armer ses enfans, & aux Fidelles ce qu'ils avoient à esperer quand ils combattoient pour leur Mere ; qu'un acte de severité fait à propos en épargneroit mille autres ; qu'en déclarant Raymond déchu de la Comté de Toulouse, on étoit persuadé que la Religion refleuriroit dans le Languedoc, & qu'en lui conservant ses Terres, on étoit seur que le contraire arriveroit, à moins de suposer que Raymond, paisible possesseur de Toulouse, refuseroit le libre exercice d'une heresie qu'il n'avoit pas voulu proscrire lors que des Armées de cent mille hommes l'attaquoient pour l'y contraindre ; que

Montfort étoit en possession de toutes les Places, & que quoi que son obéïssance pour le S. Siege fût parfaite, il n'étoit pas de la sagesse de lui demander qu'il quittât un Païs qu'on n'étoit pas en état de lui ôter; que le Roy & le Pape avoient exposé la Comté de Toulouse à l'invasion des Catholiques qui voudroient s'en rendre maîtres; que Montfort l'avoit conquise, & que ce que le Concile avoit à faire regardoit plûtôt la forme que le fond de la chose; qu'il devoit par un Decret confirmer ce Comte dans la possession de Toulouse, & non pas deliberer s'il devoit la lui donner; que les Princes de la premiere Croisade contre les Sarrazins s'étoient crûs maîtres legitimes des Villes de la Syrie dès qu'ils avoient pu les prendre, & que Montfort, en consequence des ordres du Roy & du Pape qui avoient autorisé la Croisade contre les Albigeois se trouvoit dans le mesme cas.

Ce discours de l'Evesque de Toulouse fit revenir le Pape au sentiment presque universel de tous les membres du Concile, & l'on dressa un Decret le plus singulier peut-être qui ait jamais été fait dans aucun Concile.

Il contenoit en substance que Raymond perdroit la Comté de Toulouse, puisque lui & la Foy n'y pouvoient subsister ensemble ; qu'il feroit son sejour dans quelqu'autre Païs, & que pendant qu'il y demeureroit soûmis à l'Eglise, on lui feroit quatre cent marcs d'argent de pension sur la Comté ; qu'Eleonor sa femme, sœur de Pierre Roy d'Arragon, Princesse tres-Catholique, joüiroit cependant des Terres sur lesquelles sa Dot avoit été assignée, ou de l'équivalent, si le S. Siege le jugeoit à propos ; que les Terres conquises*, & en particulier Toulouse, apartiendroient au Comte de Montfort, sauf le droit des Seigneurs ; que le reste des Etats de Raymond (c'étoit la moitié de la Provence, qui touche le Rhône) demeureroit en sequestre, afin qu'on en put disposer pour le remettre ou tout ou en partie au fils de Raymond, selon qu'on le jugeroit plus expédient, lors que le jeune Raymond seroit en âge de le gouverner.

On eut moins de rigueur pour le Comte de Foix, soit qu'on le trouvât moins coupable, ou qu'en le traitant autrement que le Comte de Toulou-

e, on voulût rompre par là cette amitié étroite qui les avoit unis tous deux contre les interests de la Religion ; quoi qu'il en soit, on se contenta de faire signer la Paix au Comte de Foix, & de donner ordre à Montfort de faire entrer des Troupes Catholiques dans les meilleures Places de sa Comté.

L'Evesque de Toulouse qui consommoit si heureusement cette grande Affaire à l'avantage de Montfort, dont le courage avoit ruiné les forces de l'heresie, se souvenoit en mesme tems des hommes Apostoliques, dont les Prédications, les Miracles, la Sainteté avoient gagné le cœur des heretiques. Il aimoit & il consideroit sur tout Dominique de Guzmans, & il le presenta au Pape, en disant que l'Eglise dans ses differens besoins ayant formé de differens Ordres ; des Corps de Solitaires durant les persecutions, pendant lesquelles le Christianisme ne pouvoit subsister dans les Villes ; des Corps de Chevaliers pendant les Croisades, où l'on étoit en Guerre contre les Infidelles ; elle devoit former un Ordre sçavant d'Ouvriers Evangeliques pour l'opo-

ser aux erreurs qui, comme autant de plantes pernicieuses, s'élevoient dans le champ du Pere de Famille. Le Pape ne paroissoit pas convaincu de la necessité de cet établissement : il étoit content des Missionnaires que lui fournissoit l'Ordre de Cisteaux, dont Foulques lui-même avoit été longtems : mais il vid en songe l'Eglise de Latran menacer ruine, & demeurer seulement sur pied parce que Dominique la soûtenoit. Ce songe lui parut extraordinaire, il redoubla son estime pour le Missionnaire, & il lui donna ordre de former le plan de l'Institut dont il demandoit l'aprobation.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, Montfort reçût le Decret du Concile de Latran sur la Comté de Toulouse, & il se rendit à la Cour de France, au milieu d'une haye de Peuples qui sortoient des Villes & des Bourgades en Procession, & avec toutes les marques imaginables de respect & de joye, en chantant : *Beni*
1215. Rigord. *soit celui qui vient au nom du Seigneur.* La presence de Montfort rapeloit par tout le souvenir des Sieges de Carcassonne, de Termes, & de Lavaur; de ce qui s'étoit passé à Castelnaudary

& dans les Plaines de Muret ; du rétablissement de la Religion, & de la destruction entiere des Manichéens. On se croyoit heureux de pouvoir toucher ses habits, & l'on réunissoit ainsi pour sa personne les démonstrations les plus extraordinaires de veneration qu'on rend aux Saints & aux Conquerans. Philipe qui étoit alors à Melun lui fit un accueïl qui répondoit au transport des Peuples, considérant également dans cet illustre Sujet & le dompteur de l'heresie, & l'ami fidelle qui avoit ruiné le Comte de Toulouse, un des ennemis de la Cour, pendant que d'un autre côté l'on avoit marché pour la glorieuse journée de Boüines : On demandoit à Montfort comment avec cinq cent hommes il avoit pu tenir Castelnaudary contre cent mille ? comment avec mille hommes il avoit vaincu en Bataille rangée l'Armée du Roy d'Arragon ? comment, auprés de Foix & auprés de Termes, il avoit pu lui seul mettre en fuite un grand nombre d'Ennemis ? La modestie & la grandeur avec laquelle Montfort satisfaisoit à de telles demandes donnoit du relief à ses actions. Le Roy

1215. lui acorda de la maniere du monde la plus honorable, pour lui & pour ses enfans l'investiture de la Duché de Narbonne, de la Comté de Toulouse, & de tout le Païs conquis par les Catholiques sur les Albigeois & leurs fauteurs : ce qui rendoit Montfort maître du Languedoc, du Quercy, de l'Agenois, du Roüergue & d'une grande partie de la Gascogne, à laquelle bien-tôt ensuite il ajoûta la Comté de Bigorre par le Mariage de Guy de Montfort son second fils avec Pernelle heritiere de ce bel Etat; elle avoit déja été mariée deux fois : la premiere avec Gaston de Bearn, qui mourut cette année 1215. aprés avoir renoncé aux liaisons qu'il avoit euës avec les Albigeois; & la seconde avec Nugnez Comte de Cerdagne, neveu de Pierre Roy d'Arragon, & dont le Mariage fut déclaré nul, parce qu'il avoit été contracté sans une Dispense necessaire.

Procurante Innocentio, Concedente Philippo. Rigord.

1216. Montfort usoit aussi glorieusement de son pouvoir, qu'il l'avoit aquis: ses Terres & ses Richesses furent les Richesses & les Biens de ceux qui s'étoient distinguez dans la Guerre. Les Familles furent puissantes à propor-

tion qu'elles avoient montré de la valeur ; & l'on peut dire sans exageration que le Languedoc & les Provinces voisines n'ont jamais été possedées en mesme tems par une si vaillante Noblesse : J'avoüerai néanmoins que la probité des mœurs n'égaloit plus la bravoure dans les Troupes de Montfort. Rien n'étoit plus juste & plus équitable que leurs démarches, lors que leur Chef, dont la sagesse & la vertu étoient irreprochables, donnoit le mouvement à tout le Corps des Croisez. Mais quand les Croisez agissoient d'eux-mesmes, & suivant leurs vûës particulieres, ils ne consultoient que leur passion ; un orgueil insuportable avoit saisi les esprits & les cœurs, on n'attribuoit plus à Dieu les Victoires memorables où un seul Croisé, pour ainsi dire, avoit battu mille Albigeois ; le desir d'amasser des richesses, l'amour du plaisir, l'impunité des crimes, la confusion des droits dans un changement presque general de Seigneurs & de Maîtres, ouvroit la porte à mille crimes. Un Albigeois qui pouvoit donner de l'argent n'étoit plus inquieté : plusieurs n'avoient servi la Religion que pour *G. de P.*

s'enrichir, & dès qu'ils furent riches, ils ne penserent plus à la Religion.

Ce desordre tarit les bontez du Ciel, on vid les Conquerans du Languedoc plier devant un enfant, perdre le General qui les avoit si sagement conduits, & périr eux-mesmes.

1216. Pour expliquer avec ordre cette revolution, il faut sçavoir que Raymond, ci-devant Comte de Toulouse, & que nous apellerons dans la suite Raymond le vieux; Raymond son fils, que nous apellerons Raymond le jeune, & le Comte de Foix étoient sortis de Rome plus unis que jamais, & resolus de tirer raison à quelque prix que ce fût, de la maniere dont ils venoient d'être traitez. Raymond le vieux ne pouvant plus compter sur Jean Roy d'Angleterre, qui mourut environ ce tems-là, revint en Arragon pour y sonder les dispositions & les forces de ses amis: le Comte de Foix se retira dans le Languedoc, & il y entretint secrettement les ennemis de Montfort; Raymond le jeune passa dans la Provence Toulousaine, que l'on avoit mis en sequestre, jusqu'à ce qu'il plut à Rome

de le déclarer capable ou incapable de la posseder. Ce jeune Seigneur en entrant dans la Provence entra dans tous les cœurs des Provençaux. Il n'avoit qu'environ seize ans ; & la jeunesse, qui est quelquefois un obstacle à l'établissement d'une Puissance, fut un des fondemens de la sienne. Les Provençaux jugeoient qu'un Maître si jeune & si persecuté les laisseroit autant en repos, que le Comte de Montfort les y laisseroit peu s'il devenoit leur Seigneur. D'ailleurs les Sujets n'ont jamais plus d'attachement pour leur Prince naturel, que quand il est menacé de perdre sa Couronne. Cela est veritable, sur tout quand un Prince est aussi vif, aussi bien fait, aussi sage, & d'une aussi grande esperance que l'étoit Raymond. La Provence le reconnut pour Comte, on lui fit une Armée capable d'agir à l'ouverture de la Campagne de l'année 1216. 1216.
& comme le mouvement des esprits ne se communique pas moins que celui des corps, l'agitation des Provençaux passa jusqu'en deçà du Rhône : la Ville de Beaucaire pria le jeune Raimond de profiter de l'absence du General de la Ligue, & de venir donner

les ordres qu'il lui plairoit, malgré le Senéchal qui tenoit le Château de la Ville pour Montfort. Le Toulousain fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un General experimenté, à cela prés, qu'il agit avec plus d'impétuosité que n'eût fait aparemment un Capitaine plus avancé en âge : il passa le Rhône, & son Armée envelopa tellement le Château de Beaucaire, qu'il fut impossible à Guy de Montfort, qui accourut pour le secourir, de forcer les lignes de ses ennemis, dont les travaux égaloient les fortifications d'une Place de Guerre.

P. de V. Alb. G. de P. Au premier bruit de ce Siege, le grand Montfort revint joindre ses Troupes, mais ce fut uniquement pour partager leur peine ; car aprés treize semaines d'attaques inutiles & continuelles, il se vid dans la necessité de marcher vers Toulouse, où l'inclination qu'on avoit pour Raymond persuadoit déja au Peuple que victorieux des Croisez il revenoit triomphant prendre possession du patrimoine de ses Peres. Cette persuasion séduisit à tel point une populace idolâtre du jeune Comte, qu'elle refusa de laisser entrer quelques Gen-

tilshommes de Montfort dans Toulouse, & peu aprés lui ferma à lui-même les portes.

Une révolte si mal concertée alloit coûter cher à ses Auteurs, qui n'avoient autre chose à oposer au Comte de Montfort qu'une haine implacable & desarmée. Le Comte, que l'échec de Beaucaire avoit déja aigri, & qui étoit d'autant plus irrité contre les Toulousains, qu'il leur avoit donné moins de sujet de remuer, entra par plusieurs endroits dans leur Ville, qui n'avoit ni fossé ni murailles, & il ordonna qu'on mît par tout le feu. Sa colere ne desabusa pas les Bourgeois; ils se retirerent de la Ville dans le Faux-bourg qui étoit un peu plus en état de défense, resolus d'y attendre l'arrivée de Raymond: les François alloient les y forcer, & les passer au fil de l'épée, si l'Evesque de Toulouse, touché du malheur de son Peuple, n'eût obtenu enfin, quoi qu'avec peine, la permission d'aller faire comprendre aux Toulousains que Raymond, pour avoir pris Beaucaire, n'étoit pas maître des Places que les Croisez tenoient entre cette Ville & Toulouse; qu'il n'étoit pas même en 1216.

état de paroître en rase campagne devant l'Armée de la Ligue ; & qu'entre les Toulousains & la mort qu'ils meritoient il ne restoit plus que la clemence de Montfort. Cependant Raymond n'arrivoit point, & les Albigeois qui ne firent d'abord que douter si l'avantage du jeune Prince avoit été aussi grand qu'on le publioit, commencerent à connoître que leur animosité contre la Ligue leur avoit fait commettre une faute qui les livroit, eux, leurs biens & leurs maisons à la discretion d'une Armée outragée. Toulouse, de la plus vaine presomption, tomba dans une consternation humiliante. On éteignit, il est vrai, le feu qui consumoit les maisons : mais du reste on usa de tout le droit que la Victoire donnoit. Le reste des anciennes murailles de la Ville fut rasé, les belles Maisons qui servoient d'ornement ou de forteresses furent renversées ; il fallut donner un tres grand nombre d'ôtages, & fournir, les uns disent trente mille, les autres quatre-vingt mille marcs d'argent : la plus petite de ces sommes étoit tres-considérable, aprés les continuelles desolations d'une longue

rre, & cette somme néanmoins
evée avec une severité qui ressem-
au pillage d'une Place prise d'as-
. De fortes raisons portoient le
ite à tenir une conduite si severe :
ecessité d'établir son autorité, le
d'arrêter par un si terrible exem-
le progrez de l'Armée du jeune
mond, à qui la Ville de S. Gilles
uelques autres de celles qui sont
ur de Beaucaire venoient de se
lre; le besoin pressant qu'il avoit
gent, sans parler du malheur
l eut alors d'écouter le conseil de
ques personnes qu'il se croyoit
attachées, parce qu'elles devoient
e, & qui abusoient de sa con-
ce. En effet, ceux qui allumerent Puylaurens.
lus la colere de Montfort, ne le
it que pour porter les Toulou-
s au desespoir, en leur ôtant tout,
pté le desir de se venger. Mont-
devoit, pour ainsi dire, en faire
ore plus contre les rebelles, ou en
beaucoup moins : En faire plus,
es disperser dans les differentes
es du Languedoc; en faire moins,
avoit resolu de les laisser réunis
mble en aussi grand nombre qu'ils
ent. Les Toulousains, avec le

tems s'aperçûrent que sans argent ils pouvoient se battre : ainsi s'arrachant d'un côté jusqu'au dernier sol pour contenter l'avidité de Montfort ; de l'autre ils traitoient avec le vieux Raymond de la maniere de lui livrer Toulouse.

Les circonstances devenoient favorables, ils ne craignoient plus les inondations des Croisez ; car on suposoit en France que Montfort étoit Maître paisible du Languedoc ; ils
1217. aprirent mesme ensuite la mort d'Innocent III. qui arriva le 16. Juillet de l'Année 1217. & ils étoient bien seurs que son Successeur, quel qu'il fût, n'auroit pas un empire aussi absolu sur toutes les Nations Catholiques que l'avoit eu son Prédecesseur. Cependant la dissimulation des Toulousains fut profonde. Ruinez par les exactions de Montfort, ils se plaignirent assez pour ne pas paroître insensibles, mais beaucoup moins qu'il ne falloit pour laisser entre-voir la resolution où ils étoient de se delivrer de la domination qui les oprimoit. Ils ne firent aucun mouvement, pendant que l'Armée du Comte prit Mongarnier au Comte de Foix, qui

commençoit la Guerre. Ils furent
anquiles spectateurs de la démoli-
on de plusieurs Forts situez aux en-
rons de Termes, où une infinité de
igands avoient coûtume de se reti-
r. En un mot, tout fut si paisible,
ue Montfort, aprés avoir mis une
rte Garnison dans le Château Nar-
onnois, & laissé un Corps de Trou-
s à son fils & à son frere pour te-
r les environs de la Ville dans le de-
oir, crut n'avoir rien à craindre du
ssentiment des Toulousains : c'est
ourquoi accompagné des Pelerins,
rec qui l'Archevesque de Bourges
: l'Evesque de Clermont étoient ve-
us le trouver, il partit pour ranger
la raison S. Gilles, Beaucaire, &
s autres Villes qui s'étoient renduës
ı jeune Raymond.

La plûpart des Places ne firent
ucune resistance, & le reste n'étoit
ueres en état d'en faire, quand la
omplaisance du General pour le
Cardinal Bertrand Legat du S. Sie-
e mit de ce côté-là des bornes à ses
Conquêtes, & l'éloigna extrême-
ent de Toulouse.

Le Cardinal Bertrand, qui étoit
epuis quelque tems en Provence,

réussissoit fort mal dans le dessein où il étoit de gagner les Provençaux, & de leur faire agréer les Réglemens que le Concile de Latran avoit faits, du consentement de toutes les Puissances de l'Europe, par raport à leur Païs, qui ne devoit apartenir à Raymond le jeune, que quand il auroit donné des preuves suffisantes de la sincerité de sa Religion. Ce peu de succez ne venoit pas seulement de l'inclination des Peuples pour Raymond, il venoit du moins autant de la dureté du naturel & des manieres du Legat. Il s'imaginoit qu'en ce monde c'est assez d'avoir raison, & qu'il est inutile de rechercher les ménagemens & les adoucissemens que l'homme sage employe pour faire goûter les projets les plus raisonnables. Les Provençaux revoltez par la conduite du Legat, le tinrent quelque tems comme assiegé dans Orange; & quand ils furent informez qu'il vouloit passer le Rhône pour joindre Montfort, ils lui fermerent les passages dont ils étoient maîtres. Ils chargerent à coups de pierre les gens de sa suite, pour l'éloigner de la Riviere. Le Legat néanmoins passa le Rhône

à Viviers, & il détermina le Comte à porter la Guerre dans la Provence, pour la punir de ce qu'elle respectoit si peu les ordres du Concile.

La complaisance ne dut pas coûter beaucoup à Montfort, à qui l'on ouvroit un vaste champ pour de nouvelles Conquêtes. Il fit repasser le Rhône au Legat d'une maniere aussi triomphante, que son premier passage avoit été honteux. Les Provençaux qui quelques jours auparavant n'avoient pour lui que du mépris, n'oserent l'attendre, quoi qu'ils eussent couvert la Riviere de Barques armées pour s'oposer à son passage : ils ne défendirent pas mieux les Places qu'ils avoient défendu la Riviere. On ne trouvoit que des Maisons, & non pas des Villes ; les Habitans s'étoient retirez dans les Bois & sur les Montagnes ; les Seigneurs firent hommage au Comte ; on mit le Siege devant Crestamauld pour punir Aymard de Poitiers Comte de Valentinois, dont on étoit mécontent à cause des violences dont il avoit usé contre l'Evesque de Valence, & à cause des liaisons qu'il avoit entretenuës avec les Princes de Toulouse. Cette Guerre

ne dura pas : l'Evesque de Valence ; dont les droits étoient soûtenus par une Armée entiere, devint bien-tôt respectable au Comte de Valentinois : celui-ci voulût sa Paix à quelque prix que ce fût ; & pour l'obtenir il traita du Mariage de son fils avec la fille du nouveau Comte de Toulouse.

Je ne sçai s'il y avoit beaucoup de sincerité dans sa conduite, puis qu'au mesme tems qu'il occupoit le Comte & le Legat dans des Conferences toûjours agréables, parce qu'elles rouloient & sur l'Alliance de Montfort avec la Maison de Poitiers, & sur les soûmissions d'Aimard pour le Saint-Siege. Toulouse rassurée par l'éloignement du General de la Ligue, & s'embarassant peu des forces qu'il avoit laissées pour la tenir en bride, ouvrit ses portes à Raimond le vieux, qui vint s'y jetter avec le Comte de Cominges, le Comte de Palis, & quelques autres de ses amis. Puylaurens assure que plusieurs des Bourgeois qui n'avoient point trempé dans la conspiration, eurent de la peine à consentir à la révolution qui se faisoit. Quelques Manuscrits disent que toute la Ville n'eut qu'un cœur &

ne voix à la vûë de Raymond ;
r la prosperité de qui l'on poussa
e cris de joye, ce qui est beaucoup
vrai-semblable, soit que l'on se
vienne de la disposition où étoient
Toulousains, soit qu'on fasse at-
ion à leur activité incroyable
r creuser des fossez, & se barri-
r : ils le firent en si peu de tems,
Guy de Montfort, qui n'étoit
gné de Toulouse que de quelques
ës, arriva trop tard pour empor-
à Ville de force. Il lui livra coup
coup deux assauts qui sont une
ive de son courage, mais qui ne
cusent point de ce qu'il se laissa
rendre, & de ce qu'il sçut si mal
nir dans l'obéïssance une Ville,
r la conservation de laquelle on
se seroit apparemment pas reposé
lui, si on l'avoit cru capable de
er un moment aux Toulousains
r passer de la crainte à la révolte.
Ce renversement des affaires pro-
sit des effets bien differens, selon
divers caracteres de ceux qui en
rent la nouvelle : il glaça l'ardeur
l'Archevesque d'Auch & Agui-
le Comte d'Armagnac avoient eu
r le Comte de Montfort, & il

alluma ce qui restoit d'attachement pour Raymond le vieux dans les Terres de Gaspar de la Barre, de Bertrand, Jourdan, d'Enguiraud de Gordon Comte de Carman, d'Arnaud de Montegu, & d'Etienne de la Vallette, qui vinrent le joindre à Toulouse. La nouvelle de la revolte passa bien-tôt le Rhône; & au lieu des soûmissions & de l'Alliance du Comte de Valentinois, qu'on goûtoit avec plaisir, elle vint montrer à Montfort Toulouse perduë, son frere peu digne de la confiance qu'il avoit prise en lui, la Comtesse sa femme, sa belle-fille & leurs enfans enfermez dans le Château Narbonnois au milieu des Albigeois, la difficulté de dompter les Toulousains, & un changement presque general sur le visage de ceux qui l'aprochoient : les uns sembloient être bien aises de sa disgrace ; les autres paroissoient lui reprocher qu'il étoit malheureux par sa faute : ceux-ci craignoient de nouveaux desastres pour l'avenir, ceux-là le fatiguoient par des avis inutiles; tous generalement l'embarrassoient, parce qu'ils étoient embarrassez.

1217. Les Croisez & les François, qui

dépendoient de Montfort eurent ordre de se rendre autour de Toulouse, & leur General en arrivant au pied des murailles livra le plus terrible assaut qu'eut jamais soûtenu cette Ville. Guy de Montfort son frere & Amaury de Montfort son fils, se jetterent au milieu de la mêlée dans le fossé: Amaury de Montfort y fut blessé, & Guy de Montfort eut les deux cuisses percées d'un coup que lui porta le Comte de Cominges: le General fit des exploits les plus extraordinaires pour attacher la Victoire à son Parti; mais les desordres de ses Sujets empeschoient Dieu de benir ses Armes.

Nonobstant les difficultez qui se presentoient, le Legat Bertrand parloit de la réduction de Toulouse comme d'une chose facile; & cela lui attira de fâcheux reproches de la part de Robert de Peguigny, qui lui dit durement qu'en vain il dissimuloit la grandeur de la playe que ses méchans conseils avoient fait au Corps de la Ligue; que pour le venger des Provençaux, comme il l'avoit voulu, on avoit perdu le Languedoc; qu'il ne suffisoit pas de dire que Toulouse étoit facile à prendre, qu'il s'agissoit

de trouver, comme ses Prédécesseurs, des Armes capables de la réduire, & des moyens pour soûtenir les travaux & le courage des Troupes.

Chassanion. Peguigny avoit quelque raison: Toulouse étoit redoutable, & il n'y avoit que le Legat qui ne le sçavoit point, parce qu'il n'alloit pas aux coups voir de prés les Ennemis qu'il croyoit si faciles à vaincre; un Détachement des Croisez ayant passé la Riviere avec Montfort pour envelopper Toulouse de tous côtez, il fut entierement défait par le Comte de Foix qui venoit d'entrer dans la Ville; on vid alors ce qu'on n'avoit point encor vû, le Comte de Montfort prendre la fuite. On fut même sur le point de le perdre; car comme il vouloit se jetter dans un Bâteau, son cheval qui étoit fort fatigué ne pouvant s'élancer avec assez de vigueur pour y porter son Cavalier, tomba dans la Garonne avec le Comte, que la pesanteur de ses Armes emporta au fond de l'eau; la force seule de Montfort lui sauva la vie. En effet, quoi que son cheval n'eût plus assez de feu pour le repousser vers la surface de l'eau, cependant nonobstant le poids de ses Armes,

Armes, il s'élança si vigoureusement, que ceux qui étoient dans le Bâteau où il avoit voulu monter, le reçûrent entre leurs bras, & le tirerent à eux, quoi qu'avec beaucoup de peine.

Le succez de Raymond n'étoit pas 1217.
moindre dans les autres quartiers : on voyoit à l'œil croître la largeur & la profondeur de ses fossez ; il relevoit par tout ses murailles. Les Croisez ne montoient plus à l'assaut, & les Albigeois formoient le Siege autour du Château Narbonnois, qu'ils battoient si rudement, que le Legat & le Comte pour éviter d'y être accablez à coups de pierres, en sortirent, & se retirerent au Camp de la Ligue, sans pouvoir arrêter un renfort de Gascons que Narcisse de Mentesquiou amenoit à Raymond, & qui contraignit Montfort à changer le Siege de Toulouse en blocus.

Les Catholiques attendirent avec impatience pendant l'Hyver l'Armée que l'Evesque de Toulouse & Jacques de Vitry levoient en France, dans les Païs-Bas & en Allemagne : l'Evesque y faisoit un plus grand usage que jamais des qualitez naturelles

qui le rendoient le Prédicateur du monde le plus touchant, le plus vif, le plus agréable; & Jacques de Vitry ajoûtoit à la force de ses discours l'éclat des Miracles, envoyant à ceux qui s'oposoient à ses desseins des maladies qu'on a vû durer des vingt années. C'est ce pouvoir d'operer des prodiges qui se trouvant joint au merite de son esprit & à la droiture de son cœur, le faisoient regner en France sur un grand nombre de Penitens & de Penitentes, qui avoient une obéïssance, une ouverture de conscience, une assiduité à leurs devoirs, une tendresse de dévotion dont on ne voyoit point d'exemples dans le Languedoc. L'Evesque de Toulouse, qui en étoit témoin, disoit qu'il avoit passé de l'Egypte dans la Terre promise, où un peché veniel donnoit plus d'horreur aux ames Chrétiennes, que les plus grands pechez aux Toulousains. Aparemment ce saint Evesque, en parlant si mal de ses Diocesains, ne les regardoit que par leur mauvais endroit, qui étoit une extrême obstination dans la révolte; car autrement, équitable comme il l'étoit, il n'eût pu s'empêcher de trou-

Meierus l. 8.

Surius, Vie de Sainte Marie Egypt.

ter mille qualitez admirables dans ce vaillant Peuple, qui réunit le feu & l'ingenuité Françoise avec le phlegme Espagnol, & qui a au fond une tres-grande disposition pour la veritable pieté.

J'ai dit que les deux Missionnaires dont je viens de parler travaillerent infatigablement pour le Comte de Montfort; & j'ajoûte à present que le Comte prodiguoit ses biens pour leur marquer sa reconnoissance. Verfeil, & vingt autres Bourgs ou Villages, furent la récompense de l'Evesque de Toulouse. Il ne tint qu'à Vitry d'en recevoir autant; & les enfans de Dominique, qui aidoient ces deux grands Hommes, étoient par tout comblez des liberalitez du Comte. On ne sçavoit ce qui meritoit plus d'éloges, ou les travaux de ces saints Religieux, ou les largesses d'une main aussi liberale que celle de Montfort. Les forces que ces hommes Apostoliques ramasserent cette année monterent au moins à cent mille hommes, & ce fut alors que les Croisez ne craignirent plus Toulouse. On crut avoir un presage de la destruction de cette grande Ville dans la 1213.

ruine de Montauban, qui venoit d'être puni d'une maniere aussi surprenante, que capable de faire redouter les Armes des Croisez.

1218. P. de V. Montfort doutant de la fidelité des Bourgeois de Montauban, envoya le Senéchal d'Agen & l'Evesque de Letoure leur demander des ôtages qu'on suposoit qu'ils ne refuseroient pas depuis que les Croisez avoient une Armée nombreuse. D'abord ils ne penserent pas effectivement à resister; jusqu'à ce que faisant réflexion pendant la nuit au petit nombre de ceux que le Senéchal avoit avec lui, ils eurent honte de leur propre lâcheté. *Que craignons-nous?* se disoient-ils, *Est-ce le Senéchal, de la vie duquel nous pouvons disposer comme il nous plaît? Est-ce Montfort, à qui Toulouse va faire recevoir cette année un aussi grand affront que l'année précedente? N'avons-nous pas autant de cœur que les Toulousains? Souffrirons-nous qu'ils passent pour les gens du monde les plus braves, sans tâcher d'égaler, au moins en quelque chose, leur courage? Mettons-nous dans la necessité de faire de glorieuses actions.* En parlant de la sorte, on resolut de poignarder le Senéchal; & pour

réussir, on fit venir à la hâte quelques Troupes Albigeoises, on barricada les differents endroits par où les Croisez pouroient se réunir, & l'on sonna la charge : Les François, dont on se tenoit seur d'avoir bon marché, se doutant chacun en particulier de la trahison des Bourgeois, agirent de la mesme maniere que s'ils avoient eu le tems & les moyens de concerter leurs démarches. Ils ne se flâtoient pas de vaincre, ils vouloient seulement vendre cherement leur vie, & faire périr au moins une partie de ceux qui prétendoient les égorger. Ils sortent donc des maisons où ils étoient, on se mêle, on se bat : le Bourgeois est surpris de trouver de la resistance ; il avoit cru marcher au carnage, & non pas au combat ; surprendre, & non pas disputer l'avantage : il se trouble, il s'embarrasse à la vûë d'un ennemi qui se presente. Chaque Bourgeois supose que ses compagnons sont en assez grand nombre contre une poignée de Croisez, & il cherche cependant sa maison ou celle d'un ami pour s'y retirer. En un mot, les François ne trouvent qu'un troupeau timide, où tout prend la fuite aussi-tôt

qu'un de la bande en a donné l'exemple : le Soldat Croisé se rend maître de la Place ; on la pille, on la brûle, & on en va porter la nouvelle au Camp de Toulouse, où Montfort se persuade à peine ce qu'on lui fait entendre ; non pas qu'il doutât de la valeur de son Senéchal, mais parce qu'il ne pouvoit croire ceux de Montauban si lâches.

Quelques Croisez, ennuyez de la Guerre, étoient d'avis de faire la Paix avec l'Ennemi, & de se servir de l'avantage qu'on venoit de remporter pour rendre les conditions meilleures : ils disoient que les Toulousains étoient invincibles par leurs seules forces, & qu'ils venoient toutefois d'être tout de nouveau secourus par Raymond le jeune & Arnauld de Villamur, qui avoient fait entrer dans la Ville de fort belles Troupes : que Montfort lui-mesme avoit plié devant les Toulousains, & que personne ne prétendoit vaincre où ce General n'avoit point vaincu. Mais de tels discours choquoient étrangement ceux qui étoient les mieux intentionnez : *Quelle Paix*, disoient-ils, *faire avec Raymond, sans lui ceder la Ville*

de Toulouse? & comment la lui ceder, lors que nous nous trouvons cent mille combattans rassemblez pour la reprendre? Comment oublier que nous sommes chargez des ordres du Concile œcumenique & des desirs de tout le monde Chrétien, qui veut que Montfort soit Comte de Toulouse? Comment ignorer que l'affaire de Montauban va causer une consternation generale dans Toulouse?

Ceux qui parloient ainsi l'emporterent. On commença par ruiner les environs de Toulouse; & les Albigeois qui sortirent pour les défendre, ne gagnerent autre chose que de voir de plus prés la desolation de leur Campagne, & de connoître qu'éloignez de leurs Murailles & de leurs Tours ils ne pouvoient soûtenir l'impetuosité que Montfort donnoit à ses Troupes. 1218.

Les Croisez n'en demeurerent pas là: chargez de matieres combustibles & enflâmées, ils avancerent jusqu'aux portes de la Ville, dans l'esperance de les brûler avant que les Toulousains, qui avoient employé toutes leurs pierres & leur bois à réparer leurs murailles, eussent pu se barricader derriere; en quoi les Fran-

çois raisonnoient juste. Les Assiegez n'eurent pas effectivement le tems de se fortifier derriere leurs Postes : mais en recompense ils se presenterent eux-mesmes si serrez, si fermes, & avec une si bonne contenance, qu'ils sauverent encore cette fois leur Ville. Ils voulurent suivre l'heureux penchant que la fortune sembloit donner alors à leurs affaires ; ainsi au nombre de cinq mille ils vinrent attaquer un nouveau quartier que les Croisez formoient devant S. Soubran, dans l'endroit où Montfort avoit été défait l'année précedente par le Comte de Foix : le souvenir de ce qui s'y étoit déja passé leur sembloit un agréable présentiment de ce qui devoit arriver. La mêlée fut des plus furieuses, les Albigeois trouverent le Comte de Montfort tel qu'on l'avoit vû à Castelnaudary & à Muret, & non pas celui qu'ils avoient vaincu au mesme endroit quelques mois auparavant ; de sorte que la honte dont les Croisez se trouvoient couverts quand on leur parloit de S. Soubran, fut entierement effacée.

Les actions furent ensuite moins considerables pour le nombre des

Toulousains, qui paroissoient hors leurs murailles : mais elles ne laisserent pas d'être continuelles. On étoit à toute heure sous les Armes ; on tâchoit de se surprendre, on s'attaquoit à forces ouvertes ; les Albigeois faisoient souvent des sorties, & les François montoient tous les jours à l'assaut.

Ils comptoient de rentrer bien-tôt dans la Ville, & tous admiroient leur General, excepté le Legat Bertrand, qui étant naturellement dur & impatient, se plaignoit sans cesse, parce qu'on ne lui avoit pas encore mis dans les mains les clefs de la Ville. Son chagrin paroissoit en tout ; & comme Montfort continuoit cependant d'avoir pour lui une complaisance sans bornes, il y avoit peu de duretez qu'il n'en souffrît ; jusques-là que quand un jour se passoit sans que le General eût fait des actions extraordinaires, Bertrand le traitoit de lâche, & d'homme qui ne sçavoit pas son métier. Ce langage ne convenoit gueres à un Prelat que tout le monde sçavoit avoir donné occasion à la révolte de Toulouse. C'est ainsi néanmoins que souvent ceux-là se plaignent, qui sont

les seuls dont on a sujet de se plaindre.

Montfort étoit toûjours le même, plûtôt importuné, qu'embarassé par les contre-tems du Legat. La fierté des Ennemis diminuoit avec leurs forces. Leurs plus vaillans Guerriers étoient morts, & l'Armée des Croisez étoit toûjours belle. Les Catholiques avoient poussé leurs travaux jusqu'à la contrescarpe ; & le jour de S. Jean-Baptiste ils y avoient dressé une de ces machines, qui servoit d'abord à couvrir ceux qui jettoient dans le fossé des fascines, & qui portoit ensuite jusqu'au pied de la muraille des travailleurs pour la saper ; c'étoit le jour suivant qui devoit décider du sort de Toulouse, & delivrer Montfort des importunitez du Legat.

P. de V. Chass. Les Toulousains pendant la nuit delibererent sur ce qu'ils avoient à faire dans des conjonctures si fatales ; & le parti qu'ils prirent fut digne d'un peuple Guerrier. Ils sortirent en Bataille, les uns pour attaquer le Camp des Ennemis, & les autres pour fondre sur leurs machines.

Montfort qui recitoit toûjours l'Office Divin à la pointe du jour, aprit pendant sa Priere que les Tou-

lousains se preparoient à quelque entreprise ; & le premier ordre qu'il donna, fut que son Chapelain commençât à l'instant mesme de lui dire la Messe, car il n'étoit jamais plus terrible, que lors qu'il avoit prié Dieu plus long-tems.

La Messe étoit à peine commencée, qu'on le vint avertir que les Toulousains sortoient au bruit des Trompettes, & comme des gens qui avoient resolu, à quelque prix que ce fût, de vaincre. Cet avis n'empêcha pas le General de demeurer au pied de l'Autel. Un second Officier vint lui dire que les Toulousains faisoient déja un grand carnage de ceux qui avoient accouru pour défendre les machines, & que la presence du General étoit absolument necessaire.

Je ne partirai point, répondit Montfort, que je n'aye vû mon Sauveur. En effet, il attendit jusqu'à l'élevation de l'Hostie, pendant laquelle il dit à haute voix ces paroles : *Seigneur, j'ai vû vôtre Saint, & c'est à present que vous m'ordonnez de partir : Allons*, ajoûta-t'il ; *& s'il le faut, donnons nôtre sang pour celui qui a versé le sien pour nous.*

Il trouva les choses dans l'état qu'on les lui avoit annoncées. Les Albigeois faisoient retentir l'air de leurs cris de Guerre, qui étoient *Toulouse* & *Beaucaire*, parce que ces Villes rapeloient le souvenir de leurs plus grands avantages sur les Croisez. Leur joye ne dura que jusqu'à l'arrivée du Comte, son nom les consternoit, sa presence les rompit, ses premiers coups les mirent en fuite. Il les suivit jusqu'aux murailles de la Ville, de dessus lesquelles il tomba une quantité si prodigieuse de pierres aussi tôt que les Toulousains acheverent de rentrer, que Montfort qui ne pouvoit s'en défendre comme il avoit fait des Albigeois, recula de quelques pas pour se mettre à couvert derriere les premieres clayes qui étoient à la tête des machines, & ce fut là que son cheval ne suivant plus la main, parce qu'il venoit de recevoir un grand coup, le Comte fut atteint lui-même par une grosse pierre lancée d'une perriere. Quelques Manuscrits disent qu'elle lui emporta la tête. Pierre de Vaucernay dit seulement qu'elle le blessa à mort, & que pendant qu'il frapoit sa poîtrine pour demander

pardon à Dieu, & pour lui recommander son ame, il fut percé de cinq fléches, qui acheverent de lui ôter la vie entre les bras de son frere, qui tâchoit de le tirer du danger.

Ainsi mourut Simon Comte de Montfort, de Leyçestre, de Toulouse, de Carcassonne, de Beziers, & Duc de Narbonne, assez habile dans le métier de la Guerre pour tenir un des premiers rangs entre les Heros François; si zélé pour l'honneur des saints Autels, qu'il merite le nom de Machabée; si constant dans la pratique des plus saints devoirs, que sa mort, qui pouvoit être subite, ne pouvoit pas être imprévûë; si sage, que les Croisez le choisirent d'abord pour leur General, & qu'ensuite un Concile œcumenique concourut avec Philipe-Auguste pour lui assurer la possession des belles Provinces où il avoit détruit l'heresie; si necessaire à la Religion, que Guillaume de Puylaurens regarde sa mort comme un des plus grands châtimens dont Dieu pût affliger les Catholiques; si venerable, même à ses ennemis, que Raymond le jeune parloit avec admiration de ses grandes qualitez: 1218.

P. de V. Guill. le Bret.

ce que je trouve néanmoins de plus glorieux pour ce grand Homme, c'est que sa mort à été regardée comme un veritable Martyre : Ainsi le nom de ce Heros presente également à l'esprit & l'éclat, qui charme davantage les ames ambitieuses, & la sainteté, qui est le sujet de l'admiration des ames Chrétiennes.

La malignité, qui n'épargne rien, a voulu noircir la réputation de ce grand Capitaine, en lui reprochant de l'ingratitude pour son bien-faiteur l'Archevesque de Narbonne ; de la cruauté, par raport aux Albigeois, & une ambition sans bornes pour étendre sa puissance. Il n'est pas necessaire que je fasse son Apologie, le Concile de Latran, le Pape Innocent III. & Philipe-Auguste l'ont fait d'une maniere trop autentique, en condamnant la conduite que l'Archevesque de Narbonne avoit tenuë à l'égard de Montfort, & en jugeant ce Comte digne des plus extraordinaires récompenses.

Montfort avoit humilié les Albigeois, & Dieu reservoit les derniers coups qu'il vouloit leur faire porter à un bras encore plus saint que celui-

de Montfort, ainsi que nous le verrons dans la suite. C'est pourquoi lorsque le Lecteur va entendre les disgraces qui survinrent aux Catholiques aprés la mort de leur General, qu'il se souvienne que ces malheurs n'étoient qu'un acheminement à la destruction totale de l'Heresie.

Fin du septiéme Livre.



HISTOIRE
DES
CROISADES
CONTRE
LES ALBIGEOIS.

LIVRE HUITIE'ME.

1218. DÉs que Montfort cessa de commander les Croisez, leur Armée, quoi que nombreuse, fut un corps sans ame. Amauri fils & successeur du Comte étoit en âge de profiter des leçons de son Pere : mais il n'en sçavoit pas encore assez pour soûtenir par lui seul un Parti où il falloit que les qualitez du General supléassent continuellement au man-

pie d'argent, au desir que les Troupes avoient de se débander, & au vuide que la perte de Montfort sembloit laisser dans tous les rangs de l'Armée. Au contraire, les Toulousains avoient une assurance qui les rendoit invincibles. Ils soûtinrent si vaillamment tous les assauts qu'on leur livra, que les Catholiques furent obligez de lever le Siege, & mesme d'abandonner le Château Narbonnois environ six semaines aprés la mort de leur brave Comte. Les uns se retirerent à Carcassonne, & les autres retournerent en France; ceux-ci emporterent les ossemens de Montfort à Hautes-Truieres, auprés de Montfort l'Amaury, & ceux-là inhumerent ses chairs à Carcassonne, la coûtume étant alors de separer les os & les chairs des personnes de qualité aprés leur mort.

La levée du Siege de Toulouse fut un coup presqu'aussi fatal à la Ligue que l'avoit été la perte de Montfort. Les Albigeois ne demeurerent plus enfermez dans leur Ville. Ils se mirent en campagne avec le jeune Raymond, & sans tirer l'épée ils entrerent dans Castelnaudary, qu'ils n'a-

voient pu forcer quelques années auparavant avec une Armée de cent mille hommes. Les tentatives inutiles que fit Amaury pour recouvrer cette Place, & dans lesquelles il perdit son frere Guy Comte de Bigorre, soit que ç'ait été cette année, ou que ce n'ait été que la suivante, furent un nouveau malheur, aprés lequel tout plia devant les ennemis de l'Eglise. On n'avoit obéï à la Maison de Montfort que parce que ses Troupes étoient superieures; & comme elles cessoient de l'être, le nombre de ceux qui se révoltoient contr'elle égaloit presque le nombre de ceux qui avoient été ses sujets. Sicar de Montalte, Foucaut, & Jean de Brigny, qui passoient pour les plus vaillans hommes du Parti Catholique, étoient prisonniers de Guerre.

Foulques Evesque de Toulouse fut le seul des Croisez que le bonheur n'abandonna pas, & qui sembla mesme avoir oposé une digue au torrent qui menaçoit de plus en plus. Ce saint Evesque venoit de paroître à la Cour de France, & de remontrer au Roy qu'aprés que ses Armées victorieuses avoient dompté des Rois, des Empe-

rs, des Sujets révoltez, des Infi-
les, il ne restoit plus qu'un genre
gloire dans lequel il pût se signa-
, & que c'étoit celui que promet-
la Croisade contre les heretiques;
il étoit digne de Philipe-Auguste
chever une Guerre que le grand
ontfort n'avoit pu terminer; que le
ros seul qui avoit renversé Othon
dessus le Trône, chassé les Anglois
Normandie, & enlevé Acre aux
rrazins, pouvoit ôter Toulouse
t Albigeois. Une si belle gloire à
riter se trouvant jointe à l'attache-
nt inviolable que Philipe avoit
ur la Religion, & à l'empresse-
nt avec lequel Loüis de France son
: souhaitoit de faire des Guerres où
y eût également à gagner pour sa
nscience & pour son honneur, dé-
minerent la Cour à tourner ses Ar-
s contre l'heresie.

Loüis heritier presomptif de la
uronne, & qui joignoit à ce beau
e celui de Vainqueur des Anglois,
'il avoit défaits dans plusieurs oc-
ions, parut au Printems dans l'A- *G. de P.*
nois, suivi des Comtes de Breta- *Alberic.*
e & de S. Pol, de l'Archevesque 1219.
Auch, & des Evesques de Noyon,

de Beauvais, de Xaintes, & de Tournay; rien ne fut plus heureux que le commencement de la Campagne. Marmande qui venoit de se rendre aux Princes de la Maison de Toulouse, & où Centulle Comte d'Astarac commandoit, fut contrainte de s'abandonner à la discretion de Loüis. L'Evesque de Xaintes vouloit qu'on passât les Habitans au fil de l'épée; & Alberic raporte qu'on les tailla effectivement en pieces au nombre de cinq mille. D'autres Auteurs disent que Loüis, le Comte de Bretagne & le Comte de S. Pol, ne purent consentir à un tel massacre, croyant qu'il étoit indigne d'eux d'ôter la vie à des ennemis qui ne pouvoient plus se défendre. La suite de la Campagne fut aussi desastreuse, que le commencement avoit été favorable: on marcha vers Toulouse, & dès les premiers jours du Siege on eut des indices d'une conspiration tramée contre la personne de Loüis: on ne sçait si la conspiration étoit au fond réelle, ou seulement un artifice des Toulousains, pour entretenir la défiance parmi les Croisez; ce qui est seur, c'est que le bruit qui s'en répandit aigrit & divisa

tellement les François, que s'accusant mutuellement les uns les autres, & ne pensant chacun qu'à se disculper, personne d'entr'eux ne prit à cœur le succez de la Guerre, & les Assiegez brûlerent toutes les machines de leurs ennemis.

Loüis ressentoit d'autant plus vivement ce revers de fortune, que c'étoit le premier qui avoit terni l'éclat de ses Armes : la Campagne suivante il vouloit revenir sus ses pas, quand les ordres du Roy son Pere l'arrêterent ; non que Philipe fût bien aise de laisser son fils dans l'humiliation, ou qu'il craignît pour le succez de sa nouvelle entreprise, mais parce que le Prince étant d'une compléxion tres-delicate, Philipe aimoit bien mieux qu'il eût moins de gloire, & que sa vie fût un peu plus longue. Le Roy aprehendoit que si son fils venoit à mourir, la Couronne ne demeurât entre les mains de son petit-fils, qui n'étoit qu'un enfant, & hors d'état de la défendre contre ses ennemis : *Loüis*, disoit-il, *ne manquera pas aprés ma mort de se rendre aux prieres des Evesques, & de retourner dans le Languedoc, où il mourra infailliblement* G. de P.



le Languedoc aussi-tôt
de voir Loüis assiege
fois Toulouse. Raym
poussa plus que jama
Il reprit de nouveau J
de Brigny, à qui une
sonniers avoit rendu
il punit exemplairemen
hommes, dont les cr
ceux d'aucun autre, a
malediction du Ciel
Ces deux freres, indi
Catholiques, extorqu
mes excessives des
Guerre. Tomber dan
c'étoit au moins perdr
differer à donner la ra
mandoient, c'étoit s'e
gueur de la soif & de
fond d'un cachot; mo
prisons, c'étoit assez

que mécontens d'un homme fort riche, & de son fils, qui ne leur fournissoient pas assez tôt une grande rançon, ils obligerent le pere à pendre son propre fils, & le firent ensuite expirer lui-mesme à une potence.

Aprés ce dernier crime, les deux de Brigny, Valas, Seguret & le Vicomte de Lautrec rencontrerent Raymond le jeune, le Comte de Foix & le Comte de Cominges. Arnauld de Villamur conseilloit à Raymond de ne pas commettre sa personne. Le Vicomte de Lautrec étoit aussi d'avis que ceux de son Parti n'attaquassent pas non plus le Comte. Le sentiment de l'un & de l'autre fut méprisé. Le tems étoit venu où les deux freres dont on a parlé devoient périr. Raymond se battit seul à seul avec Seguret, & il prit ce brave Chevalier de sa main, pendant que les Seigneurs qui l'acompagnoient prirent les deux de Brigny. Raymond fit attacher leurs têtes à des pieux aux Portes de Toulouse, où elles servirent de spectacle & de joüet à ceux qu'elles faisoient trembler de peur quelques jours auparavant.

Les fruits de la Victoire pour le

ment. Du moins pendant que je suis encore en vie, je veux conserver à mes Sujets un Prince si capable de les gouverner : Nous verrons dans la suite avec combien de raison Philipe parloit de la sorte.

1220. Cependant le Legat Bertrand quitta le Languedoc aussi-tôt qu'il desespera de voir Loüis assieger une seconde fois Toulouse. Raymond le jeune y poussa plus que jamais les Croisez. Il reprit de nouveau Jean & Foucaut de Brigny, à qui une échange de prisonniers avoit rendu la liberté, & il punit exemplairement ces méchans hommes, dont les crimes, plus que ceux d'aucun autre, avoient attiré la malediction du Ciel sur la Ligue. Ces deux freres, indignes du monde Catholiques, extorquoient des sommes excessives des prisonniers de Guerre. Tomber dans leurs mains, c'étoit au moins perdre tous ses biens; differer à donner la rançon qu'ils demandoient, c'étoit s'exposer à la rigueur de la soif & de la faim dans le fond d'un cachot; mourir dans leurs prisons, c'étoit assez pour être jetté à la voirie. Leurs Soldats enlevoient publiquement les femmes. On dit

que mécontens d'un homme fort riche, & de son fils, qui ne leur fournissoient pas assez tôt une grande rançon, ils obligerent le pere à pendre son propre fils, & le firent ensuite expirer lui-mesme à une potence.

Aprés ce dernier crime, les deux de Brigny, Valas, Seguret & le Vicomte de Lautrec rencontrerent Raymond le jeune, le Comte de Foix & le Comte de Cominges. Arnauld de Villamur conseilloit à Raymond de ne pas commettre sa personne. Le Vicomte de Lautrec étoit aussi d'avis que ceux de son Parti n'attaquassent pas non plus le Comte. Le sentiment de l'un & de l'autre fut méprisé. Le tems étoit venu où les deux freres dont on a parlé devoient périr. Raymond se battit seul à seul avec Seguret, & il prit ce brave Chevalier de sa main, pendant que les Seigneurs qui l'acompagnoient prirent les deux de Brigny. Raymond fit attacher leurs têtes à des pieux aux Portes de Toulouse, où elles servirent de spectacle & de joüet à ceux qu'elles faisoient trembler de peur quelques jours auparavant.

Les fruits de la Victoire pour le

mer tous les endroits où l'h
tra pour lors avec ses Trou

1221. Je passe de cette funeste
à la suivante, où S. Domin
reçu dans le Ciel le prix de
tes, demanda sans doute à
arrêtât les fleaux dont il
punir les Croisez. J'aurois
vent des travaux de ce gr
si ses premiers enfans n'a
pensé davantage à imiter
qu'à en laisser une Histoi
Nous ne le connoîtrions
point, si Vincent de Beau
le caractere qu'il en fait e
mots, n'avoit donné lieu d
turer au moins une partie
tions.

vivement, qu'il suffisoit de le voir
our l'aimer, & pour aimer Dieu:
l prenoit en toutes choses son parti
vec tant de raison, qu'on ne l'a pres-
ue jamais vû obligé de changer de
essein : Dans quelque compagnie
u'il se trouvât, toutes les personnes
étoient embrasées du feu de la cha-
ité. Il avoit le cœur grand & bien
ait; ses manieres, sans qu'il se gê-
ât, étoient telles qu'il falloit &
our consoler les malheureux, &
our augmenter le bonheur de ceux
ui étoient contens. On ne soupçon-
oit pas mesme qu'il voulût gagner
uelque chose par artifice. Il man-
eoit tres-peu, & l'on eut dit qu'il
toit maître de son corps, comme
l l'étoit de sa volonté. L'estime des
ommes ne le touchoit point. Il re-
usa des Eveschez; & pouvant égale-
nent travailler au salut des Ames
ans le Diocese de Toulouse & dans
elui de Carcassonne, le Saint aimoit
nieux le faire dans le dernier, parce
u'on l'y estimoit moins que dans le
remier.

Aprés la mort du saint Homme, la
ace des Affaires du Languedoc chan-
gea beaucoup. La presence d'un nou-

S

veau Legat, qui étoit le Cardinal Conrard Evesque de Porto, & le decez des deux plus grands protecteurs qu'eût eu l'heresie des Albigeois, y contribuerent; je parle du vieux Raymond, ci-devant Comte de Toulouse, & de Raymond Roger Comte de Foix: Les Albigeois par la mort de celui-ci perdoient le bras le plus terrible qui eût combattu pour eux; & par la mort du premier ils se voyoient privez de la tête qui formoit & qui régloit le plan de leurs entreprises. Le Comte de Foix mourut d'un abcés qui l'étouffa, pendant qu'il assiegeoit Mirepoix, pour en chasser Guy de Levy.

Chronique de l'Auteur inconnu. 1222.

Raymond le vieux à l'âge d'environ soixante-six ans eut une attaque d'apoplexie, qui lui ôta d'abord la parole: elle lui laissa quelque connoissance; & Jordan Abbé de S. Sernin étant survenu, le Prince lui tendit la main. On prit cet accuëil pour une marque de la pieté de Raymond, sur tout lors qu'un moment aprés il baisa une Croix qu'on lui presenta. Cependant l'Abbé ne trouvant pas en cela de marque suffisante de penitence, il le laissa mourir sans absolution. Les

G. de P.

Chevaliers de S. Jean, dans les mains de qui demeura le corps, n'oserent lui donner sepulture; aimant mieux obéïr à l'Eglise, qui défend de rendre de tels devoirs à ceux qui meurent excommuniez, que de faire leur cour aux dépens de leur conscience. Cela alla si loin, que dans la suite Raymond le jeune s'étant reconcilié avec l'Eglise, ne put jamais obtenir du Pape qu'il permît à ces Chevaliers d'enterrer le corps de son pere, nonobstant une Information favorable que l'Evesque de Lodeve & quelques autres Ecclesiastiques avoient fait sur la déposition de plusieurs Témoins; on y lisoit que Raymond le vieux, le jour mesme de sa mort, étoit allé deux fois faire sa Priere à la porte de l'Eglise de la Daurade, & que s'étant trouvé mal, il avoit envoyé chercher l'Abbé de S. Sernin pour le reconcilier avec l'Eglise; on ajoûtoit qu'il avoit baisé une Croix, & que quelqu'un ayant voulu la retirer, il avoit serré la main pour la retenir. Rome crut toûjours l'Information peu fidelle; ou si elle la crut veritable, elle ne jugea pas à propos d'y avoir égard. Le corps de Raymond est demeuré

sans sepulture dans la Sacristie des Chevaliers à Toulouse, où le tems l'a enfin réduit en poussiere, à la tête prés, qu'on y void encore, & sur laquelle la Nature avoit formé une Fleur de Lys. Ce Prince pendant sa vie avoit eu des millions d'hommes prêts à suivre le mouvement de ses passions, & il n'en eut pas un seul aprés sa mort qui voulût trahir sa conscience pour lui rendre les derniers devoirs.

1222. La mort de Raymond le vieux, & celle du Comte de Foix ne furent pas les seules pertes que les Albigeois firent. Amaury cessa pour un tems d'être malheureux : la démolition qu'il fit de l'Escure, la prise de la Bastide, qui apartenoit à Dieu donné l'Allemant, & l'échec qu'il fit recevoir au jeune Raymond, en le forçant à lever le Siege de Pene d'Agenois, furent au milieu de la tempête un espece de calme. Le Legat Conrard, l'Evesque de Limoges & quelques autres Prelats en profiterent pour proposer un accommodement entre les Maisons de Montfort & de Toulouse. On tint sur ce sujet diverses Assemblées, tantôt à S. Flour en

Auvergne, & tantôt à Sens en Bourgogne. Le temperament qui parut devoir réüssir, & sur lequel on insista le plus, fut le Mariage de Raymond, qui étoit veuf, avec la sœur du Comte Amaury, celle-là mesme que Pierre Roy d'Arragon avoit autrefois demandée pour Jacques son fils unique, & qui ne l'épousa toutesfois pas, à cause de la division qui survint entre Pierre & Simon de Montfort, ainsi qu'on l'a dit.

Avec la proposition de ce Mariage on vid rentrer dans le Languedoc une espece de Paix sous le nom de Treve; & l'assurance, & la liberté y furent goûtées avec d'autant plus d'agrément, qu'il y avoit plus long-tems qu'elles en étoient bannies. Raymond vint à Carcassonne, & il marqua une confiance entiere au Comte Amaury; car il laissa ses Gardes dans le Faux-bourg, & il entra sans suite dans la Ville; où pour se divertir il fit courir le bruit qu'il s'étoit indiscrettement jetté dans le piege, & qu'on l'avoit arrêté. Peut-être bien des gens aprouveroient la conduite d'Amaury, si par un coup de cette sorte il étoit effectivement redevenu pos-

sesseur paisible du Languedoc : mais la réputation d'homme d'honneur & de parole lui parut préférable à un si grand interest.

Raymond n'avoit pas l'ame si scrupuleuse : Pendant son sejour de Carcassonne il examina serieusement le fort & le foible de la Place ; & apprenant à son retour que Philipe-Auguste étoit mort à Mante le 14. de Juillet, & que Loüis VIII. qui lui succedoit auroit assez d'autres ocupations à son avenement à la Couronne, sans revenir faire d'inutiles tentatives devant Toulouse ; il se joignit de nouveau avec Bernard Comte de Foix pour recommencer la Guerre. Le prétexte fut le desir de rétablir Trincavel fils du Vicomte de Beziers, sur qui les Croisez quelques années auparavant avoient pris Carcassonne.

1223. Le nom du jeune Trincavel, dont on se servoit, réveilla l'inclination que les Peuples avoient toûjours eu pour obéïr aux Princes de sa Maison, & l'on ne doutoit pas qu'elle ne causât dans les Comtez de Beziers & de Carcassonne un changement semblable à celui que Raymond le jeune avoit causé dans la Comté de Tou-

louse. Toutes les Places, excepté Carcassonne, ou se rendirent dès que Trincavel les fit sommer, ou promirent de se rendre. Amaury se jetta dans la Ville qui lui restoit, quoiqu'il n'eût aucun secours à esperer, ni du côté de la France, ni du côté du Languedoc, & il y soûtint les assauts de ses ennemis avec une resolution & une sagesse qui fit dire à toute la terre, que s'il avoit eu en ce tems-là sous ses Drapeaux des Armées aussi nombreuses que les avoit eu son pere, il en eût égalé la gloire. Une seule avanture, dont on nous a conservé le détail, & qui suivit de prés la levée du Siege, donne lieu de conjecturer ce qu'on fit pendant le Siege mesme. Quelques Chevaliers François qui ne pouvoient plus rester à Carcassonne, parce que Montfort n'avoit plus dequoi les y entretenir, se retiroient en France au nombre d'environ soixante, & Raymond les surprit, étant à la tête d'une partie de son Armée. Les François ne songerent pas à faire resistance, & ils offrirent de lui abandonner leur bagage, pourvû qu'il voulût leur laisser chacun un cheval. Raymond qui croyoit être seur d'a-

voir & le bagage, & les chevaux, & les hommes, demanda qu'on se rendît à discretion. Les braves Croisez ne purent se resoudre à se livrer d'une maniere en même tems si honteuse & si dangereuse : ils commanderent à leurs valets de prendre les devants avec le bagage ; ils les suivoient en bon ordre, prêts à faire face, si on les attaquoit. Ils continuerent ainsi leur retraite, jusqu'à ce que se trouvant dans un lieu qui leur donnoit de l'avantage sur les gens de Raymond, ils tournerent bride, & vinrent à la charge : *Aux Chefs*, s'écrierent-ils, *laissons le Soldat, perçons le Comte de Toulouse & le Senéchal d'Arragon.* Ils n'en demeurerent pas aux paroles ; dès le premier choc le Senéchal fut renversé sur la place : & un vaillant homme, nommé Bernard d'Audiguier, qui parut avec l'Armure de Raymond, & que l'on crût être le Comte de Toulouse, fut percé de mille coups. Les Toulousains & les Arragonois crûrent avoir perdu leurs Chefs, le desordre se mit parmi eux ; on vid un Corps entier de Troupes fuir devant soixante Chevaliers.

1224. La glorieuse défense de Carcasson-

ie, jointe à cette derniere action, embloit ramener les tems où le nom les Croisez suffisoit pour disperser les Toulousains. Les affaires d'Amaury néanmoins n'en alloient pas mieux. On venoit de révoquer les Indulgences acordées à ceux qui se croisoient contre les Albigeois; & Rome cherchoit à s'accommoder avec Raymond, qu'elle desesperoit de chasser de ses Etats. Amaury aima mieux tout perdre que de voir le Languedoc, l'Agenois & le Quercy retomber sous la domination de son concurrent. Ne pouvant donc recouvrer les Provinces qu'il avoit perduës depuis la mort du Comte son pere, il resolut de faire au Roy une cession generale de ses droits & de ses prétentions, à condition qu'il le dédommageroit d'ailleurs, & se chargeroit avec serment de l'obligation d'attaquer & de détruire les Albigeois. Le Roy accepta avec plaisir une cession si avantageuse, & une si belle occasion de réunir plusieurs Provinces à sa Couronne. Un des avantages qu'il fit à Montfort, fut de lui donner la Charge de Connêtable de France. Aprés cela on eut soin de détromper la Cour 1225. G. de P.



Paix de l'Eglise. Rome
truite, & soûtenuë de l'a
Roy, rentra dans ses pren
mens contre le Comte, &
liques recommencerent à
pour le détruire.

Avant que de donner le
nouvelle Guerre, il faut d
de mots quel fut le sort d'
des autres Seigneurs de la
Montfort, qui ont eu ta
dans cette Histoire, & do
parlerons plus dans la suite

Amaury se distingua qu
nées aprés par l'attachemen
ble qu'il eut pour le bien
pendant la minorité de S.
passa ensuite dans la Palest
malheur qui avoit accompa

l'an 1241. laissant un fils, nommé Jean, qui n'eut qu'une fille : elle porta les biens de la Maison de Montfort dans la Maison de Dreux, en épousant Robert IV. dont elle eut entr'autres enfans une fille nommée Yoland, Dame de Montfort. Yoland épousa Artus II. Duc de Bretagne, & de ce Mariage sortit Jean, surnommé de Montfort, qui prétendit à la Duché de Bretagne contre sa niéce Jeanne la Boiteuse, femme de Charles de Blois, & ce fut le fils de ce Jean de Montfort qui gagna la Bataille d'Auray, par laquelle il devint Duc de Bretagne.

Le second fils de Simon de Montfort fut Guy Comte de Bigorre. Il ne laissa que des filles, & il mourut, comme on l'a dit, au Siege de Castelnaudary, qui suivit de prés la mort de son pere.

Le troisiéme fils de Simon avoit nom Robert, & il n'eut point d'enfans.

Le quatriéme fut l'heritier du nom, de la bravoure & du bonheur de son pere. Il sortit de France mécontent de la Reine Blanche, qui avoit empesché son Mariage avec Jeanne

Comtesse de Flandres & de Hainaut: sa retraite en Angleterre lui fut si heureuse, qu'il y merita la Charge de grand Senéchal d'Angleterre, & que Henry III. lui fit épouser la Princesse Eleonor sa sœur. La disgrace où Simon tomba ensuite servit à le rendre plus grand; car s'étant mis à la tête des Mécontens, il vainquit Henry, & le fit prisonnier de Guerre: mais il fut tué avec son fils aîné dans une Bataille donnée le quatriéme d'Aoust 1265. Guy de Montfort son second fils se retira auprés du Roy de Sicile. Charles Premier & ses descendans ont tenu un rang distingué dans le Royaume de Naples, jusqu'à ce que les Princes de la Maison d'Arragon, devenant les maîtres du Royaume, les Montforts, qui passoient pour François, furent obligez de chercher un azyle en France, & leur Famille y a donné de grands Hommes pendant qu'elle a duré, c'est à dire, jusqu'au Régne de Loüis XII.

Le seul Montfort qui resta dans le Languedoc, fut Guy frere de Simon le grand; ce Seigneur fut tué au Siege de Varilles, proche Pamiers, l'an

1227. son fils nommé Philipe possed̀a la Comté de Castres, & sa petite fille qui restoit seule heritiere de cette branche des Montforts porta la Comté de Castres dans la Maison des Comtes de Vendôme.

J'ai dit que Loüis VIII. s'étoit 1226.
obligé par serment de rétablir la Foy G. de P. Alb.
dans le Languedoc, en signant le Traité qu'il avoit fait avec Amaury Comte de Montfort. Il fut exact observateur de sa parole, il marchoit déja le long du Rhône; & les principaux Officiers de ses Troupes étoient Mathieu de Montmorency, Imbert de Beaujeu, les Comtes de Bretagne, de S. Pol, de Namur & de Champagne, Archambaut de Bourbon, l'Archevesque de Reims & l'Evesque de Limoges. Outre le plaisir qu'on avoit de combattre sous les auspices d'un Prince belliqueux, & capable d'attirer par la sainteté de sa vie la benediction de Dieu sur son Armée, on eut la satisfaction d'aprendre que Raymond, qu'on alloit attaquer, venoit de perdre ses deux plus grands protecteurs; car ce fut environ ce tems-là que moururent Bernard Comte de Cominges, dont

les richesses étoient pour Raymond une grande ressource, & Arnauld Archevesque de Narbonne, dont les conseils valoient, pour ainsi dire, des Armées entieres.

Le Roy ne venoit que dans le dessein d'assieger Toulouse, & une autre Ville à laquelle on ne pensoit pas, occupa presque toute la Campagne. Je parle de la Ville d'Avignon, qui depuis plusieurs années étoit étroitement unie avec les Albigeois, & qui osa refuser passage aux Troupes Françoises, nonobstant les ôtages qu'elle avoit livrez au Roy pour lui répondre de sa Foy. Une telle insolence irrita Loüis au point qu'elle devoit. Les François, pour venger le Roy, commencerent le Siege de la Ville ce jour-là même, qui étoit le quatriéme de Juin, le Mercredi d'aprés la Pentecôte. Ils s'engagerent par serment à le continuer jusqu'à ce que la Ville fût prise, & tous executerent leur promesse, excepté le Comte de Champagne, dont la retraite fut causée, dit-on, par le desir de revoir la Reine, pour laquelle il avoit un attachement extraordinaire. Quelques Historiens Anglois ajoûtent que le Comte avant

son départ avoit fait donner au Roy le poison qui lui ôta quelques mois aprés la vie ; car ces Auteurs n'ont pu croire que la Reine Blanche eût tant de merite, & que Loüis fût mort si jeune, sans que quelque grand Prince eût avancé ses jours, dans l'esperance de plaire lui-mesme à la Reine. *Matth. Paris.*

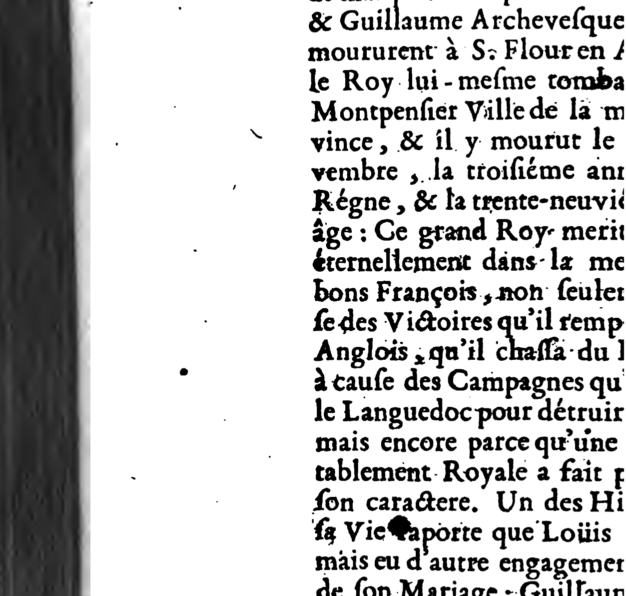
Avignon, devant qui l'Armée venoit de s'arrêter, est situé auprés du Rhône & de la Durance : cette Ville avoit de bons fossez, une double muraille, & autant de Soldats resolus à la bien défendre, qu'il y avoit d'Habitans qui ne pouvoient la laisser prendre sans perdre en même tems ce qu'ils avoient de plus cher. Leurs murailles semblerent long-tems se relever d'elles-mesmes, lors qu'elles étoient abbatuës, tant la vîtesse avec laquelle on réparoit les bréches étoit surprenante. Le Comte de S. Pol, qui marcha le premier des François à l'assaut, fut tué sur la bréche, & ceux qui l'avoient suivi furent renversez dans les fossez, ou accablez de pierres, ou couverts de feu. *Nicolas de Braye.*

Mais une Ville qui n'attend nul secours du dehors, & qui est pressée par une grande Armée maîtresse de la

Campagne, ne resiste gueres, que pour périr d'une double maniere; premierement par son propre courage, qui expose ses Habitans à mille dangers, & ensuite par la valeur des Assiegeans, à qui tost ou tard il faut qu'on cede. Les François éleverent une Tour, du haut de laquelle on découvroit si aisément ce qui se passoit dans la Ville, qu'avant même que les Assiegez pûssent faire quelque tentative contre les machines des Assiegeans, on avoit pris les précautions necéssaires pour rendre les sorties inutiles. On eut soin de couvrir le Rhône de Barques armées pour fermer le passage à ceux qui vouloient entrer dans Avignon, ou qui prétendoient en sortir; enfin on dressa au pied des murailles une machine à plusieurs étages, au haut de laquelle il y avoit un Pont-levis, qu'on jetta sur le mur, & qui ouvrit aux François un chemin pour faire entrer plusieurs hommes de front dans la Place. Avignon eut alors recours à la clemence du Vain-
G. de P. queur. La capitulation fut bien differente du Traité que le Roy avoit offert avant que de commencer le Siege: le premier Article dont les Bourgeois

onvinrent, fut de donner deux cent
otages : par le second & par le troi-
éme ils consentoient que le Roy fît
combler les fossez, raser les murail-
es, & abattre les trois cent plus bel-
es maisons de la Ville. L'Armée
Françoise pendant le reste de la Cam-
pagne eut dequoi se remettre de ses
fatigues : la marche qu'elle fit à tra-
vers le Languedoc par Beziers, Car-
cassonne, Pamiers, Castelnaudary,
Puylaurens & Lavaur, ne fut plus
qu'une espece de Triomphe. Tou-
louse refusoit de reconnoître son Sou-
verain, la saison étant trop avancée
pour en commencer le Siege. Le Roy
laissa une partie de son Armée aux en-
virons, sous le commandement d'Im-
bert de Beaujeu, & il reprit la route
de France, pour y former le grand
nombre d'Escadrons & de Bataillons
avec lesquels il prétendoit achever
l'année suivante la conquête du Lan-
guedoc.

Jamais Loüis n'avoit été plus cheri
de ses Peuples, & jamais il ne leur
coûta tant de larmes qu'à la fin d'une
année si glorieuse : les maladies qui
avoient fait mourir prés de vingt mil-
le François devant Avignon avoient



& Guillaume Archevesque
moururent à S. Flour en A
le Roy lui-mesme tomba
Montpensier Ville de la m
vince, & il y mourut le
vembre, la troisiéme ann
Régne, & la trente-neuvié
âge : Ce grand Roy merit
éternellement dans la me
bons François, non seulen
se des Victoires qu'il remp
Anglois, qu'il chassa du I
à cause des Campagnes qu
le Languedoc pour détruir
mais encore parce qu'une
tablement Royale a fait p
son caractere. Un des Hi
sa Vie raporte que Loüis
mais eu d'autre engagemen
de son Mariage : Guillaun
laurens assure que sa dernie

conjugale dans l'absence de la Reine : on en étoit si persuadé, qu'un des Seigneurs de la Cour fit secrettement entrer dans le lit du Roy une jeune fille, mais Loüis ne s'en fut pas plûtôt aperçu, qu'il protesta que rien n'étoit capable de lui faire oublier son devoir, & il mourut dans ces sentimens.

Gesta lud. 8. de Chesne.

Alors, comme l'avoit prévû Philipe-Auguste, la France privée d'un Roy dont la compléxion étoit trop foible pour soûtenir les travaux de la Guerre, passa dans les mains de Loüis IX. qui n'étoit encore qu'un enfant. Elle ne fut pas néanmoins pour cela en proye à ses ennemis, comme Philipe l'avoit aprehendé. Blanche mere de Loüis IX. & capable de tenir les resnes de l'Etat, n'avoit rien des qualitez qui sont particulieres à son sexe, sinon une extraordinaire beauté qui la faisoit dominer sur la plûpart des Grands, & une dissimulation fort adroite, sous les dehors d'une humeur riante & enjoüée ; elle étoit égalément habile à profiter du desordre que causoient les passions des autres, & à contenir les siennes dans les bornes d'un veritable honneur. Si quelques Auteurs ont parlé

mal de cette Princesse, ce sont des Anglois jaloux de l'éclat qu'elle donnoit à la Monarchie Françoise, ou des faiseurs de Romans qui n'ont pas voulu que cette Reine eût dans leur fable la gloire d'avoir été aussi insensible à la galanterie, qu'elle l'est dans les veritables Histoires. Les sages Castillans n'ont jamais eu plus de tête qu'en eut cette sage Castillane, & sa conduite est un modéle acompli d'une rare politique, soit qu'on en juge par les desseins qu'elle forma, ou par le succez qu'eurent ses Armes, ou par l'éducation qu'elle donna au Roy son fils.

1227. Une des premieres choses que fit Blanche, fut d'assurer le commandement de l'Armée du Languedoc à Imbert de Beaujeu; il étoit impossible de lui donner un Chef plus sage & plus expérimenté. Beaujeu fit heureusement le Siege de la Besseide, qui étoit le plus ferme Boulevard qui restât à l'heresie, & où deux Albigeois des plus braves, Ponce de Villeneuve & Olivier de Termes commandoient: on prit la Ville, & les heretiques qu'on y trouva périrent dans les flâmes; le reste des Habitans

ut passé au fil de l'épée, ou assommez à coups de leviers, à la réserve de quelques femmes & de quelques enfans, dont Foulques Evesque de Toulouse demanda la vie. C'est pendant ce Siege que les Albigeois apelant le saint Evesque l'Evesque des Diables, Foulques toûjours agréable dans ses reparties, leur répondit qu'ils avoient raison, puis qu'il étoit leur Evesque.

La Campagne suivante fut encore plus glorieuse; car quoi que Beaujeu eût reçu plus d'une disgrace, & devant le Château Sarrazin, que Raymond prit à la vûë de l'Armée Françoise, & devant Varilles, où les Catholiques perdirent Guy de Montfort Comte de Castres; cependant on réduisit enfin Toulouse. 1228.

Ce ne fut point en battant les murailles de cette Ville que Beaujeu s'en rendit maître, il se souvenoit trop que ceux qui avoient tenté de le faire de la sorte, Henry II. Roy d'Angleterre, le Comte de Montfort, & Loüis VIII. avoient échoüé autant de fois qu'ils l'avoient entrepris. Beaujeu vint aux environs de Toulouse vers la Saint Jean, & pendant

trois mois entiers il y ocupa ses Troupes à brûler les bleds, à arracher les vignes, à couper les hayes & les arbres, à abbatre les maisons, à ruiner les chemins, à faire un affreux desert d'un des plus beaux Païs du monde: Une desolation si generale mit les rebelles hors d'état d'avoir des vivres, & Toulouse ouvrit ses Portes.

1228. *G. de P. Alb.* L'infortuné Raymond, pour sauver ses États & sa Tête, fut obligé de signer à Paris un Traité, dans lequel il promettoit au jeune Roy de détruire de bonne foy l'heresie dans la Comté de Toulouse; d'établir des Magistrats, dont la Religion n'auroit jamais été suspecte; de rendre aux Eglises tout ce qu'elles possedoient avant le commencement de la Guerre; de donner deux mille marcs d'argent pour réparer les édifices des Monasteres, six mille pour fortifier le Château Narbonnois, où le Roy pouroit tenir Garnison pendant l'espace de dix années, & quatre mille pour fonder une Université dans Toulouse: il s'obligea de plus à servir cinq ans dans la Palestine, & à donner sa fille unique en Mariage à un des freres du Roy, avec cette clause; que la Comté

de Toulouse passeroit aux enfans qui sortiroient de ce Mariage; & que si sa fille n'avoit point d'enfans, la Comté seroit réunie au Domaine. Il s'engageoit encore à rétablir les serviteurs & les amis de la Maison de Montfort dans tous leurs biens; à ceder les Villes de Provence qu'il avoit en deçà le Rhône à la France, & celles qu'il possedoit au delà du Rhône au S. Siege; il promettoit d'abattre les murailles, & de combler les fossez de Toulouse & de trente autres Villes de la Comté; qu'il recevroit Garnison Françoise dans Lavaur, Montegu, Pene d'Agenois, Villamur, Verdun; enfin il consentoit que le Roy fît démanteler ces Places s'il le jugeoit à propos.

Le mesme jour, qui étoit le Jeudy Saint, Raymond donna dans Paris un spectacle, que son pere avoit autrefois donné à S. Gilles. Je veux dire, que pour recevoir l'absolution des Censures qui le retranchoient de la communion des Fidelles, il parut nuds pieds & en chemise à la porte de la Cathedrale, d'où il fut conduit à coups de verges jusqu'à l'Autel, où le Legat lui donna l'absolution à la

Montfort, donné de la crai
lipe-Auguste, obligé Lo
de lever le Siege de Toul
chassé Amaury de Montfor
guedoc.

Raymond en sortant d
fut conduit dans les Prison
vre, où il resta jusqu'à ce
reçu nouvelle que Jeanne sa
que avoit été remise entre
des Officiers du Roy, & qu
railles de Toulouse avoient
versées. Aprés quoi, comn
toit plus à craindre, le Ro
dit la liberté, le fit Chevalie
tifia de quelques Terres du
Foix, & lui permit à la Pen
1229. retourner à Toulouse. Les
sains changerent à proportio
avoit fait leur Comte, &
cilierent sincerement avec

fin il l'implora comme les autres, & le Languedoc entier changea de face.

Le Legat, & les Archevesques d'Auch, de Narbonne & de Bordeaux, s'assemblerent avec leurs Suffragans à Toulouse, & ils furent les maîtres de faire tels Réglemens qu'ils voulurent. On rasa les Maisons où l'on avoit fait l'exercice de la Religion Albigeoise ; on priva de leurs Charges les Magistrats négligens à découvrir les heretiques. Les nouveaux convertis furent obligez de demeurer dans les Villes où le nombre des Orthodoxes étoit superieur, on les obligea aussi de porter deux Croix de couleur differente de celle de leur habit ; l'une à l'épaule gauche, & l'autre à la droite. Ceux dont la conversion paroissoit suspecte, étoient contraints à faire leur sejour dans des Places de Guerre, où la Garnison pût répondre de leurs personnes. On fit deux autres Decrets fort importans : Le premier, pour l'érection de la Charge d'un Maréchal de la Foy, qui auroit droit de prendre les Armes pour courir sus aux heretiques qui oseroient remuer ; on fit cette Charge hereditaire en faveur de Levy, & ce



agir contre ceux qui resteroi
nez dans l'erreur. Les In
n'eurent pas besoin d'user d
pour intimider les coupable
premiers jours la plûpart
geois vinrent d'eux-mesme
humble aveu de leur heres
mander grace. Le plus co
étoit Guillaume Solier ; &
sa conversion par la cond
tint, on doit la croire sinc
content de se déclarer orth
découvrit ce qu'il y avoit d
cret dans la cabale des Albi
pour les dogmes & pour le
nes qui la soûtenoient ; plu
tres l'imiterent, & l'Inqui
si bien informée, qu'il n'
moyen de soûtenir, comme
fait autrefois, que cette he
un fantôme : aussi les coupal

une autre plus plausible, en demandant qu'on leur confrontât les Témoins qui les avoient accusez : ils 1229.
disoient que peut-être ils avoient de justes sujets de récuser leur témoignage ; qu'il étoit impossible aux Inquisiteurs de connoître à fond les liaisons & les differents des Familles, d'où dépendoient toutefois le Jugement qu'on devoit porter des dénonciations ; qu'un Tribunal Ecclesiastique devoit au moins avoir autant de bonté que les Tribunaux Laïques, où l'on ne refusoit pas à un coupable de lui faire connoître ceux qui le chargeoient ; que les Inquisiteurs ne pouvoient prendre trop de précautions lors qu'il s'agissoit de condamner des personnes qui prétendoient avoir été toûjours Catholiques ; qu'il n'y avoit que l'homme qui pût répondre de son propre cœur, & que l'Eglise devoit être satisfaite, puisque l'on reconnoissoit sa superiorité aussi-tôt qu'elle demandoit qu'on la reconnût ; que si on vouloit déclarer les gens heretiques sur mille libertez qu'on avoit pu remarquer dans les paroles & dans les actions pendant la Guerre, l'Inquisition verseroit plus de sang que les

Sieges & les Combats de vingt années n'en avoient fait répandre.

Il étoit également dangereux pour les Inquisiteurs d'acorder ou de refuser ce qu'on leur demandoit. L'acorder, c'étoit armer les accusez, leurs parens & leurs amis contre les Délateurs; leur refuser, c'étoit rendre le Tribunal de l'Inquisition odieux, & tourner contre les seuls Inquisiteurs le desir de se venger qu'auroient une infinité de personnes. Le Cardinal Romain de S. Ange, qui étoit pour lors Legat, tiroit autant qu'il étoit possible les choses en longueur, en attendant qu'elles s'accommodassent d'elles-mêmes, ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand la force est toute d'un côté, comme elle l'étoit alors pour les Catholiques. Voyant néanmoins que les Albigeois accusez le pressoient de plus en plus, & le suivoient sur la route de la Provence, où il vouloit se retirer aparemment, pour donner de loin des ordres qu'il n'osoit donner de prés. Il sortit d'affaire en habile homme, il pria les Albigeois de nommer ceux qu'ils avoient droit de récuser, & il leur promit qu'on n'auroit nul égard à leurs dénonciations.

L'embarras ne fut plus que pour les Novateurs : chacun d'eux sçavoit que deux ou trois Témoins suffisoient pour le perdre, & il n'étoit pas possible de marquer au juste dans une nombreuse liste de Témoins quels étoient ceux qui avoient accusé chaque personne. Alors les heretiques desisterent de leur demande ; & pour éviter la mort, ils promirent d'accepter les penitences qu'on leur imposeroit, de quelque nature qu'elles fussent.

On les régla d'une maniere qui devoit paroître pleine de moderation, si les Accusez se fussent rendu justice : mais où est le coupable qui croye avoir merité toute la peine dont on punit son crime ? Le châtiment de quelques Albigeois allarma les autres ; ils crûrent que faire beaucoup de bruit, se plaindre hautement, maltraiter les Officiers du Roy, & ceux de l'Evesque, c'étoit l'unique moyen qui restoit à prendre pour se faire ménager. Ceux qui étoient mécontens du Roy s'attaquerent à son Senechal André Chauvet, & ils l'assassinerent : ceux qui attribuoient leurs disgraces aux Délateurs, les

persecuterent à outrance sur de purs soupçons.

On insulta de toute maniere l'Evesque de Toulouse, sans que les aumônes que ce Prelat répandoit avec une charité continuelle dans tous les quartiers de la Ville, pûssent le rendre respectable. Raymond commençoit de fermer les yeux sur le desordre; & quoi que nulle de ses démarches ne marquât ouvertement qu'il vouloit reprendre les Armes, & se relever du Traité fait à Paris, il étoit bien aise que les Toulousains fussent mal contens, & disposez à le servir contre le Roy, suposé que la Ligue, où presque tous les Grands du Royaume étoient entrez pour faire la Guerre à Loüis, vint à réussir. La révolte ne servit qu'à affermir davantage l'autorité du Monarque, qui les rangea
1230. aisément à leur devoir, & Raymond qui n'avoit point éclaté, voulut faire passer sa conduite pour une fidelité parfaite. Ce Seigneur sçavoit qu'en ménageant les Evesques de ses Etats, il se remettroit parfaitement dans l'esprit du Roy; il s'apliqua donc à les gagner. Il reconnut tenir Fanjaux de l'Eglise de Toulouse, & il en fit

hommage à son Evesque ; ce saint Prelat ne survécut gueres à l'honneur qu'il venoit de recevoir.

Comme un autre Simeon il ferma les yeux dès qu'il eût vû le Saint du Seigneur rentrer dans Toulouse. Sa mort qui vint trop tost, comme celle des grands Hommes qu'on regrette toûjours quand ils meurent, quelque avancez qu'ils soient en âge, arriva le jour de Noël de l'an 1230. Quelques Historiens disent de lui, qu'il étoit un Ambroise, parce qu'il parla toûjours avec fermeté aux Puissances rebelles à Dieu ; il ressuscita son Eglise, c'est l'expression de Guillaume de Puylaurens Auteur contemporain ; c'étoit un Prophete ; c'étoit un Apôtre. Ses Prédications causerent des mouvemens incroyables en Allemagne, en Flandre, en France, & y formerent ces Armées qui vinrent rétablir le Royaume de Jesus-Christ dans le Languedoc & dans les Provinces voisines. 1230.

Il étoit de ces Saints qui n'ont rien de farouche, & dont la vertu est également éclairée, agissante & aimable. Il donnoit son revenu aux Ecclesiastiques pendant les Conciles, aux Crois-



récompenser le merite.

Il eut pour Successeur c
avoit si souvent souhaitté d
1231. sa place, c'étoit Raymond
rio, de l'Ordre des Freres P
Le nouveau Prelat fut un d
tateur des vertus de Foulq
les vûës duquel il se fit
d'entrer, blâmant la condui
qui affectent de s'éloigner p
tout des manieres de leur
seur. Sa conduite étoit un
de force & de douceur : il
parfaitement dans l'esprit d
de Toulouse, & l'on vid
chose à laquelle on ne se ser
attendu. Raymond alloit
Evesque à la découverte d
ques, & passoit les nuits e
cade sur les montagnes pou
prendre. Rien n'échapoit

Seigneur de la Besseide, s'étoit
le Chef, aimant mieux vivre en
abond, & mourir avec la répu-
on d'un homme dont les senti-
is ne changeoient point, que se
vertir, & vivre honorablement
s sa Ville. L'Evesque mesme des
igeois, nommé Vigor de Bacnie,
découvert, & brûlé vif à Tou-
se, sans qu'on sçache le détail de
ui arriva à son suplice.
l'eut été à souhaiter qu'un nommé
rard, qu'on avoit honoré de la
rge d'Inquisiteur en Allemagne
dans les Païs-Bas, eut été aussi
que le nouvel Evesque de Tou-
se. On n'auroit pas vû à l'ocasion
Manichéens d'Allemagne & de
ndres un desordre dont il est ne-
aire de parler, à cause de ce qui
suivre. Conrard, qu'Alberic 1233.
s dépeint dans son Histoire com- *Alberic.*
le plus indiscret des hommes, fut
z simple pour croire qu'il devoit
êter foy generalement à tout ce
ine femme prétenduë dévote, &
-mal convertie, comme on le ver-
bien-tôt, lui racontoit. Cette mé-
nte femme étoit allée, disoit-elle,
Sabat; elle ajoûtoit qu'il n'y avoit



ceux que la fausse dévot
moir, & à moins qu'ils n
qu'ils avoient été aux
nocturnes ; & qu'ils ne
plus s'y trouver, on les f
rir. Pendant qu'une séve
entenduë ne s'attaqua qu'a
ple, elle n'eut pas de sui
ses pour l'Inquisiteur :
on vid qu'il s'adressoit au
sonnes de la premiere Qua
déchaîna contre lui, ses
poignarderent, & Rom
conduite si insoutenable,
demanda point justice de
sins.

Il se peut faire que parm
chéens qui reconnoissoient
cipes il y ait eu quelques
& quelques Sorciers ; car
ne traite de Magiciens la

ceux qui vivoient en Allemagne au treiziéme Siecle avoient-ils quelque commerce avec le Démon. Il n'est pas mesme impossible qu'il n'y eut alors de ces sortes de gens dans le Languedoc ; où, selon Vincent de Beauvais, S. Dominique voulant un jour montrer à quelques femmes le Dieu méchant, que les Albigeois reconnoissoient, leur fit paroître une bête dans la posture où l'on croit que le Démon paroît au Sabat à ceux qui se donnent à lui : J'ajoûte que la difficulté qu'on avoit d'aprofondir les mysteres des Albigeois ; que la coûtume de les nommer comme les Sorciers dans certaines Provinces ; que leurs abominations avec leurs femmes, & leur affectation pour faire renoncer au Baptesme ; pouroient fournir quelques conjectures à ceux qui voudroient dire qu'il y avoit de la Magie & de la Sorcellerie parmi eux : mais croire, comme fit Conrard, que tous les Albigeois & tous les Manichéens fussent des Sorciers, c'est une imagination qui n'a nulle solidité ; car quoi qu'Alberic attribuë le grand nombre des Manichéens de Flandre à un celebre Magicien

Espagnol qui l'établit à Maëstrick, & qui fit naufrage en passant en Angleterre ; quoique le-mesme Auteur parle d'une Synagogue de ces heretiques, où il y avoit une image du Démon qui répondoit à ceux qui l'interrogeoient : cela & plusieurs choses semblables qu'il raconte, ne donnent pas lieu d'assurer, ni mesme de soupçonner, que les Novateurs dont je parle étoient un Corps de gens en commerce avec le Démon : nul des Auteurs qui ont vécu environ ce tems-là, & qui parlent d'eux, ne leur reproche jamais une si haute extravagance, quoi qu'on leur reproche des erreurs tres-absurdes. Des personnes, sur tout telles qu'étoient les Comtes de Toulouse, de Cominges, & plusieurs autres, pouvoient être des Philosophes qui tenoient deux principes : mais qu'ils ayent été des Magiciens, ou quelque chose d'aprochant, c'est ce que je ne me persuaderai jamais, n'ayant nulle raison suffisante de le croire.

34 de P. and. Cependant le desordre dont je viens de parler, c'est à dire, la revolte generale contre le Tribunal de l'Inquisition d'Allemagne, aprit aux Tou-

ufains ce qu'ils pouvoient faire.
a rare prudence de Folgario Evesq
ie de Toulouse ne soûtint plus qu'a-
ec peine l'autorité de l'Eglise ; les
atholiques ne tirerent pas mesme
avantage de la presence d'un hom-
ie aussi extraordinaire que l'étoit
ierre Rosini, qui fut depuis marty-
sé dans le Milanois par les Mani-
iéens, & qui parut alors dans le
anguedoc un vrai Apôtre par ses
rédications, & un Taumaturge par
s Miracles. Les deux Inquisiteurs
e Toulouse, Pierre Cellary & Guil-
ume Arnauld, tous deux de l'Or-
re de S. Dominique, ayant fait in-
ormer contre les principaux Habi-
ns de la Ville ; & en ayant cité dou-
e à leur Tribunal, on se déchaîna
ontre l'Inquisition. Le Comte Ray- 1235.
iond passant tout à coup d'une ex-
êmité à l'autre, se déclara pour les
ebelles, & il obligea par toutes sor-
s de mauvais traitemens les Domi-
icains à sortir de ses Etats ; leur di-
nt que la paix & le calme ne pou-
oient y subsister avec eux.
Une telle nouvelle allarma les Evesq- 1236.
ues du Languedoc & de la Proven-
e ; Jean Archevesque de Vienne alla



1237. de Rome ayant la fievre qu
le pria de faire lui-mesme l
de Legat dans le Languedo

L'Archevesque de Vien
pas plûtôt de retour, qu'
conduite oposée à celle d
Inquisiteurs ; soit qu'il d
effectivement la leur, soit
que les Toulousains avoi
que l'Eglise eut une extré
pour eux. Il parla comm
qui vouloit pardonner, &
da en grace ce qu'il eut pu
der avec justice. Alors les
ennemis des Catholiques
que, suposé qu'on eût à se
avec Rome, c'étoit dans u
elle avoit des Ministres qui
le joug de l'obéïssance auss
qu'on l'avoit rendu aupa
rible. Les Toulousains n

& le sage Legat partagea le pouvoir 1238.
du Tribunal entre les Dominicains, & un Docteur de l'Ordre de S. François, dont les manieres pleines de candeur & de bonté sembloient inspirer de la confiance aux coupables, qui n'avoient osé jusques-là faire un aveu sincere de leurs fautes.

Ainsi le Legat, en paroissant affoiblir l'autorité de l'Eglise, la rétablit effectivement, & il montra que les hommes se prennent encore plus par l'amour que par la crainte; on acheva de gagner la confiance des Toulousains, en tirant de leur Ville le Tribunal de l'Inquisition pour le rendre ambulant. Des personnes peu éclairées regardoient cette conduite comme une condescendance excessive du Legat : mais on s'aperçût bien-tôt que plusieurs Albigeois, qui n'avoient osé se convertir dans Toulouse à la vûë de leurs amis & de leurs parens, le faisoient en foule dans les autres Villes où ils n'étoient pas si connus. 1239.

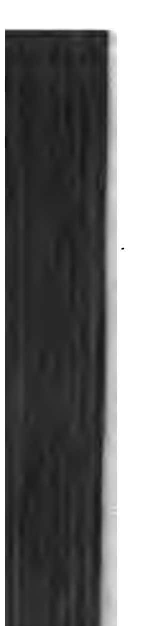
L'Archevesque donna une autre preuve d'une rare sagesse; car comme il fit reflexion que le Tribunal de l'Inquisition redevenoit odieux,



1140. Les bons effets que pr
douceur prudente du saint
tendirent mesme au delà d
sa Legation, & furent
Raymond, qui prenoit sa
pour une veritable com
qu'il avoit euë pour lui &
ne voulut pas mesme, sou
cesseur le Cardinal de Pre
trer dans la Ligue que la
des grandes Maisons du I
formerent pour rendre le
meilleure.

Trincavel de Beziers
impatiemment le caractere
sonne privée, s'étoit mis
des Chefs des plus illustr
les, dépoüillées comme lu
biens, pour tâcher d'y
quelque prix que ce fût.
Termes, Bernard Dorts

daïn de Saissac, étoient ses principaux Officiers. Tous faisoient fond d'un côté sur l'affection des Peuples, & de l'autre sur l'impossibilité où paroissoit être Loüis de ramasser une Armée avec assez de diligence, pour empêcher l'execution de leur dessein. Les Villes de Montreal, de Montoliou, d'Aurillac, de Saissac, de Limoux, & la pluspart de celles qui composoient la Comté de Carcassonne, entroient dans la révolte : Carcassonne mesme alloit suivre leur exemple, si l'Archevesque de Narbonne, l'Evesque de Toulouse, & quelques Gentilshommes des plus attachez au service de la France, ne s'y fussent jettez à la hâte. La Ville fut en un extrême danger dès le second jour du Siege, parce que les Habitans du Fauxbourg, sans avoir égard aux protestations réïterées qu'ils avoient faites de leur obéïssance pour le Roy, reçurent les Troupes de Trincavel, & leur ouvrirent autant de chemins pour saper les murailles de la Ville, qu'il y avoit de maisons du Fauxbourg attachées aux mesmes murailles : mais les Assiegez se presente- 12.



& l'obligea de renoncer
prétendus qu'il s'imagino
les Comtez de Beziers
cassonne.

Le Roy, plus absolu
dans le Languedoc, fit é
ne fille unique du Com
louse à son frere Alpho
de Poitiers : mais Raym
l'établissement de sa fille
1240. qu'en bon politique il c
chér toutes les voyes ima
faire déclarer nul le M
avoit autrefois contracté
cia d'Arragon mere de
par là se mettre en état
fils qui pût un jour dever
de son nom & de sa puissa

Les Princes ne manqu
de personnes disposées à
qu'ils souhaitent : Quel

pense, quoi que le Comte son pere l'eût tenuë sur les Fonts de Baptesme, déclarerent le Mariage nul, & prierent leur Maître d'épouser une des filles du Comte de Provence. Mais l'Evesque de Toulouse & la Cour de Rome condamnerent la décision des Casuistes de Toulouse; & Saint Loüis refusa son agrément pour ce Mariage, & pour les autres que Raymond prétendit contracter ensuite.

Raymond outré de la maniere dont on le traitoit, entra dans la Ligue que les Anglois, le Comte de la Marche, le Comte de Foix, & les Vicomtes de Narbonne & de Lautrec formerent contre le Roy. Les Inquisiteurs, qu'on venoit de rétablir à Toulouse ressentirent les premiers effets de la fureur qu'inspiroit la révolte. Guillaume Arnauld, 1242.
de l'Ordre de S. Dominique, & *G. de P.*
Raymond Charbonnier, de l'Ordre de S. François, furent assassinez avec une partie de leurs Officiers à Vignonnet, dans la Salle du Comte de Toulouse. Tel étoit le prélude des maux qu'on prétendoit faire aux Catholiques, quand le Combat de

veulent oprimer l'Eglise ; & Loüis voulut que la réunion du Languedoc à la Maison Royale aprît aux Comtes & aux Ducs François ce qu'ils avoient à craindre lors qu'ils osoient proteger l'Heresie.

Raymond, quoique mécontent, demeura le reste de ses jours fidelle à la France, & soûmis à l'Eglise.
1247. Il mourut à Milhau, dans le Roüergue, à l'âge de cinquante-deux ans, lors qu'il se disposoit à passer la Mer pour aller joindre S. Loüis en Egypte, ou dans la Palestine. La Reine Blanche Régente du Royaume, envoya des Commissaires à Toulouse, pour prendre possession de la Comté, au nom de son fils Alphonse. Le Prince en prit lui-même possession avec la Comtesse Jeanne
1251. son Epouse en 1251. & l'un & l'autre étant morts sans enfans au retour
1270. du malheureux voyage de Tunis, où les François perdirent S. Loüis, la Comté de Toulouse & les autres Provinces qui en dépendoient passerent dans les mains de Philipe le Hardy arriere-petit-fils de Philipe Auguste, qui avoit engagé le Pape Innocent III. à publier une Croi-

mais ils vouloient se mettre en état de le faire, & ils éprouverent par leur propre experience que les choses qu'on supose être impossibles ne le sont pas toûjours. On surprit les Sentinelles, qui faisoient mal leur devoir au haut du Rocher; & les Bourgeois, pour sauver leurs maisons du pillage, livrerent sur le champ les Albigeois, à qui l'on ne fit nul quartier.

Ainsi finirent les Croisades contre les Albigeois, par la bonne conduite, le zéle, la valeur & l'aplication de S. Loüis. Raymond Comte de Toulouse crut que la conversion de ses Sujets causeroit du changement à son égard & à la Cour de France, & à la Cour de Rome. Il pria celle-ci de lui donner la permission de faire enterrer le corps de son pere; & il pria celle-là de consentir au Mariage qu'il prétendoit contracter, pour conserver Toulouse à un Prince de son nom: mais l'une & l'autre Cour fut infléxible. Rome voulut que le cadavre de Raymond le vieux, qui restoit sans sepulture, fût un monument éternel du malheur de ceux qui

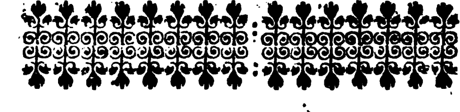


TABLE DES MATIERES.

A

V

F

L

M

O

P

R

S

Fin de la Table.



page 300. l. 20. ... 119. lui ...
lui dixiéme. P. 137. l. 19. Fon
jaux. P. 143 Faissac, *lisez* Sa
à la page 146. P. 199. l. 6. co
conversation. l. 11. Hominet
P. 246 l. 25. Cassor, *lisez* Cast
congediées, *lisez* éloignées
d'avantage, *lisez* de courag
lisez pour. P. 291. l. 6. le sai
sang. P. 302. l. 30. Pugot, *lis*
l. 23. Crestarmaud, *lisez* Cres
l. 17. Hautes Truieres, *lisez* I
P. 431. l. 15. Verdun, *lisez* Sa
Prenoste, *lisez* Preneste. P. 4
fléxible, *lisez* furent infléxib

